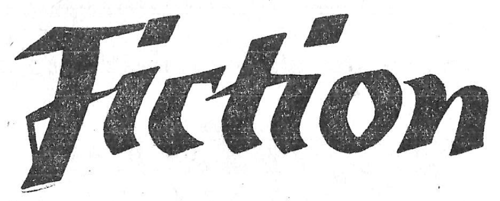


Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

SCIENCE-FICTION

FANTASTIQUE

CHRONIQUES ET RUBRIQUES

Présentation des nouvelles par Jacques Bergier et Alain Dorémieux.

Dessin de couverture de Jean-Claude Forest illustrant « Le jeune homme et l'espace ».

8e Année — N° 85 **Décembre 1960**

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : PIG. 87-49 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)

Le numéro : France, 1,60 *N F ; Maroc,* 184 *F M.*
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union Française,* 8,70 *N F. Etranger,* 9,90 *N F.*
1 an : — — 16,80 *N F. Etranger,* 19,20 *N F.*

UN GRAND ROMAN DE
ROBERT HEINLEIN

Le jeune homme et l'espace

Traduit par Michel Deutsch

*La cosmogonie moderne considère comme assez probable la théorie de l'*univers en expansion. *Au commencement des temps, il y a treize milliards d'années, toute la matière aurait été condensée en un super-atome géant, dont l'explosion, qui se poursuit encore en ce moment, aurait créé l'univers. Sur ces bases, Robert Heinlein a eu l'idée brillante que voici : peut-être l'atome primitif et l'univers en expansion ne sont-ils pas des aspects* successifs *et* temporels *de l'univers, mais des aspects simultanés comme l'onde et le corpuscule pour une particule. Dans ces conditions, en passant de l'aspect simultané à l'aspect temporel et réciproquement, on doit pouvoir voyager instantanément plus vite que la lumière.*

C'est cette idée scientifique que Heinlein a exploitée dans le roman d'aventures que vous allez lire, où la vie quotidienne d'un adolescent américain de notre époque se mêle étrangement à un conflit à l'échelle galactique. A sa parution en 1958, *les critiques américains ont estimé que c'était l'un des plus attrayants romans de Heinlein, et nous ne sommes pas loin d'être de cet avis.*

PREMIERE PARTIE

I

EH oui ! J'ai fini par l'avoir, ce vidoscaphe ! Comment ? Vous allez voir...

— « Papa, » avais-je dit un jour, « je voudrais aller sur la Lune. »

— « Bien sûr, » me répondit mon père en se replongeant dans « *Trois hommes dans un bateau* » de Jerome K. Jerome qu'il devait connaître par cœur.

— « S'il te plaît, Papa... Je parle sérieusement... »

Cette fois il ferma le livre, se servant de son doigt comme d'un signet.

— « Je t'ai dit que j'étais d'accord. Vas-y ! »

— « Oui mais... comment ? »

— « Hein ? » Il parut légèrement étonné. « Ça, Clifford, c'est ton affaire ! »

C'était tout à fait Papa ! Le jour où je lui avais dit que j'avais envie d'une bicyclette, il m'avait répondu sans prendre la peine de lever la tête : « Va l'acheter tout de suite. » Alors moi, j'avais bondi sur la boîte à sous de la salle à manger, dans l'intention de prélever la somme nécessaire. Seulement, la boîte à sous contenait en tout et pour tout onze dollars et 43 cents. Inutile d'ajouter que la bicyclette n'avait pas été pour tout de suite ! Je n'avais rien dit. S'il n'y avait pas d'argent dans la boîte à sous, c'était qu'il n'y en avait nulle part ailleurs. Papa déteste les banques ; il ne se sert que de deux boîtes : la boîte à sous et une autre marquée « ONCLE SAM ». Une fois par an, il rafle le contenu de cette dernière et l'expédie au Gouvernement, ce qui provoque des migraines gratinées au Ministère des Finances. Une fois, les Contributions ont envoyé quelqu'un chargé de faire des remontrances à Papa.

L'homme se montra d'abord plein d'arrogance. Puis se fit suppliant : « Mais voyons, Dr Russell, nous vous connaissons ! Vous n'avez aucune excuse pour ne pas tenir votre comptabilité. »

— « Mais je la tiens, » répliqua Papa. Il posa son index sur son front : « Elle est là. »

— « La loi exige des documents écrits. »

— « Attention... La loi ne peut pas exiger d'un homme qu'il sache lire et écrire. Encore une goutte de café ? »

Le fonctionnaire s'efforça de persuader Papa de faire ses règlements par chèque ou par mandat. Papa prit un billet d'un dollar et lut à son visiteur ce qui y est écrit en petits caractères. Vous savez ? « *Cette monnaie est la monnaie légale libératoire de toute dette, publique ou privée.* » En désespoir de cause et pour que son déplacement ne fût pas totalement inutile, le bureaucrate pria Papa d'être assez aimable pour ne pas répondre « ESPION » à la question « PROFESSION » en remplissant le questionnaire.

— « Pourquoi pas ? »

— « Comment ? Mais parce que vous n'en êtes pas un ! Et cela indispose les gens. »

— « Avez-vous vérifié au F.B.I. ? »

— « Hein ? Non... »

— « D'ailleurs, ils ne vous auraient sûrement pas répondu. Mais comme vous avez été très courtois, je marquerai à l'avenir : « ESPION RAYÉ DES CADRES ». Cela vous va ? »

L'homme faillit en oublier son porte-documents.

Rien ne pouvait avoir raison de Papa : tout ce qu'il disait, il le

pensait, refusant de se laisser convaincre et ne capitulant jamais. Ainsi en alla-t-il lorsqu'il me dit qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce que je parte pour la Lune ; mais lorsqu'il ajoutait que c'était à moi de trouver le moyen de m'y rendre, la formule devait être prise à la lettre. Je pouvais prendre le départ dès le lendemain... à condition que je parvienne à me procurer un billet !

Toutefois, il ajouta, songeur :

— « Il doit y avoir quantité de chemins qui mènent à la Lune, fils. Le mieux est de les examiner tous. C'est comme dans le passage que je suis en train de lire : ils s'efforcent d'ouvrir une boîte d'ananas et Harris a oublié l'ouvre-boîtes à Londres. Ils essayent différentes méthodes. »

Il entreprit de lire la suite du récit à haute voix et je m'esquivai : j'avais déjà entendu cet épisode cinq cents fois.

Je regagnai l'atelier que je m'étais installé dans la grange pour y réfléchir aux chemins qui mènent à la Lune. Il y avait un moyen : aller à l'« Air Academy » à Colorado Spring : *si* j'obtenais une inscription, *si* je réussissais à avoir le diplôme, *si* je parvenais à me faire affecter au Corps Fédéral de l'Espace, alors j'avais une petite chance d'être un jour désigné pour la Base Lunaire — ou du moins pour une des stations satellites.

Une autre solution éventuelle, c'était de me diriger vers la mécanique : je pouvais, une fois ingénieur, trouver une situation dans la turbo-propulsion. Il y aurait alors bien des probabilités pour qu'on m'envoie sur la Lune. Des dizaines — pour ne pas dire des centaines — d'ingénieurs y avaient été ou s'y trouvaient encore. Des ingénieurs appartenant à une foule de spécialités : électronique, cryogénique, métallurgie, céramique, climatisation aussi bien que propulsion des fusées.

Oui ! Mais sur un million de techniciens, on en choisissait une poignée pour la Lune. Le chiendent, c'est qu'il m'arrivait rarement d'être choisi, dans la vie — même pour jouer aux gendarmes et aux voleurs.

Un docteur, un avocat, un géologue, un outilleur pouvait se retrouver sur la Lune avec un salaire confortable... à condition que ce soit lui qu'on demandât — et personne d'autre. Le salaire, cela m'était égal ; mais comment arriver à être le Numéro Un dans sa partie ?

Enfin, il y avait la solution directe : se munir d'une pleine brouette d'argent et acheter un billet.

Ça, c'était hors de question, ma fortune s'élevant alors à la somme de 87 cents. Mais c'était un point sur lequel j'avais déjà sérieusement médité à l'école ; une moitié des élèves avait envie d'aller dans l'espace ; l'autre moitié (hormis une poignée de mollusques qui, pour un empire, n'auraient pas quitté la Terre) prétendait ne pas se soucier de l'espace, sachant combien faibles étaient leurs chances d'y aller faire un tour. Mais nous en parlions et quelques uns d'entre nous étaient fermement décidés à accomplir le voyage. Pour ma part, je ne m'étais mis à y songer sérieusement qu'après avoir lu un jour en attendant mon tour chez le dentiste, dans le *National Geographics,* des annonces passées par l'Ame-

rican Express et l'Agence Cook qui organisaient des croisières touristiques. Je n'avais plus jamais été le même après.

L'idée qu'il suffisait à n'importe quel type plein aux as de déposer de l'argent devant un guichet pour pouvoir partir m'était tout bonnement intolérable. Il ne me serait jamais possible de faire face à une telle dépense — ou alors dans un avenir si lointain que cela ne valait même pas la peine d'y penser.

Donc le problème se réduisait à ceci : que faire pour être *envoyé* sur la Lune ?

Tout le monde connaît l'histoire du garçon-pauvre-mais-honnête qui grimpe tout en haut de l'échelle des valeurs parce que c'est le type le plus brillant du comté — ou même de l'Etat. Moi, je demeure sceptique. J'ai été à la tête de ma classe — la classe du diplôme. Mais sortir de l'école de Centerville ne suffit pas pour obtenir une bourse d'étude du M.I.T. (1). Soyons objectifs : ce n'est pas une très bonne école. C'est rudement sympa d'y être : notre équipe de base-ball se classe en tête des championnats, notre groupe de danses folkloriques est réputé d'un bout à l'autre de l'Etat et tous les samedis, on organise une soirée au quart de poil. L'ambiance de la boîte est du tonnerre.

Seulement, on n'y apprend pas grand'chose. On y met beaucoup plus l'accent sur ce que le Principal, Mr. Hanley, appelle la « Préparation à la Vie » que sur la trigonométrie. Cela nous prépare peut-être à la vie, mais sûrement pas à Cal Tec (2).

Je ne m'en suis pas aperçu tout seul. L'année du diplôme, le groupe de travail du cercle d'études sociales qui avait pris pour thème « La Vie Familiale » avait pondu un questionnaire que j'avais ramené à la maison. Il commençait par cette question : *Comment votre Conseil de Famille est-il organisé ?*

— « Papa, comment notre Conseil de Famille est-il organisé ? » demandai-je à table.

— « N'ennuie pas ton père, mon chéri, » dit Maman.

— « Quoi ? Montre-moi ça, » répondit Papa.

Il lut le formulaire, puis m'envoya chercher mes cahiers de cours.

On avait eu des cours terribles, ce semestre : études sociales, arithmétique commerciale, anglais appliqué (la classe avait choisi la « Rédaction du Slogan », c'était drôlement marrant), travaux manuels et gymnastique (pour moi, cela voulait dire volley-ball à cause de ma petite taille).

Papa occupa sa nuit à lire mes cahiers. Il lit très vite. En ce qui concernait les études sociales, j'avais noté que nous pratiquions dans la famille un système de démocratie sans cadre rigoureux. Cela se poursuivait par le compte rendu de la discussion menée par la classe, qui avait discuté afin de déterminer si la présidence du Conseil de famille devait être assurée par tous ses membres à tour de rôle ou si ce devait

(1) Massachusets Institute of Technology.
(2) Californian Institute of Technology.

être une fonction élective, et si un aïeul vivant au foyer était éligible. Il avait été décidé que l'aïeul, s'il était de droit membre du Conseil, ne pouvait en assumer la présidence. Ce point réglé, nous avions formé une commission chargée de mettre au point une constitution-type d'organisation familiale idéale : ce serait le projet définitif que nous présenterions à nos propres familles.

Les jours qui suivirent, Papa fit de fréquentes incursions à l'école, ce qui me turlupinait : quand les parents commencent à faire montre d'une activité anormale, cela ne présage rien de bon.

Le samedi suivant, il m'appela dans son bureau. Sur sa table s'empilait un monceau de cahiers et se déployait le programme exhaustif des disciplines enseignées à l'Ecole de Centerville, allant de la Danse Populaire Américaine aux Sciences de l'Existence. Les matières que j'avais étudiées pendant toute ma scolarité étaient soigneusement relevées.

Papa me dévisagea avec un regard de sauterelle attendrie et demanda doucement :

— « Kip, as-tu l'intention de faire des études supérieures ? »

— « Hein ? Mais bien sûr, Papa ! »

— « Avec quoi ? »

J'hésitai. Je le savais : cela coûterait gros. S'il arrivait que la boîte à sous, parfois, débordât, le plus souvent, on avait vite fait de compter les billets qu'elle renfermait.

— « Oh ! j'aurai peut-être une bourse. Ou je pourrai travailler pour payer mes études. »

Il acquiesça :

— « Sans aucun doute... Si tu le veux. Les problèmes d'argent, on peut toujours les résoudre pourvu qu'on n'ait pas peur d'eux. Mais ce n'était pas aux questions financières que je pensais en te demandant cela. Je parlais de ça. » Et il se tapota le front. J'ouvris de grands yeux :

— « Mais je sortirai de l'école avec un diplôme, Papa. Cela m'ouvrira les portes du collège. »

— « Bien sûr. De n'importe quel collège local, de n'importe quelle université de l'Etat. Mais sais-tu qu'on sabre 40 % des nouveaux ? »

— « Je ne serai pas parmi ceux qu'on sabre. »

— « Peut-être. Sauf si tu te diriges vers des études sérieuses, la mécanique ou les sciences, par exemple. C'est-à-dire que tu seras éliminé si, pour toutes bases, tu as *cela.* » Sa main se pointa vers le programme de l'école.

J'étais scandalisé. « Voyons, Papa ! Mais c'est une école formidable ! » Je me rappelais ce qu'on nous avait dit : « Elle se fonde sur les données scientifiques les plus récentes, approuvées par les psychologues et... »

— « Et elle donne des traitements élevés à un corps professoral ayant subi de façon poussée une formation pédagogique moderne. Les cercles d'études qui soulignent les problèmes humains pratiques orientent l'enfant vers une vie sociale démocratique, le préparent à surmonter les obstacles cruciaux qui parsèment la vie d'un adulte dans la complexe civilisation

moderne qui est la nôtre. Excuse-moi, fils, j'ai bavardé avec Mr. Hanley. Il est plein de sincérité — et pour mener à bien ses nobles desseins, nous dépensons plus par étudiant qu'en aucun autre Etat, la Californie et New York exceptés. »

— « Et alors ? Qu'est-ce qui est mal là-dedans ? »

— « Quelle est la règle d'accord du participe passé des verbes pronominaux ? »

Je gardai le silence.

— « Pourquoi Van Buren n'a-t-il pas été réélu ? Comment extrait-on la racine cubique de 87 ? »

Van Buren avait été président. C'était tout ce dont je me souvenais. Mais l'autre question, je pouvais y répondre : « Pour trouver une racine cubique, on regarde sur la table qui se trouve au dos du livre. »

Papa soupira. « Kip, est-ce que tu crois que cette table est arrivée tout droit du ciel, portée par un archange ? » Il secoua tristement la tête. « Ce n'est pas ta faute : c'est la mienne. Il y a longtemps que j'aurais dû m'en apercevoir. Mais, sous prétexte que tu aimes lire, que tu calcules bien et que tu es adroit, je me figurais que tu recevais une éducation. »

— « Et... ce n'est pas le cas ? »

— « Non. Oh ! l'Ecole de Centerville est un endroit charmant, bien équipé, dirigé d'une main douce, remarquablement bien entretenu. Ce n'est pas une école style « fureur de vivre ». Certes pas. Et je suis sûr que vous y êtes très heureux. Mais *ça...* » Papa frappa violemment sur le programme. « Un résidu d'âneries !... De la thérapeutique d'occupation pour débiles mentaux ! »

Je ne savais que répondre. Papa se rassit et se tut un moment. Puis il reprit :

— « Au terme de la loi, tu dois aller en classe jusqu'à l'âge de 18 ans ou jusqu'à ce que tu aies décroché un diplôme. »

— « Oui. »

— « Or, dans ton école actuelle, tu ne fais que perdre ton temps. Mais il faut, ou bien que tu y restes, ou bien que nous t'envoyions ailleurs. »

— « Mais cela ne coûterait-il pas très cher ? »

Il ignora ma question.

— « Je ne suis pas partisan de la pension ; à ton âge, la place d'un garçon est dans sa famille. En outre, dans un collège sérieux qui puisse te préparer à l'université, Stanford ou Yale, tu risquerais d'acquérir des idées fausses sur l'argent, la position sociale, etc... Si nous avons choisi, ta mère et moi, d'habiter une petite ville, ce ne fut pas par hasard. Conclusion : tu resteras à l'Ecole de Centerville. »

Soulagement !

« Maintenant, tu es libre de choisir ton avenir : ta vie t'appartient. Mais si tu décides d'entrer au collège, il faut que tu utilises au mieux les trois années à venir. »

— « Tu parles, papa, que je veux devenir un... »

— « Nous reprendrons cette conversation quand tu auras réfléchi. Bonne nuit. »

Je réfléchis une semaine. Et, voyez-vous, je finis par comprendre que Papa avait raison. Cette histoire de réforme de la « vie familiale » était une fumisterie. Qu'est-ce qu'un enfant peut savoir de la façon d'organiser la vie de la famille ? Et Miss Finchley — qui est célibataire et n'a pas de gosse ? La classe avait décidé à l'unanimité que chaque enfant devait avoir sa propre chambre et recevoir des mensualités « pour apprendre à se servir de l'argent ». Très bonne idée... Mais prenons les Quinlan par exemple qui ont neuf enfants et vivent dans cinq pièces ? Soyons raisonnables !

L'arithmétique commerciale, ce n'était pas idiot — mais c'était aussi du temps perdu ; j'avais lu le manuel en une semaine. Après, cela me barbait.

Papa me dirigea vers l'algèbre, l'espagnol et la grammaire. Mais ces cours étaient si dilués que Papa, un jour, m'apporta un paquet de livres en me disant : « Voici ce que tu étudierais si tu n'étais pas dans ce jardin d'enfants pour arriérés. Si tu réussis à te mettre tout ça dans le crâne, tu pourras peut-être réussir ton examen d'entrée au collège... Peut-être. »

Je m'y attelai. Ce fut dur. Par moments, je me sentais sur le point de renoncer — découragé. Et puis, une matière poussant l'autre, cela commença par entrer. A partir de l'algèbre et de la géométrie que j'apprenais à l'école, j'attaquai la géométrie dans l'espace, la descriptive, la trigo. Je marchai magnifiquement, à tel point que je me lançai à l'assaut de la géométrie analytique.

L'électronique m'emballa et me força à piocher l'analyse vectorielle. Dans ce domaine, l'école n'avait à nous offrir qu'un cours de généralités scientifiques du niveau des suppléments illustrés du dimanche. Mais dès qu'on commence à s'intéresser à la physique et à la chimie, impossible d'y couper : il est inévitable qu'on passe aux manipulations.

J'avais la grange à ma disposition. J'y installai un labo de chimie, une chambre noire, un atelier d'électronique. Pendant un moment, elle abrita même un poste de radiamateur. Le jour où je fis sauter toutes les vitres et mis le feu à la grange — oh ! un tout petit feu ! — Maman fit la grimace, mais papa se contenta de me déconseiller de fabriquer des matériaux explosifs dans un bâtiment aussi léger. (J'avais essayé de fabriquer des charges détonantes solides pour une petite fusée à étages.)



Ç'avait été en mars que j'avais fait part à mon père de mon désir d'aller sur la Lune. Si les annonces publicitaires de croisières spatiales avaient été la goutte d'eau qui fit déborder le vase, mon idée fixe était née bien avant : elle datait du jour où le Corps Spatial avait annoncé

l'établissement de la première Base Lunaire. Peut-être même mon obsession était-elle antérieure à cet événement. Si j'avais fais part de ma décision à papa, c'était parce que j'avais le sentiment qu'il connaîtrait la réponse : quand il décide une chose, Papa trouve toujours le moyen d'arriver à ses fins.

Seulement, lui n'avait aucune envie de partir pour la Lune : en conséquence ce fut à moi qu'il appartint de résoudre mon problème.

Je passai en revue tous les établissements capables de me faire acquérir une formation sérieuse. A cette étape, je ne m'inquiétai pas une seconde des questions d'ordre financier qu'impliquaient les frais d'écolage et même de pension ; la seule question était de trouver l'établissement réputé qui m'accepterait.

Si aucun ne me prenait, restait l'engagement dans l'Armée de l'Air. Après cela, je pouvais devenir électronicien : on avait besoin de spécialistes du radar et de l'astrar sur la Base Lunaire.

D'une façon ou d'une autre, j'irais sur la Lune !

Le lendemain matin de notre conversation, nous prenions notre petit déjeuner. Papa se dissimulait derrière le *New York Times* tandis que Maman lisait le *Herald Tribune*. Moi, j'étais plongé dans le *Clairon de Centerville,* journal qui convient, tout au plus, à l'emballage du saucisson. Papa leva les yeux : « Voilà quelque chose qui t'intéressera, Clifford ! »

— « Quoi ? »

— « Ne grommelle pas : c'est un privilège réservé à tes aînés. Regarde. »

Il me tendit la feuille.

C'était un placard de publicité pour une marque de savon. Le vieux truc usé : le concours super-géant. Ils promettaient 1.000 prix, les cent derniers consistant en la fourniture dudit savon pendant un an.

Je laissai tomber une pleine cuiller de flocons d'avoine sur mes genoux. Le premier prix était...

« UN VOYAGE TOUS FRAIS PAYÉS POUR LA LUNE !!! »

Telle fut la phrase que je lus. Les trois points d'exclamation me firent l'effet d'être douze et d'exploser comme autant de bombes sur accompagnement de chœurs angéliques.

Il s'agissait tout simplement de compléter (en 25 mots maximum) la phrase : « *Je me sers du savon Voie Lactée parce que...* » et de joindre à l'envoi le traditionnel emballage. Le texte disait encore des tas de choses : « *Sous la co-direction de l'American Express et de l'Agence Thos-Cook... avec le concours de l'Armée de l'Air des Etats-Unis...* » Suivait la liste des prix. Mais la seule chose qui s'étalait devant mes yeux tandis qu'une bouillie de lait et de céréales imbibait lentement mon pantalon, c'était :

VOYAGE POUR LA LUNE

II

Sur le moment, je planai au septième ciel — puis descendis en feuille morte, déprimé ! Je n'ai jamais gagné de concours. Si, par hasard, j'avais acheté une boîte de biscuits Machin, vous pouvez être sûr que ce serait justement celle qu'on aurait oublié de mettre sur la liste. Même à pile ou face, je perdais toujours. Si jamais je...

— « La chance, cela n'existe pas, » dit Papa. « Seule compte la manière, adéquate ou non, de se préparer à se mesurer à un univers statistique. Envisages-tu de participer à ce concours ? »

— « Un peu ! »

— « Je considère cette réponse comme affirmative. Soit : fais un effort systématique. »

Je mis en pratique ce conseil de mon père qui m'apporta une aide substantielle.

L'école terminée, je posai ma candidature au collège et continuai mon travail. En effet, durant le semestre, je travaillais après les cours au drugstore Charton. Je tenais le bar et m'initiais un peu à la pharmacie. Mr. Charton avait trop de conscience professionnelle pour me laisser toucher autre chose que des spécialités sous emballage mais j'apprenais la Materia Medica, la Nomenclature, à quoi servaient les divers antibiotiques et pourquoi il fallait prendre des précautions. Tout cela m'ouvrait les portes de la chimie et de la biochimie (Mr. Charton me prêta les traités de Walker, Boyd et Asimov, lequel m'éclaira sur la physique atomique).

Mr. Charton était un veuf âgé dont la pharmacie était toute la vie. Il laissait entendre que quelqu'un devrait un jour prendre la direction de son officine — un jeune homme diplômé ayant en dévotion sa profession... il pourrait l'aider à poursuivre ses études... S'il m'avait suggéré que je serais peut-être un jour à la tête du dispensaire de la Base Lunaire, j'aurais fort bien pu faire acte de candidature. Mais je lui expliquai que je mourais d'envie de connaître l'espace et que le métier d'ingénieur offrait à mes yeux la meilleure chance de réaliser mon rêve.

Il ne rit pas de moi. Il me dit que j'avais probablement raison mais que je devais bien me rappeler une chose : où qu'aille l'homme — sur la Lune, Mars ou les plus lointaines étoiles — il aura besoin de pharmaciens et de dispensaires. Et il me donna des traités de Médecine de l'Espace.

Bien que Mr. Charton ne s'intéressât vraiment qu'à ses drogues, nous vendions de tout, depuis des pneus de bicyclettes jusqu'à des nécessaires pour se faire des permanentes chez soi.

Y compris du savon, bien entendu !

Mais nous ne vendions guère de « Voie Lactée » : on est conservateur à Centerville et cela ne m'étonnerait pas qu'on y fabrique soi-même son propre détersif.

Ce jour-là, je racontai tout à Mr. Charton en arrivant à la boutique. Mon patron s'en fut chercher deux caisses poussiéreuses qu'il installa sur le comptoir et téléphona au représentant de « Voie Lactée » à Springfield pour lui passer commande.

Je dois une fière chandelle à mon patron ! Il solda le savon pratiquement au prix coûtant, en poussa la vente au maximum et presque chaque client devait lui laisser l'emballage avant de quitter la boutique. Moi, je dressai une pyramide de savons de chaque côté du distributeur de boissons et tous les amateurs de coca-cola devaient subir mon petit discours sur les vertus du bon savon Voie Lactée, le savon qui lave plus propre, le savon vitaminé qui augmente vos chances de gagner le Paradis, dont la mousse est si onctueuse et si dense, qui est fabriqué à partir des ingrédients les plus raffinés, etc... etc... Oh ! j'avais toute honte bu ! Pour partir sans son morceau de savon, il eût fallu que le client fût sourd ou d'un entêtement à toute épreuve.

Et celui qui s'en serait allé sans m'abandonner l'emballage, c'est bien simple : il eût dû être sorcier ! Les adultes, je discutai avec eux jusqu'à ce qu'ils me les laissent. Les enfants, je les leur achetai un sou pièce, si c'était nécessaire. Ceux qui faisaient pour moi la collecte en ville, je leur donnai dix cents et un cornet de glace par douzaine récoltée. (Le règlement du concours autorisait les concurrents à effectuer autant d'envois qu'ils le souhaitaient, dans la mesure où les textes étaient rédigés sur un habillage d'origine).

Donc, je vendis mon savon et remplis les emballages de slogans :

« Je n'utilise que le savon VOIE LACTEE... Je me sens tellement propre après ! »

« En voyage, au foyer, un seul savon : le VOIE LACTEE ! »

« La pureté, c'est VOIE LACTEE ! »

« VOIE LACTEE — Le savon des étoiles ! »

« VOIE LACTEE — Peau de lait ! »

Et ainsi de suite... Mes rêves finissaient par avoir un goût de savon.

Papa, Maman et Mr. Charton me donnaient d'ailleurs un coup de main. Mon calepin ne me quittait pas et, que ce soit à l'école, pendant les heures de travail ou au milieu de la nuit, je noircissais sans fin du papier. Un soir, en rentrant, je trouvai un fichier que Papa m'avait confectionné, ce qui me permit d'opérer un classement alphabétique, m'évitant ainsi de répéter mes slogans. Ce fut une riche idée : à la fin, je fis jusqu'à cent envois par jour. Cela me coûtait cher en timbres — sans compter les emballages supplémentaires que j'achetais !

D'autres gosses de la ville — et probablement aussi quelques adultes — participaient au concours ; mais ils n'avaient pas mes méthodes de production. A dix heures sonnantes, je quittais le boulot, rentrais à toute vitesse avec ma provision de slogans et de papiers, récupérais les idées de Papa et de Maman et préparais les étiquettes gommées portant mon nom et mon adresse qui devaient accompagner chaque envoi. Pen-

dant que je tapais mes textes, Papa tenait le fichier à jour. Tous les matins en me rendant à l'école, je postais ma moisson de la veille.

On se moquait de moi, mais les plus narquoises des grandes personnes étaient les premières à me donner leur emballage.

Toutes, sauf ce bon à rien de Quiggle, dit « le Crack ». Je ne placerais pas le Crack dans la catégorie des adultes : c'était un délinquant juvénile retardé. J'ai idée que chaque ville compte au moins un Crack. Il n'était pas resté jusqu'au bout à l'école — ce qui était une marque distinctive puisque Mr. Hanley croyait à la nécessité de la promotion afin que les « groupes d'âge demeurent ensemble ». D'aussi loin que datent mes souvenirs, je me rappelle le Crack traînaillant du côté de la rue du Marché. Il lui arrivait parfois de travailler. Mais à titre exceptionnel.

Il avait une spécialité : le « bel esprit ». Un jour, il était au bar en train de siroter un lait malté à 35 cents, bien qu'il occupât les lieux pour deux dollars d'espace et de temps ! Je venais de convaincre la vieille Mrs. Jenkins de faire l'emplette d'une douzaine de savonnettes et l'avais rançonnée des emballages quand le Crack saisit un de mes savons à l'étalage.

— « C'est en vente, ces machins, Cadet de l'Espace ? »

— « Oui, Crack. Tu ne retrouveras jamais une affaire pareille, permets-moi de te le dire. »

— « Alors, comme ça, on espère aller sur la Lune en vendant du savon, Capitaine ? Faut peut-être t'appeler « Amiral », au fait ? *Youk-Youk-Youkiti-Youk.* » Ça, c'était son rire — il riait comme dans les *comics*.

— « J'essaye, » répondis-je poliment. « Je t'en vends ? »

— « Tu es sûr que c'est du bon savon ? »

— « Ma main au feu. »

— « Bon. Eh bien, écoute : rien que pour te faire plaisir, je t'en prends un pain. »

Quel rapiat ! Enfin, ce serait peut-être grâce à ce savon que je remporterais le prix !

— « Très bien, Crack ! Merci beaucoup. » Je pris l'argent qu'il me tendait, il empocha son achat et se mit en devoir de partir. « Oh ! Crack ! Une seconde... L'emballage, s'il-te-plaît ? »

Il s'arrêta. « Ah ! oui ! » Il sortit son savon, le dépiauta, brandit le papier. « C'est ça que tu veux ? »

— « Oui, Crack. Merci. »

— « Je vais te montrer la meilleure façon de s'en servir. »

Il alla jusqu'à l'allume-cigare du stand de tabac, mit le feu à l'emballage, alluma une cigarette. Quand la flamme frôla ses doigts, il le lâcha et le piétina pour l'éteindre.

Mr. Charton avait observé toute la scène par la vitre de son laboratoire.

— « T'as vu, Cadet de l'Espace ? » ricana Crack.

Je me cramponnai de toutes mes forces au comptoir, mais je réussis à articuler :

— « Parfaitement, Crack. C'est ton savon ! »

Mr. Charton apparut. « Je vais m'occuper du bar, Kip. Il y a un colis à livrer. »

Ce fut pratiquement le seul emballage qui m'échappa.

Le concours s'acheva le 1er mai. J'avais expédié 5.782 slogans. Je crois que Centerville n'avait jamais été aussi propre !

⁂

Les résultats de la compétition furent proclamés le 4 Juillet. Pendant les neuf semaines d'attente, je me rongeai les ongles jusqu'aux coudes.

Oh ! des tas de choses se produisirent au cours de cette période : je fus reçu à l'examen, Papa et Maman m'offrirent une montre, nous défilâmes devant Mr. Hanley, nos diplômes nous furent conférés en grande pompe... L'école fermée, je travaillai à plein temps chez Mr. Charton, ignorant toujours comment je pourrais aller au collège. Mais je ne m'en préoccupais pas : je récurai les bacs à glace et ne respirai pas. Pas avant le 4 Juillet.

La proclamation devait être télévisée ; l'émission avait lieu à vingt heures. Nous avions un poste — une vieille bécane à image plate, et en noir et blanc ! — dont nous ne nous servions plus depuis des mois ; je l'avais construit moi-même mais, aussitôt terminé, il avait cessé de m'intéresser. J'allai le récupérer, l'installai au salon et effectuai un test d'image. La mise au point me fit tuer deux heures. Je passai le reste de la journée à ronger mon frein. A dix-neuf heures trente, j'étais déjà installé devant l'écran et feuilletais mes fiches. Papa entra et me jeta un regard aigu :

— « Maîtrise-toi, Kip. Et laisse-moi te rappeler que toutes les chances sont contre toi. »

J'avalai péniblement ma salive. « Je sais, P'pa. »

— « Cela dit, cela n'a guère d'importance dans une perspective à long terme. Un homme qui veut vraiment quelque chose arrive presque toujours à ses fins. Je suis sûr que tu iras un jour sur la Lune, d'une façon ou d'une autre. »

— « Oui. Je ne demande qu'une chose : qu'ils en finissent ! »

— « Cela arrivera à son heure. Tu viens, Emma ? »

— « J'arrive, mon chéri, » répondit en retour Maman qui ne tarda pas à faire son apparition. Elle me tapota la joue et s'assit. Papa s'installa à côté d'elle. « Cela me rappelle les nuits d'élection, » murmura-t-il.

— « S'il est une chose qui me fait plaisir, c'est que nous n'ayons plus à subir des choses pareilles. »

— « Tiens ! Ça t'amusait pourtant beaucoup, ma chérie ! »

Maman émit un petit reniflement.

Les sketches comiques s'en furent où vont les sketches comiques —

des cigarettes dansèrent le french-cancan et regagnèrent leurs paquets tandis qu'une voix suave nous donna l'assurance que les facteurs cancérigènes étaient totalement absents de la fumée hygiénique, Hygiénique, HYGIÉNIQUE, à l'authentique parfum de tabac, des cigarettes « Comètes ». Puis l'émetteur local relaya le programme. La grande salle du Centre Lumber et Hardware parut sur l'écran et je me mis à arracher le duvet fleurissant sur le dos de ma main.

L'écran s'emplit d'écume mousseuse et un mélodieux quartette nous prévint qu'il s'agissait de l'Heure du Savon VOIE LACTEE. Comme si nous ne le savions pas !

Et puis... et puis l'écran s'éteignit ; le son fut coupé et mon estomac me remonta aux environs de la glotte.

Des lettres se formèrent sur l'œil glauque de l'écran :

NOUS NOUS EXCUSONS DE CET INCIDENT TECHNIQUE INDÉPENDANT DE NOTRE VOLONTÉ

— « Ils ne peuvent pas me faire ça ! » hurlai-je. « Ils ne peuvent pas me faire ça ! »

— « Arrête, Clifford, » dit Papa.

Je me tus.

— « Allons, mon chéri ! » murmura ma mère. « Ce n'est encore qu'un petit garçon ! »

— « Ce n'est pas un petit garçon. C'est un homme. Kip, comment peux-tu espérer garder ton sang-froid devant un peloton d'exécution si tu te mets dans un état pareil pour si peu ? »

Je grommelai quelque chose d'indistinct.

« Parle à haute voix ! »

Je répondis que je n'avais jamais vraiment envisagé de me trouver face à face avec un peloton d'exécution.

— « Cela peut très bien arriver un jour et tu as aujourd'hui une excellente occasion de t'entraîner. Essaye de prendre la chaîne de Springfield. »

Je n'obtins que l'image d'un fromage blanc sur champ de neige avec accompagnement d'un duo de chats dans un sac et je revins à la locale.

« ...*jor Général Bryce Gilmore, de l'Armée de l'Air Américaine, notre invité de ce soir, qui nous présentera quelques images que nous ont gracieusement prêtées la Fédération de la Base Lunaire et la toute jeune ville de Luna City, la ville de la Lune dont la croissance est la plus rapide. Dès que les gagnants auront été désignés, nous tenterons de réaliser un téléduplex avec la Base Lunaire en collaboration avec le Corps Spatial des...*

Je pris une profonde inspiration et essayai de ralentir les battements de mon cœur tandis que le programme s'éternisait : présentation des célébrités, explication du règlement du concours, apparition d'un jeune et improbable couple dont l'un et l'autre membre expliquait pourquoi il utilisait le « Voie Lactée ». Ma propre salade au comptoir valait dix fois mieux.

Enfin, le grand moment arriva. Sept girls s'amenèrent en rang d'oignons ; chacune dressait une grande pancarte au-dessus de sa tête. D'une voix à vous arracher le cœur, le présentateur s'écria : « *Et maintenant... et* MAINTENANT — *voici le slogan qui a remporté le premier prix du grand concours organisé par le Savon Voie Lactée et qui rapporte à son auteur* UN VOYAGE TOUS FRAIS PAYÉS POUR LA LUNE !

Je ne pouvais plus respirer.

Les girls entonnèrent d'une voix claironnante : « *J'aime le Savon Voie Lactée parce que...* » et continuèrent en retournant leur pancarte chaque fois qu'un mot était prononcé : « *il... est... aussi... pur... que... le... ciel !* »

Je plongeai fébrilement dans mes fiches. Il me semblait reconnaître ce slogan, mais je n'en étais pas absolument sûr. Quand on en a inventé plus de cinq mille ! Mais je le découvris. Je vérifiai le texte que portait mon carton avec celui que brandissaient les girls.

— « P'pa ! M'man ! J'ai gagné ! *J'ai gagné !* »

III

— « Du calme, Kip, » aboya Papa. « Veux-tu te taire ! »

— « Oh... mon Dieu ! » disait Maman.

Je tendis de nouveau l'oreille : « *...sir de vous présenter l'heureux gagnant,* » disait le présentateur, « *Mrs. Xenia Donahue, de Great Falls, Montana... Mrs. DONAHUE !* »

Eclatement de fanfare. Et une petite bonne femme grassouillette s'avance en se déhanchant. Je relis les pancartes : elles sont toujours d'accord avec mon carton. « Qu'est-ce qui s'est passé, Papa ? C'est *mon slogan !* »

— « Si tu écoutais... »

— « Ils m'ont escroqué ! »

— « Calme-toi et écoute ! »

— « *... ainsi que nous vous l'avons déjà expliqué, dans le cas où plusieurs concurrents auraient envoyé une formule identique, la priorité revient au slogan reçu le premier. En cas de contestation, le cachet de la poste fait foi. Le slogan primé a été trouvé en tout par onze concurrents qui recevront les onze premiers prix. Nous avons auprès de nous les six principaux gagnants : la gagnante du voyage pour la Lune, le gagnant du week-end à bord d'une station satellite, le gagnant du tour du monde en réacteur, le gagnant de la croisière dans l'Antarctique, le ga...* »

— « Battu à cause d'un cachet postal ! *Un cachet postal !* »

« *... regrettons que tous les vainqueurs ne soient pas parmi nous ce soir. Mais une surprise les attend.* » Le présentateur regarda sa montre. « *A cette minute précise, dans un millier de foyers, d'un bout à l'autre*

du pays... à cette SECONDE précise, un coup est frappé à la porte d'un loyal ami du Savon Voie Lactée... »

Un coup fut frappé à *notre* porte.

Je sautai sur mes pieds tandis que Papa allait ouvrir à trois hommes, une caisse énorme et un petit télégraphiste qui murmurait quelque chose où il était question du Savon Voie Lactée. « C'est ici qu'habite Clifford Russell ? »

— « Oui, » répondit Papa.

— « Signez là. »

— « Qu'est-ce que c'est ? »

— « Il y a seulement écrit « HAUT » et « BAS ». Où vous voulez qu'on dépose le colis ? »

Je signai, je ne sais trop comment, le récépissé que Papa me tendait. La caisse installée au salon et les livreurs repartis, je me munis d'un marteau et d'un ciseau à froid. L'objet avait tout du cercueil — et un cercueil aurait parfaitement fait mon affaire dans l'état où je me trouvais. J'enlevai le couvercle. Le tapis du salon se retrouva vite couvert d'une masse de papier d'emballage. Enfin, je dégageai le contenu du coffre.

C'était une tenue de l'espace.

Pas une de ces combinaisons modernes... non ! Un modèle démodé provenant des surplus : du dixième au centième prix, les heureux gagnants du concours se voyaient attribuer un vidoscaphe.

Mais c'en était un vrai, construit par Goodyear, avec un bloc respiratoire York et l'équipement auxiliaire signé General Electric. Le manuel d'instructions d'entretien et le carnet d'utilisation y étaient joints : ma combinaison avait plus de huit cents heures d'espace à son compte, elle avait servi lors de l'assemblage de la seconde station satellite.

Mon moral avait regrimpé. Ce n'était ni un simulacre, ni un jouet. Je n'avais jamais été dans le vide mais cette combinaison, elle, y avait été. Et, un jour, ce serait à mon tour ! J'apprendrais à m'en servir. Je la porterais sur la surface nue de la Lune.

— « Dis donc, Kip, si tu rangeais cela dans ton atelier ? » suggéra Papa.

— « Ce n'est pas si urgent, » intervint Maman. « Veux-tu l'essayer, Clifford ? »

Si je voulais... Nous passâmes un compromis, Papa et moi : nous transportâmes la caisse et les papiers d'emballage dans la grange. Quand nous en revînmes, un reporter et un photographe du *Clairon* étaient arrivés : le journal avait su avant moi que j'avais gagné, ce qui ne me plut guère. Ils voulaient des photos. Si cela leur fasait plaisir, je n'y voyais aucun inconvénient.

J'attrapai une suée à enfiler ma panoplie : s'habiller dans un hamac est une aimable plaisanterie en comparaison.

— « Attends, mon gars, » dit le photographe. « J'ai vu au Terrain de Wright comment on endosse cela. Tu veux un conseil ? »

— « Hein ? Non. Enfin... Si... dites-moi... »

— « Tu rentres dedans comme un esquimau dans son kayack. Et puis tu plies ton bras droit pour le glisser dans... »

Comme cela, il me fut très facile d'ouvrir en grand la fente de pénétration et de m'asseoir, bien que je me disloquasse presque l'épaule. Il y avait des pattes de réglage qui s'adaptaient à la taille du porteur, mais nous ne nous en occupâmes pas. Le photographe me tassa, boucla la fermeture éclair, m'aida à me mettre sur pied et vissa le casque. Il n'y avait pas de bouteille d'air et je dus me satisfaire du peu d'atmosphère enfermée avec moi. De quoi respirer trois fois. Mais j'eus la preuve que ma combinaison avait vraiment servi : elle sentait la vieille chaussette et je fus bien aise de me débarrasser du casque.

Ce qui ne m'empêchait nullement de me sentir heureux comme un roi avec ce costume. J'avais l'air d'un véritable homme de l'espace.

Les journalistes prirent congé et nous allâmes au lit, laissant le vidoscaphe au salon.

Sur le coup de minuit, je me levai, redescendis sur la pointe des pieds et l'essayai une nouvelle fois.

Le lendemain, à mon arrivée au drugstore, Mr. Charton fit preuve de la plus grande diplomatie en m'assurant qu'il aimerait beaucoup que je lui fasse voir ma tenue lorsque j'aurais un moment. Toute la ville était au courant et ma photo s'étalait en première du *Clairon,* entre le compte rendu de l'ascension du Pikes Peak et la liste des accidents survenus pendant les vacances. On faisait des gorges chaudes à propos de mon histoire, mais cela m'était bien égal. Je n'avais jamais vraiment *cru* que je gagnerais et je possédais maintenant une tenue de vide tout ce qu'il y a de plus authentique, ce qui n'était le cas d'aucun de mes camarades de classe.

Dans l'après-midi, papa vint m'apporter une lettre recommandée. Elle venait du Savon Voie Lactée et contenait un titre de propriété pour une tenue de l'espace, originellement matériel de l'Armée de l'Air Américaine, coefficient de pression : tant — numéro se série : tant. La lettre commençait par des félicitations et des remerciements, mais le dernier paragraphe donnait matière à réflexion. Qu'on en juge :

« *Nous réalisons parfaitement,* » écrivait le Savon, « *que vous n'aurez peut-être pas immédiatement l'occasion d'utiliser le lot que vous avez remporté. Aussi, comme il est stipulé à l'article* 4, *alinéa b du règlement, nous sommes disposés à vous le racheter pour la somme de cinq cents dollars* (500 $) *comptant. Pour bénéficier de cette disposition il vous suffira d'expédier votre combinaison étanche à la Compagnie Goodyear* (*Service* « *Récupération du Matériel* »), *Akron* (*Ohio*), *le* 15 *septembre au plus tard.*

Le Savon Voie Lactée espère que vous êtes aussi satisfait d'avoir concouru dans sa Grande Compétition que notre Société est heureuse de vous savoir au nombre de ses gagnants et espère que vous ne vous dessaisirez pas de votre récompense avant d'avoir participé au programme spécial du Savon Voie Lactée qu'organise votre émetteur local de télé-

vision. Un cachet de cinquante dollars (50 $) *vous sera remis lors de votre passage sur l'écran. Le directeur de la station entrera en contact avec vous à ce propos. Nous serions heureux de vous avoir parmi nos invités.* »

Bons baisers et à bientôt de la part de Voie Lactée, Le-Savon-Aussi-Pur-Que-Le-Ciel !

Papa me rendit cette missive après l'avoir lue.

— « Je pense que je le ferai, » murmurai-je.

— « Tu ne risques rien. La télévision ne laisse pas de cicatrices. »

— « Oh ! ce n'était pas cela que je voulais dire. C'est sûrement une façon pratique de faire un peu d'argent. Non, je pensais à autre chose : je crois que je devrais vraiment accepter leur offre de rachat. »

J'aurais dû me sentir joyeux. Il me fallait en effet de l'argent alors qu'une combinaison anti-vide m'était aussi utile qu'un grand orgue à un cochon d'Inde. Cinq cents dollars ! L'idée ne m'était jamais venue que je pourrais être un jour à la tête d'une telle somme.

— « Mon garçon, une phrase qui commence par : « Je devrais vraiment » est a priori suspecte. Cela signifie que tu n'as pas analysé tes raisons. »

— « Mais, Papa, cinq cents dollars, cela représente presque les frais d'école d'un semestre ! »

— « Rien à voir avec la question ! Découvre ce que tu as envie de faire... et fais-le. Il ne faut jamais dire que l'on va faire une chose dont on n'a pas envie. Réfléchis à cela. Bonne nuit. »

Je réfléchis et conclus qu'il était stupide de brûler ses ponts avant d'avoir passé dessus. La combinaison m'appartenait jusqu'à la mi-septembre. Même si je me décidais à accomplir la seule chose sensée. D'ici là, d'ailleurs, j'en serais peut-être fatigué.

Mais je ne m'en fatiguai pas. Un vidoscaphe, c'est une merveilleuse mécanique, une véritable station de l'espace miniature. Casque chromé, corps constitué par un mélange de silicone, d'amiante et de fibre de verre, rigide — sauf aux jointures qui étaient à « volume constant ». Chaque fois qu'on pliait un doigt ou un genou, un système de compensation à soufflets, protégé par des plaques de dural, jouait aussitôt. Sans ce dispositif, l'homme aurait été incapable de se mouvoir, la pression interne pouvant en effet atteindre plusieurs tonnes. La ceinture (fibre de verre) était bordée de mousquetons prévus pour accrocher les outils ; il y avait des poches à fermeture éclair pour abriter les batteries, par exemple, et dans le dos un sac (d'ailleurs vide) destiné à recevoir les bouteilles d'air.

Le casque, monté sur l'empiècement scapulaire, hérissé de boutons de commande, était quelque chose de monstrueux ; il contenait : un réservoir d'eau potable, des distributeurs de pillules alimentaires (six de chaque côté), un levier de menton (à droite) pour brancher alternativement la radio sur *émission* et *réception,* un autre (à gauche) pour régler l'arrivée d'air, un polarisateur automatique pour la lentille centrale, un

emplacement pour les circuits de radio (à l'arrière). Les signes portés sur les cadrans de contrôle étaient inversés, car la lecture se faisait sur un miroir disposé devant le front du porteur à 35 centimètres de ses yeux.

A l'extérieur, il y avait deux projecteurs frontaux et deux antennes, une pour les émissions à grande distance, l'autre pour les émissions de faible portée ; celle-ci, blindée, était directionnelle ; il suffisait de se tourner vers le point avec lequel on voulait entrer en contact.

Le casque semble aussi bourré que le sac d'une jolie femme. Mais tout est si bien étudié que votre tête ne touche rien, sauf si vous remuez volontairement le menton ou le cou pour manœuvrer les divers contrôles. Si la combinaison évoquait une voiture de luxe, le casque, lui, faisait penser à une montre suisse.

Evidemment, les bouteilles d'air manquaient. De même que la radio (je ne tiens pas compte des antennes incorporées), le radar normal, le radar auxiliaire d'échos et les outils. Le manuel contenait la liste de tous les articles prévus. Je décidai de compléter mon vidoscaphe. Première étape, je le passai à l'eau de javel pour le débarrasser de cette odeur de renfermé. Après quoi, je me penchai sur le système de conditionnement. Bonne idée d'avoir joint le manuel à l'envoi : la plupart de mes idées sur les tenues de vide étaient fausses.

***

C'est fou ce que j'ai appris de choses ! Tenez, l'oxygène, par exemple... Savez-vous combien il en faut à un homme ? Un litre et demi par jour. Dans une station spatiale où la pesanteur est nulle — sur la Lune où une masse de trois kilos ne pèse qu'un demi-kilo, on peut avoir une provision d'air d'un mois. Mais, dans un vidoscaphe... zéro pour la question !

Et la température ! Les gens vous parlent encore du « froid mortel de l'espace ». Si le vide était froid, comment le café resterait-il bouillant dans une bouteille thermos ? En réalité, le corps dégage de la chaleur et le problème qui se pose est d'évacuer cette chaleur — de refroidir le monsieur qui se balade en tenue de vide. De l'empêcher de subir le sort du homard dans la marmite. Comment ? Une faible partie de la chaleur s'irradie ; mais surtout on utilise des dispositifs de brassage de l'air intérieur pour favoriser l'évaporation. En attendant qu'on trouve le moyen de régénérer l'air usé comme dans les astronefs, on s'arrange pour que l'atmosphère viciée soit expulsée de la combinaison. Il y a des valves pour cela.

Les problèmes sont innombrables. On peut périr par asphyxie — être empoisonné par un excès d'oxygène ou d'oxyde de carbone — mourir d'embolie s'il se forme des bulles d'azote dans le sang (c'est la raison pour laquelle l'hélium remplace l'azote dans le mélange de gaz respiratoire) ou être déshydraté à mort.

Le scaphandre, planté devant moi tandis que je m'instruisais de la sorte, m'affirmait par sa seule présence que tous ces problèmes avaient été résolus. Je savais qu'avec des bouteilles d'« air », encombrantes et lourdes (30 kilos chacune), un homme avait de quoi respirer pendant huit heures. Une cellule photoélectrique en communication avec le lobe de l'oreille servait de sonnette d'alarme. La raréfaction de l'oxygène provoque une modification de la couleur du sang : la cellule détectait cette modification que traduisait un galvanomètre. Quand l'aiguille atteignait le secteur dangereux du cadran, on pouvait faire ses prières.



Je réussis à trouver d'occasion des bouteilles étanches. Le vendeur ne fut pas du tout content devant mon insistance à exiger un essai de pression. De retour à la maison, je gonflai mon vidoscaphe à la pompe à vélo. Le lendemain, Oscar (c'était ainsi que j'avais baptisé mon vidoscaphe) était plat comme une limande. Pendant des jours et des jours, je travaillai la question, me procurai de nouvelles pièces de mousse au silicone, écrivis à Goodyear pour qu'ils m'envoient du matériel. Je suai sang et eau mais ce fut finalement la victoire : Oscar devint d'une étanchéité absolue. Je fis des bassesses pour obtenir de l'oxygène et de l'hélium. Puis j'essayai Oscar...

Avec ces bouteilles accrochées aux épaules, je pesais plus de deux fois mon propre poids.

Revêtez une tenue de pêcheur de truites, bottes, cuissards, etc... Par là dessus, enfilez un pardessus. Mettez-vous des gants de boxe aux poings et flanquez-vous un seau renversé sur la tête. Puis faites-vous installer deux sacs de ciment sur les épaules : vous aurez une idée de ce que peut donner le port d'une tenue de vide sous la pesanteur terrestre !

Je vacillai, m'accrochai à mon établi. Mais je tins bon. Au bout de dix minutes, cela allait déjà mieux. Au bout d'une demi-heure, j'avais l'impression d'avoir porté cette combinaison toute ma vie.

Essai du polarisateur : je pouvais regarder le soleil en face. Essai du conditionnement d'air, du thermostat, du réchauffeur. Essai de tout ce à quoi je pouvais penser, y compris l'immersion (à demi-volontaire, d'accord !) dans un ruisseau, ce qui me permit de vérifier que mon armure était à l'épreuve aussi bien de l'eau que des chocs impromptus. (Il y avait de grosses pierres dans le ruisseau !)

Après trois heures de ce sport, je rangeai Oscar. « Tu es un as, Oscar, » dis-je à mon vidoscaphe en lui tapotant l'épaule. « On va voir du pays, toi et moi, tu sais ! »

Quand bien même on m'aurait proposé cinq mille dollars... j'aimais mieux Oscar.

⁂

En même temps qu'Oscar subissait ses tests d'étanchéité et de pression, je m'occupai de ses circuits électrique et électronique. Le manuel donnait des schémas de montage à transistors. J'eus toutes les peines du monde à trouver le cristal faisant office d'oscillateur à fréquence variable. Mais au bout du compte et après pas mal de migraines, mon émetteur-récepteur fonctionnait. Certes, comme la combinaison elle-même, le poste était d'un modèle périmé et il m'était revenu à un prix ridiculement bas. Mais qu'importait, pourvu que ma tenue de vide fût totalement fonctionnelle. Pour qu'Oscar fût en état de marche, j'aurais allègrement vendu mon âme au diable ! Je poussai le raffinement jusqu'à réaliser les montages en double exemplaire (il y avait deux antennes, deux projecteurs frontaux, un double jeu de commandes dans le cas où une panne se produirait : il n'y a pas de poste de réparations dans l'espace !)

De son côté, Mr. Charton insista pour m'approvisionner en produits pharmaceutiques : maltose, dextrose, comprimés aminés, vitamines, dexedrine, dramamine, aspirine, antibiotiques, antihistamine, codéine, sulfamides... bref, presque toutes les pilules qui permettent à un homme de sortir sain et sauf d'une situation où il risque de laisser sa peau furent stockées à l'intérieur d'Oscar.

L'été touchait à son terme et il me fallut sortir de mon rêve éveillé : je n'avais encore rien décidé. Continuerais-je mes études (et comment ?) ou les laisserais-je tomber ? Mes économies étaient insuffisantes. Si j'avais eu des frais de poste pour envoyer mes slogans, mon cachet à la télévision m'avait largement remboursé et je n'avais pas détourné un sou de cette somme pour payer des glaces aux filles. La mise au point d'Oscar m'avait coûté surtout de la sueur et des coups de tournevis. Sept dollars sur chaque billet de dix avaient pris la direction de la boîte à sous.

Mais ce n'était pas encore assez pour le collège. Je dus me faire une raison : il m'était indispensable de revendre Oscar pour payer mon premier semestre. Ce qui d'ailleurs ne réglait pas la question du second. Valait-il la peine de m'inscrire pour être forcé d'abandonner après Noël ? N'était-il pas plus astucieux d'attendre un an et de me familiariser pendant ce temps-là avec la pelle et la pioche ?

Je ne savais vraiment que décider.

Les petites choses, elles aussi, marchaient de travers. Cette histoire d'émission de télévision n'avait eu qu'un seul avantage : me procurer les cinquante dollars. En dehors de ça... Porter un vidoscaphe dans un studio est ridicule et le présentateur avait fait tout son possible pour déchaîner le rire à mes dépens. Cognant du doigt contre mon casque et me demandant si j'étais toujours là, par exemple. Extrêmement drôle ! Il s'était enquis de la raison pour laquelle j'avais envie d'une combinaison anti-V et, tandis que j'essayais de m'expliquer, il avait coupé le son et fait passer un pré-enregistrement plein d'idioties à propos de pirates de l'espace et de soucoupes volantes. La moitié de la ville fut persuadée que j'avais proféré ces inepties.

Les choses auraient été supportables s'il n'y avait eu Quiggle le Crack. On ne l'avait pas vu de tout l'été — si ça se trouve, il était alors en prison ! Mais le lendemain de mon émission, le voilà qui rapplique au drugstore, s'installe devant le comptoir, me dévisage et me lance avec un profond soupir : « Ce serait-il pas toi, le fameux pirate de l'espace et l'illustre vedette de la T.V. ? Bon Dieu ! Tu veux pas me donner un autographe ? J'ai encore jamais vu un corsaire du vide en chair et en os ! »

— « Qu'est-ce que tu prends, Crack ? Si tu ne consommes pas, il faut laisser la place aux autres clients. »

— « Eh bien, ce sera un chocolat malté, Amiral. Sans savon, hein ! »

C'est qu'il a de l'esprit, Quiggle le Crack ! Et il tient à ce que cela se sache !

Je passai dans l'arrière boutique et lorsque je réapparus, mon énergumène m'accueillit en s'exclamant à haute et intelligible voix :

— « Je ne me trompe pas ! C'est bien l'Amiral Comète, la Terreur de la Voie Lactée ! Où est votre désintégrateur, Amiral ? Ne craignez-vous pas que l'Empereur de la Galaxie ne vous oblige à rester à l'école après la sortie pour vous apprendre à vous promener comme ça ? *Youk-hi-ki, Youk-hi-ki, Youkiti-yak !* »

Deux jeunes filles accoudées au bar s'esclaffèrent.

— « Ecrase, » fis-je sèchement. « Il fait trop chaud. »

— « C'est pour ça que tu ne portes pas ton sous-vêtement de caoutchouc ? »

Les filles ricanèrent de plus belle. Crack se rengorgea et reprit :

« Petit gars, puisque tu as cet habit de clown, pourquoi ne pas en profiter ? T'as qu'à passer une annonce dans le *Clairon...* « *Possède vidoscaphe - Cherche voyage.* » A moins que tu ne le vendes comme épouvantail à moineaux. »

Les deux souris pouffaient. Je comptai jusqu'à dix. Recommençai en espagnol. Puis en latin. Enfin, je pus parler. D'une voix rauque :

— « Qu'est-ce que ce sera, Crack, après le chocolat ? »

— « Comme d'habitude. Et que ça saute, hein ! J'ai un rancart sur Mars ! »

Mr. Charton quitta le comptoir, s'assit sur un tabouret et commanda une limonade. Je le servis, ce qui endigua le déchaînement d'humour de Crack et lui sauva probablement la vie.

Quand nous nous retrouvâmes en tête à tête, mon patron me dit d'une voix douce :

— « Kip, si l'on doit respecter la vie, cela ne signifie pas qu'il faille respecter les erreurs manifestes de la Nature. »

— « Pardon ? »

— « Inutile de servir Quiggle à l'avenir ; je ne veux plus de sa clientèle. »

— « Oh ! Cela ne fait rien. Il est inoffensif. »

— « Je me demande précisément si lui et ses pareils sont inoffensifs... Jusqu'à quel point ces crétins jacasseurs, ces bouffons à la tête vide ne

retardent-ils pas la civilisation ? Allez ! Rentre chez toi puisque tu veux partir de bonne heure demain matin. »

J'étais en effet invité à passer le congé de la Fête du Travail (1) chez un copain à la campagne et j'avoue que je ne me fis prier que pour le principe. Sur le trajet du retour, je méditai profondément.

Le jeu était fini. Il fallait rendre mes billes. Tout le monde en ville, jusqu'aux doux abrutis, savait que je n'avais aucune raison valable pour conserver ce vidoscaphe. Certes, je me moquais de l'opinion de Crack comme de ma première bambinette, mais le fait était là : je n'avais aucun besoin d'une tenue anti-V. Et j'avais besoin d'argent. Même si je ne pouvais m'inscrire ni à Stanford ni au M.I.T. ni à Carnegie (Reusselaer et Cal Tech m'avaient déjà averti, le premier par une circulaire, l'autre par une lettre polie, qu'ils étaient bien navrés de ne pouvoir retenir ma candidature qui... que... dont...), il me restait l'Université d'Etat. Ce n'était pas un établissement de tout premier ordre, mais je n'étais pas non plus un étudiant de premier ordre. Et j'avais appris que la réussite tient davantage à l'étudiant qu'à l'établissement.

Maman était au lit et Papa plongé dans un bouquin. Après leur avoir dit bonsoir, je me dirigeai vers la grange avec la ferme intention de démonter le bloc radio d'Oscar et de ranger celui-ci dans sa caisse pour l'expédier en colis express. Quand je reviendrais du week-end, il serait parti. Du boulot net et sans bavure.

Oscar pendait à son ratelier. J'eus l'impression qu'il souriait pour m'accueillir. Stupide ! Je lui tapotai l'épaule : « Eh bien, bonhomme, tu as été un chouette copain. Ça m'a fait plaisir de te connaître. Espérons qu'on se retrouvera sur la Lune un de ces jours. »

Mais Oscar n'irait jamais sur la Lune. Il allait partir pour Akron, dans l'Ohio. Pour la « Récupération ». On dévisserait tout ce qui pourrait encore servir et on flanquerait le reste au dépotoir.

J'avais la bouche sèche.

(« C'est parfait, mon pote, » répondit Oscar)

Vous vous rendez compte ? Je devenais complètement timbré ! Il fallait que je prenne garde à ne pas laisser mon imagination se dévergonder trop. Je cessai de peloter mon scaphandre, tirai la caisse, m'emparai d'une pince pendant à la ceinture réglementaire et commençai à déboulonner les bouteilles d'air.

Et m'arrêtai.

Toutes deux étaient pleines, l'une d'oxygène, l'autre d'hélium. Cela m'avait coûté chérot, mais je voulais, une fois au moins, goûter au mélange de l'homme de l'espace.

Les batteries étaient chargées, les générateurs portatifs prêts à fonctionner.

— « Oscar, » dis-je à mi-voix, « Oscar, on va faire une dernière balade ensemble. Ça te va ? »

---

(1) Le « *Labor Day* » se fête généralement le premier lundi de septembre aux U.S.A.

(« Au poil ! »)

Ce fut une répétition générale : eau dans le réservoir, pilules dans le distributeur de casque, trousse de premier secours à l'intérieur, recharges à l'épreuve du vide (j'espérais qu'elles l'étaient) dans la poche extérieure. Tous les outils à la ceinture, chacun attaché avec une longueur de fil pour qu'ils ne dérivent pas en chute libre... Le grand jeu, quoi !

Puis je branchai mon émetteur (qui aurait fait pousser des cris d'orfraie à la Commission Fédérale des Communications si elle en avait eu connaissance) : un poste bricolé, modifié, synchronisé avec un circuit d'écho qui répondait automatiquement quand on appelait, un machin que j'avais fabriqué avec un vieux magnétophone, cru 1950.

Cela fait, je me glissai à l'intérieur d'Oscar et bouclai tout.

— « C'est étanche ? »

(« C'est étanche ! »)

Un coup d'œil aux reflets des cadrans, à l'indicateur de coloration sanguine... Je réduisis la pression (j'étais pratiquement au niveau de la mer et ne risquais pas de manquer d'oxygène ; au contraire, il fallait faire attention à ne pas m'hyperoxygéner.)

Nous partîmes après que j'eus fixé un mot à la porte de la cuisine pour avertir mes parents que je me lèverais tôt et prendrais le premier car.

En route ! Oscar et moi coupâmes par le ruisseau pour gagner la prairie ; à présent, j'avais le pied aussi sûr que celui d'un chamois.

Je déclenchai mon walkie-talkie, revu et corrigé : « ... Allô... Ici Libellule. Libellule appelle Tom-Pouce... A vous, Tom-Pouce. Je passe sur réception. »

Au bout de quelques secondes, ma voix enregistrée me revint : « *...Ici Libellule. Libellule appelle Tom-Pouce. A vous, Tom-Pouce. Je passe sur réception.* »

Je modifiai l'orientation de ma directionnelle et fis un nouvel essai. Un moment, je m'amusai à appeler Tom-Pouce, jouant au gars en mission d'exploration sur Vénus. Le gars qui doit rester en contact avec sa base parce que le terrain est inconnu et l'atmosphère irrespirable. Tout marchait comme sur des roulettes. J'aurais parfaitement pu me trouver *vraiment* sur Vénus !

Vers le sud, deux taches lumineuses scintillèrent dans le ciel. Des avions, sans doute. Peut-être des hélicoptères. Le genre de truc qui fait déclarer aux gens qu'ils ont vu des « soucoupes volantes ». J'observai, grimpé sur une petite hauteur, et appelai Tom-Pouce. Tom-Pouce répondit et je coupai. Cet espèce d'imbécile de circuit qui ne savait que répéter toutes mes paroles commençait à me casser les pieds.

Alors mes écouteurs vibrèrent :

« *Tom-Pouce à Libellule. Répondez, Libellule.* »

Je restai interloqué. Ça alors, c'était un choc. On m'avait sûrement repéré. Ou bien non, c'était un radiamateur qui m'avait capté.

— « Ici Libellule. Je vous entends. Où êtes-vous ? »

Le circuit d'écho répéta fidèlement ma question. Puis l'autre voix, stridente, éclata : « *Ici Tom-Pouce ! Guidez-moi.* »

C'était absurde ; néanmoins je me surpris à dire : « Libellule à Tom-Pouce. Placez-vous sur fréquence directionnelle un centimètre. Ne cessez pas d'émettre. »

Mon antenne frontale oscilla.

« *Libellule ! Je vous entends. Contrôle : un - deux - trois - quatre - cinq - six - sept...* »

— « Vous êtes plein sud par rapport à moi. Sous un angle de quarante degrés environ. Tom-Pouce, identifiez-vous. »

Ce devait être une de ces lumières. Impossible que ce fût autre chose. Mais je n'eus pas le temps de réfléchir plus avant. Un astronef atterrit presque sur moi.

IV

Je dis un « astronef » : pas une « fusée ». Le seul bruit produit par l'engin fut un souffle feutré et il n'y eut aucun jet de flamme. Il semblait n'avoir besoin que d'amour et d'eau fraîche !

Mais j'étais trop occupé à éviter d'être transformé en purée pour me soucier des détails. Mon vidoscaphe, ce n'était pas précisément ce qui convenait le mieux pour piquer un cent mètres ! Le spationef se posa à l'endroit exact où je m'étais trouvé quelques instants plus tôt.

Un second engin atterrit à son tour comme une porte s'ouvrait dans le flanc du premier, laissant filtrer un jet de lumière ; deux silhouettes bondirent. Au pas de course. L'une avait une allure féline, l'autre se mouvait lentement et avec gaucherie, gênée dans sa marche par un vidoscaphe. Bon dieu, ce qu'un type peut avoir l'air noix dans un vidoscaphe ! Il ne faisait pas plus d'un mètre cinquante et on aurait dit un bonhomme en pain d'épice.

L'ennui, avec les tenues anti-V, c'est que votre angle de vision est limité. Pendant que j'observais ces deux-là, je ne vis pas que l'autre astronef s'ouvrait.

La première créature s'arrêta, attendant que son compagnon en scaphandre la rejoignît — et brusquement, elle s'écroula en poussant un drôle de soupir, une sorte de « couic ».

Un cri de douleur, cela se reconnaît. Je me précipitai au petit trot, me penchai sur le blessé pour essayer de me rendre compte de ses ennuis en braquant sur le sol le faisceau de mon projecteur de casque.

Un monstre à tête d'insecte, sorti d'un roman de science fiction !

Il n'avait d'ailleurs pas une tête d'insecte, mais telle fut ma première impression. C'était absolument incroyable et, n'était ma tenue, je me serais pincé le bras.

Un esprit sans idée préconçue (ce qui n'était nullement le cas du mien) aurait admis que ce monstre était assez mignon : petit (la moitié

de ma taille, au plus), une silhouette aux courbes gracieuses ; pas comme une fille : plutôt comme un léopard. Quoi qu'il n'eût aucun rapport avec un léopard. Impossible de discerner sa forme : celle-ci ne se référait à rien qui me fût familier.

Mais la créature était blessée, c'était visible. Elle tremblait comme un lièvre apeuré. Ses yeux immenses étaient grands ouverts, mais glauques, brouillés comme si une membrane laiteuse les recouvrait. Quant à ce qui devait correspondre à sa bouche... Je ne pus poursuivre mon examen plus avant. Quelque chose me frappa dans le dos. Juste entre mes deux bouteilles.

*
**

Je revins à moi sur un plancher nu, fixant un plafond. Il me fallut quelque temps pour me rappeler ce qui s'était passé. Alors, j'écartai ce souvenir : c'était d'une telle stupidité ! J'étais allé faire un tour avec Oscar... un astronef avait atterri... un monstre aux yeux protub...

Je me mis brusquement sur mon séant : Oscar avait disparu ! Une voix joyeuse retentit. « Salut, là-bas ! »

Ma tête pivota sur mes épaules. Assis, le dos au mur, il y avait un môme d'une dizaine d'années. Je corrigeai in petto : *une* môme. Il est rare en effet de voir des garçons bercer dans leurs bras des poupées en chiffon. On peut facilement se tromper sur le sexe d'une gosse de cet âge — surtout qu'elle était vêtue d'une chemisette, d'un short et de souliers de tennis sales. S'il n'y avait pas eu cette poupée...

— « Salut toi-même, » répondis-je. « Qu'est-ce qu'on fiche ici ? »

— « Moi, je survis. Toi, je n'en sais rien. »

— « Quoi ? »

— « Je survis. J'inspire et j'expire ; je maintiens mes forces. Il n'y a pas autre chose à faire tant qu'il nous tiennent bouclés. »

Je regardai autour de moi. La pièce faisait dans les trois mètres de large, était encerclée par quatre murs et ne renfermait rien de plus que nous deux.

— « Qui nous a bouclés ? »

— « Eux... les Pirates de l'Espace... Et *lui.* »

— « Pirates de l'Espace ? Ne fais pas l'idiote ! »

La môme haussa les épaules. « C'est comme cela que je les appelle. Seulement, si tu tiens à survivre, je te conseille de ne pas dire que ce sont des idioties. C'est toi, *Libellule* ? »

— « Tu m'as l'air d'une drôle de libellule, toi ! Des Pirates de l'Espace ! Mon œil ! » J'étais mal à l'aise, l'esprit fumeux, et cette plaisanterie n'était pas faite pour me remettre d'aplomb. Où était Oscar ? Et *moi,* où étais-je donc ?

— « Je ne te parle pas d'insecte ! Libellule... à la radio... C'est moi qui suis Tom-Pouce. »

Kip, mon vieux, me dis-je, tu vas aller sans te presser jusqu'au premier hôpital. Lorsqu'un poste qu'on a bricolé soi-même prend l'apparence d'une

petite fille qui serre une poupée sur sa poitrine, c'est qu'on est complètement dessoudé. Enveloppements humides, tranquillisants, pas d'énervement... Tous tes fusibles ont sauté !

— « Tu es Tom-Pouce ? »

— « C'est comme cela qu'on m'appelle, mais je m'en moque éperdument. Tu comprends, quand j'ai entendu « *Libellule appelle Tom-Pouce* », j'ai cru que papa savait dans quel pétrin je m'étais fourrée et qu'il avait alerté des gens pour m'aider à atterrir. Seulement si tu n'es pas Libellule, tu ne dois pas être au courant. Qui es-tu ? »

— « Attends un peu ! Je suis Libellule. C'est-à-dire que c'est mon indicatif. En réalité, je me nomme Clifford Russell. Tu peux m'appeler Kip. »

— « Bonjour, Kip, » fit-elle poliment.

— « Bonjour, Tom-Pouce. Euh... es-tu un garçon ou une fille ? »

Elle me regarda avec écœurement :

— « Je te ferai regretter cette question ! Je sais bien que je suis petite pour mon âge : n'empêche que j'ai 11 ans. Presque 12. Et dans cinq ans, tu verras comment je serai ! Tu me supplieras de t'accorder toutes les danses ! »

Actuellement, ma cavalière ressemblait plutôt à un tabouret de cuisine ! Mais le moment était mal choisi pour se lancer dans une discussion futile.

— « Excuse-moi, Tom-Pouce. Je suis encore dans le cirage. Tu prétends t'être trouvée dans le premier astronef ? »

Elle prit de nouveau son air offensé :

— « C'était moi qui le pilotais... »

Des sédatifs tous les soirs... et une cure psychanalytique prolongée. Quand même... à mon âge !

— « Tu... tu le pilotais ? »

— « Tu ne penses pas que c'était Maman Bidule, peut-être ? Les commandes ne sont pas prévues pour elle. Elle était roulée en boule sur mes genoux et elle m'indiquait les manœuvres à accomplir. Et si tu crois que c'est de la petite bière quand on n'a jamais conduit qu'un petit Cessna de quatre sous en double commande avec le paternel et qu'on n'a jamais — tu entends ? *jamais* — effectué le moindre atterrissage... Essaie de te rendre compte ! N'empêche que je m'en suis rudement bien tirée. D'autant plus que tes instructions manquaient de précision. Mais qu'ont-ils bien pu faire de Maman Bidule ? »

— « Qu'est-ce que tu dis ? »

— « Seigneur ! Tu ne la connais pas ? »

— « Une minute, Tom-Pouce. Nous ne sommes pas sur la même longueur d'ondes. Libellule, c'est moi, d'accord ! Et c'est bien moi qui t'ai guidée : et si tu crois que c'était facile... une voix venue de nulle part qui te demande des instructions pour atterrir ! Essaie à ton tour de te mettre à ma place. Bref, un astronef fait contact — puis un second — le premier s'ouvre, quelqu'un en tenue de vide en sort... »

— « C'était moi. »

— « Et puis quelque chose d'autre l'imite. »

— « C'était Maman Bidule. »

— « En tout cas, elle n'est pas allée bien loin : elle s'est affaissée avec un petit piaillement. Je me suis approché et, au même moment, j'ai été frappé. Je n'ai pas d'autre souvenir jusqu'au moment où je t'ai vue. »

Fallait-il lui dire aussi le reste ? Entre autres qu'elle devait être un rêve inspiré par la morphine puisque, selon toute probabilité, je devais me trouver à l'hôpital...

Tom-Pouce dodelina du chef d'un air dubitatif.

— « Ils ont tiré sur toi à la charge minima. Sinon tu ne serais pas ici. Bon : ils t'ont pris, ils m'ont pris et ont très probablement pris Maman Bidule aussi. Mon Dieu ! Pourvu qu'ils ne lui aient pas fait de mal ! »

— « A la voir, elle semblait agonir. »

— « Agoniser, » corrigea-t-elle. « Ce n'est pas la même chose. Mais j'en doute : elle est follement coriace — et ils ne la tueront que si elle tente de s'évader. Après tout, c'est vivante qu'elle leur est utile. »

— « Pourquoi ? Et pourquoi l'appelles-tu Miman Bidule ? »

— « Une question à la fois, Kip. C'est Maman Bidule parce que... eh bien parce que c'est comme ça, voilà tout ! Tu comprendras quand tu la verras. Pourquoi ne la tueront-ils pas ? Parce qu'elle a plus de valeur comme otage que comme cadavre. C'est d'ailleurs pour la même raison que je suis encore en vie, bien que je sois infiniment moins importante qu'elle. Si jamais je devenais encombrante, ils m'effaceraient sans sourciller. Pareil pour toi. Enfin, elle était vivante quand tu l'as vue : donc il paraît logique de penser qu'elle est de nouveau prisonnière. Peut-être est-elle dans la pièce voisine ! Je me sens rudement soulagée. »

Elle avait de la veine !

— « Bon. Mais où sommes-nous, Tom-Pouce ? »

Elle jeta un coup d'œil à sa montre (une montre Mickey Mouse), fronça les sourcils :

— « A mi-chemin de la Lune, j'ai l'impression. »

— « QUOI ? »

— « Oh ! bien sûr, je n'en suis pas absolument certaine, mais le plus vraisemblable, c'est qu'ils rallient leur base la plus proche. Celle d'où nous avons fichu le camp, Maman Bidule et moi. »

— « Tu prétends que nous sommes à bord de cet astronef ? »

— « Celui que j'ai volé ou l'autre. Où te croyais-tu donc, Kip ? Où penses-tu que tu pourrais te trouver, sinon là ? »

— « Dans un hôpital psychiatrique. »

Elle écarquilla les yeux, grimaça un sourire.

— « Dis donc, Kip, tu n'as pas perdu à ce point le sens de la réalité? »

— « Je ne sais plus où j'en suis. Les Pirates de l'Espace... La Mère Bidule... »

Elle plissa le front et se mordit le pouce :

— « Evidemment, ce doit être assez troublant. Crois à tes yeux et à tes oreilles. Moi, je t'assure, j'ai un sens aigu de la réalité. C'est que, vois-tu, je suis un génie. »

C'était l'énoncé d'un fait, pas une fanfaronnade, et je me sentais enclin à la croire sur parole, cette gamine maigrichonne qui tenait une poupée de chiffon sur son cœur.

Mais cela ne menait pas très loin.

« Des pirates... ouais, » poursuivit-elle. « Enfin, appelle-les comme tu voudras. Ce qu'ils font, c'est de la piraterie — et ils opèrent dans l'espace. Quant à Maman Bidule, attends de la connaître. »

— « Quel est son rôle dans cette histoire sans queue ni tête ? »

— « C'est difficile à expliquer. Il vaut mieux que ce soit elle qui te le dise. C'est un flic. Elle était sur leur piste... »

— « *Un flic ?* »

— « Je crains que ce terme ne soit, lui aussi, sémantiquement inadéquat. Maman Bidule sait ce que nous entendons par « flic » et je pense que c'est pour elle un concept troublant, sinon impensable. Mais comment appelles-tu quelqu'un qui traque les scélérats ? Un flic, non ? »

— « Oui... un flic. »

— « Nous sommes donc d'accord ! » Elle consulta de nouveau sa montre. « Bon. Pour le moment, il va falloir songer à se cramponner ferme. Dans quelques minutes, nous aurons atteint le point d'égale distance et un retournement, même si l'on est sanglé, est quelque chose d'assez déconcertant. »

Je savais par mes lectures ce qu'était un retournement. Mais ce n'était pour moi qu'une manœuvre théorique, je n'avais jamais entendu dire qu'un astronef l'eût exécuté.

Etais-je vraiment dans un astronef ? Le plancher, aussi massif qu'un bloc de béton, était d'une immobilité totale.

— « Je ne vois rien à quoi nous pourrions nous accrocher. »

— « Il n'y a pas grand'chose, en effet. Mais on pourrait essayer de se cramponner l'un à l'autre en se coinçant dans l'angle du mur. Il est assez aigu. Ne perdons pas de temps : il se peut que ma montre retarde. »

Nous nous accroupîmes dans l'encoignure à la manière des alpinistes qui grimpent une cheminée, semelles contre plantes des pieds (car j'étais en chaussettes : mes chaussures devaient encore se trouver dans la grange !).

— « Pousse ferme, Kip, et prends appui sur le sol. »

J'obtempérai.

— « Comment sais-tu qu'ils vont opérer leur retournement ? » demandai-je.

— « Je me rappelle l'heure du départ, aussi je peux évaluer le temps nécessaire. Si la Lune est vraiment leur destination, comme c'est probable, si, d'autre part, le trajet s'accomplit sous une gravité de un G... ce qui doit être à peu près le cas puisque mon poids me semble normal. Pas toi ? »

Je réfléchis : « Si, je crois... »

— « Dans la mesure où ces conditions sont réalisées, le trajet doit durer presque exactement trois heures quinze et... » (un coup d'œil à sa montre) « le retournement peut se produire d'une minute à l'autre, maintenant. Tiens, qu'est-ce que je te disais ? »

Le plancher se mit à trépider — à tanguer — puis à piquer tandis que mes canaux semi-circulaires entamaient joyeusement une samba. Un vertige terrible. Puis je repris conscience : tout était rentré dans l'ordre.

— « Ça va ? » demanda Tom-Pouce.

Je parvins à accommoder ma vision.

— « Eh... on le dirait. »

— « Je n'aurais jamais osé aller aussi vite que ce pilote. Ce n'est pas vraiment douloureux à partir du moment où les yeux arrêtent de se croiser les bras. Maintenant, nous sommes fixés : nous nous dirigeons vers la Lune. Dans une heure trois quarts, nous serons arrivés à destination. »

J'étais toujours incrédule. « Dis donc, Tom-Pouce, tu connais un astronef capable d'atteindre la Lune à un G ? Et puis, d'abord, qu'est-ce que tu y faisais, sur la Lune ? Pourquoi as-tu volé un astronef ? »

Elle poussa un soupir.

— « Drôle d'oiseau, ce type, Madame de Pompadour, » dit-elle à sa poupée. « Kip, comment veux-tu que je réponde à trois questions à la fois ? L'engin où nous nous trouvons est une soucoupe volante et... »

— « ...Une *soucoupe !* Décidément, rien ne m'aura été épargné ! »

— « Ce n'est pas poli d'interrompre les gens. Appelle-la comme tu voudras : le terme n'a rien d'officiel. D'ailleurs, elle ressemble plutôt à une sorte de pain de seigle ; c'est un sphéroïde oblong, c'est-à-dire un solide défini par... »

— « Je sais ce que c'est qu'un sphéroïde oblong, » aboyai-je. J'étais fatigué. Toutes ces histoires me tracassaient et je commençais à trouver que les petites filles géniales devraient avoir la courtoisie de ne pas faire étalage de leur génie.

— « Pourquoi parles-tu avec cette brutalité ? » me demanda-t-elle, réprobatrice. « Je sais bien que tout le monde baptise « soucoupe volante » n'importe quoi, depuis les ballons-sonde jusqu'aux réverbères municipaux. Mais je considère, et je me base sur le principe du Rasoir d'Occam, que... »

— « Le rasoir de qui ? »

— « D'Occam. L'hypothèse ultime. Tu ne connais pas la logique formelle ? »

— « Beuh... »

— « Eh bien... Je pense que sur cinq cents soucoupes observées, une est un engin semblable à celui-ci. Quant à ce que je faisais sur la Lune... » Elle s'interrompit, puis sourit : « Je suis une catastrophe ambulante ! »

Je me gardai de la contredire.

« Il y a bien longtemps, quand Papa était un petit garçon, il a gagné un billet pour aller sur la Lune — c'était une sorte de concours idiot

dans le genre de cette fameuse compétition organisée récemment par une marque de savon. Avec la différence qu'en ce temps-là on n'y allait pas encore vraiment, sur la Lune. Des années et des années plus tard, les billets ont été honorés. Mais maintenant, Papa a autre chose à faire qu'à se balader sur la lune. Et je me suis débrouillée pour y aller à sa place. Quand je me mets quelque chose dans le crâne, je peux devenir une véritable calamité, » ajouta-t-elle fièrement. « Un vrai talent. Papa dit que je n'ai aucun sens moral. »

— « Hum... et tu crois qu'il a raison ? »

— « Tu parles ! Lui, il me comprend. Tandis que Maman ne sait que lever les mains au ciel. J'ai été parfaitement insupportable pendant quinze jours jusqu'à ce que Papa dise : « Et puis, zut, qu'elle fiche le camp sur la Lune ! On pourra toucher l'assurance... » Et voilà ! »

— « Cela n'explique toujours pas ta présence ici. »

— « Oh ! j'ai fourré mon nez un peu partout. Je me suis occupée de trucs qui ne me regardaient pas. Je le fais tout le temps : c'est tout ce qu'il y a de plus instructif. Résultat : je me suis fait piquer par eux. Ils espéraient m'échanger contre mon père. Pas question... alors, je me suis sauvée. »

— « Ton histoire est comme une chaussette : elle est pleine de trous. »

— « Mais je te jure que c'est la simplicité même. Oh ! Oh ! Oh ! Ça recommence... »

C'était très peu de chose : de blanche, la lumière était devenue bleue. Mais on ne discernait pas sa source : le plafond tout entier luisait. J'essayai de me mettre debout : ce me fut impossible. J'étais dans l'état du coureur qui termine une épreuve de cross-country, incapable de faire autre chose que respirer. Un éclairage bleu ne produit pas cet effet-là — la longueur d'onde du bleu se situe entre 4.300 et 5.100 angstrœms ; et il y en a plein dans le soleil. Il y avait autre chose — quelque chose qui vous ramollissait. J'avais l'impression d'être une corde de contrebasse mouillée et détendue. Tom-Pouce essayait de me dire quelque chose : « Si... s'ils viennent nous... chercher... ne résiste pas... et surtout... »

La lumière passa de nouveau au blanc. Le mur le plus étroit se mit à glisser. Tom-Pouce avait l'air terrorisée. Elle murmura avec beaucoup de peine : « ...surtout... ne le contredis pas... *lui.* »

*
**

Deux hommes apparurent, la repoussèrent et me ligotèrent soigneusement. J'aurais aimé cogner leurs crânes l'un contre l'autre mais, bien que je sortisse de cette étrange paralysie, je n'aurais pas eu la force de coller un timbre.

Ils me transportèrent hors de la cellule. J'essayai de protester : « Dites donc, vous deux, où m'amenez-vous ? Qu'est-ce qui vous prend ? Moi, je vais vous faire arrêter ! Je... »

— « Ta gueule, » dit l'un. Un gars décharné d'au moins cinquante

ans qui n'avait sûrement jamais su ce qu'est un sourire. Son acolyte était gros, plus jeune, avec une bouche pétulante de nourrisson et une fossette au menton. Quand il n'avait pas de soucis, ce gars-là devait être un rigolo. Pour le moment, il avait des soucis.

— « Tim, ça risque de nous créer des ennuis. On devrait le flanquer à l'espace. Les y flanquer tous les deux et lui présenter, à *lui,* les choses comme un accident. Dire par exemple qu'ils ont essayé de s'évader. *Il* ne se rendra pas compte de... »

— « Ta gueule, » répondit le nommé Tim d'une voix atone. Et il ajouta : « Tu veux avoir des histoires avec *lui* ? Tu as envie de boulotter l'espace ? »

— « Mais... »

— « Ta gueule. »

Un couloir courbe... une petite pièce... Ils me laissèrent tomber. Je mis un certain temps à comprendre que j'étais dans la cabine de pilotage. Cela ne ressemblait à rien de ce qu'un homme eût pu imaginer en fait de cabine de pilotage ; ce qui n'avait d'ailleurs rien d'étonnant, puisqu'elle n'avait pas été conçue par un humain.

Et je *le* vis.

La recommandation de Tom-Pouce était parfaitement inutile : je n'éprouvais aucun désir de m'opposer à *lui* !

Le gars maigre était un dur, un dangereux ; le grassouillet était un médiocre et un assassin. Mais à côté de *lui* c'étaient deux chérubins. Si je n'avais pas été aussi faible, j'aurais pu me bagarrer avec eux sur leur propre terrain : tant que je conserve une chance, les humains ne me font pas tellement peur.

Mais *lui*...

Lui n'était pas un humain. Toutefois, ce n'était pas ce fait qui me gênait : les éléphants non plus ne sont pas humains, ce qui ne les empêche pas d'être sympa. *Lui* se rapprochait davantage de l'homme que du pachyderme : station verticale, des pieds à un bout, une tête à l'autre. *Il* n'avait pas plus d'un mètre cinquante. Mais ce n'était pas cela non plus. *Il* nous dominait comme un homme domine un cheval. Son torse était aussi grand que le mien mais s'*il* n'arrivait qu'à ma hauteur c'était en raison de ses jambes extrêmement courtes qui se terminaient par des pieds (on était bien forcé de les appeler ainsi) bombés et presque discoïdaux. A chaque pas, les dits pieds produisaient un bruit de succion feutré. Quand *il* s'immobilisait, une queue — ou une troisième jambe ? — sortait de son corps et lui servait de trépied. *Il* n'avait pas besoin de s'asseoir (et je ne crois pas qu'*il* l'eût pu).

Ses jambes format réduit ne l'empêchaient pas de se mouvoir avec vivacité. Ses gestes étaient... fulgurants. On pensait à un serpent. A quoi était-ce dû ? A une meilleure coordination nerveuse, à une plus grande efficacité musculaire? L'intensité de la pesanteur était-elle particulièrement forte sur sa planète natale ?

Il possédait deux paires surnuméraires de bras reptiliens, ayant un

nombre inhabituel d'articulations : l'une fixée à l'endroit théorique de la taille, l'autre accrochée sous la tête. Pas d'épaules. Impossible de compter le nombre de doigts — ou de tentacules digitaux — dont *il* était affublé : ils remuaient perpétuellement. Pour tout vêtement, la créature portait une sorte de ceinture au-dessus des bras du milieu. Y étaient logés les objets équivalant à ce que nous plaçons dans nos poches, monnaie ou clés. Sa peau, d'un violet sombre, semblait huileuse. Ce qu'*il* était, je n'en sais rien. En tout cas, *il* n'appartenait pas à la race de Maman Bidule.

Il se dégageait de son corps une faible odeur musquée et douceâtre. En plein été, les pièces où se réunit beaucoup de monde sentent bien plus mauvais. Mais je ne pourrai jamais respirer à nouveau ce « parfum » sans avoir la chair de poule, sans que la frayeur paralyse ma langue.

Tous ces détails ne m'apparurent pas du premier coup. La seule chose qui me frappa lors de cette confrontation initiale, ce fut la figure de l'être. Comment l'appeler autrement ? Si je ne l'ai pas encore décrite, c'est que je crains d'avoir les flubes. Mais je vais le faire — comme cela, si jamais vous en voyez un, tirez tout de suite, avant que vos os tournent en gélatine.

Pas de nez. *Il* respirait de l'oxygène. Par où passait l'air ? Je ne peux pas le dire. En partie par la bouche sans doute, puisqu'*il* parlait. Cette bouche, c'était la deuxième horreur. Au lieu de mâchoires et de menton, *il* avait des mandibules s'ouvrant latéralement et verticalement. Par trois ouvertures irrégulières, on apercevait des rangées de dents minuscules, mais pas de langue apparente ; à la place, la cavité bucale était intérieurement tapissée de cils vibratiles longs comme de petites aiguilles et qui palpitaient sans fin.

La bouche, ai-je dit, était la seconde horreur. La première... *il* possédait des yeux. Larges, pédonculés, que protégeaient des visières écailleuses frontales largement écartées.

Et ces yeux pivotaient — comme un radar : de haut en bas et de gauche à droite. *Il* ne vous regardait jamais et pourtant *il* ne vous perdait pas de vue.

Lorsqu'*il* se retourna, je m'aperçus qu'*il* avait un troisième œil derrière. A mon sens, *il* n'arrêtait pas de scruter les environs avec cet équivalent d'un système de radars d'alerte.

Quel type de cerveau peut-il synthétiser en une image unique une multitude d'impressions visuelles fragmentaires ? Je doute fort qu'un cerveau humain soit équipé pour cela, à supposer même qu'il existe un moyen de lui fournir les signaux-information voulus. Sa tête était bien petite pour loger un cerveau assez massif. Peut-être cet organe était-il disposé ailleurs ? En y réfléchissant, le cerveau humain est situé dans une position bien exposée. Il doit exister de meilleures solutions.

Une chose était sûre et certaine : *il* avait un cerveau. Avec la sensation d'être un scarabée épinglé, je me laissai pomper tout ce que j'avais dans le crâne. Un drôle de lavage cérébral ! Pendant un temps apparemment infini, il m'interrogea — et moi, je me laissai exprimer à la

manière d'un citron. Son anglais, bien qu'il ne fût pas fameux, était compréhensible. Lorsque je ne saisissais pas, *il* ne me punissait ni me menaçait : *il* recommençait de sa voix atonale.

Il ne s'arrêta que lorsqu'*il* eût appris qui et ce que j'étais, ce que je savais qui pût l'intéresser. Pourquoi je me trouvais ici, pourquoi je portais une tenue anti-V lors de ma capture, et... Quant à deviner si mes réponses le satisfaisaient ou pas, rien à faire !

Il eût du mal à comprendre ce qu'était un « distributeur de soda » et le sens du concours Voie Lactée lui échappa totalement. De mon côté, je m'aperçus que mes connaissances présentaient de nombreuses lacunes : je n'avais, par exemple, aucune idée du chiffre de la population terrestre ; j'ignorais combien de tonnes de protéines nous produisons annuellement.

Après un interrogatoire qui semblait ne devoir jamais s'achever, *il* finit par obtenir tout ce qu'il souhaitait. « Ramenez-le, » dit-il aux deux gargouilles qui attendaient. Le gros avala sa salive pour demander : « On le jette à l'espace ? »

— « Non. Il est ignorant, il n'est pas entraîné mais il pourra m'être utile plus tard. Mettez-le dans la cage. »

Il parlait exactement comme s'il s'était agi de mettre un bout de ficelle de côté.

— « Bien, chef. »

Ils me tirèrent dans le couloir et Gras-du-Bide proposa à son compagnon : « Détachons-lui les pieds pour qu'il marche. »

— « Ta gueule, » répliqua Fil-de-fer.

Tom-Pouce était immobile. Sans doute avait-elle eu droit à une dose supplémentaire de rayon bleu. Ils l'enjambèrent, me laissèrent brutalement choir et Fil-de-fer m'asséna une manchette qui m'envoya dans les pommes. Quant je revins, les gorilles avaient disparu. Mes liens aussi. Tom-Pouce était assise près de moi.

— « Cela a été très dur ? » me demanda-t-elle d'une voix anxieuse.

— « Euh... Assez, oui. J'ai l'impression d'avoir 90 ans. » Je frissonnai.

— « On supporte mieux les choses quand on ne *le* regarde pas. Surtout si l'on ne regarde pas *ses yeux*. Repose-toi un peu et ça ira mieux. » Elle consulta sa montre : « Il nous reste trois quarts d'heure de voyage et je ne pense pas qu'ils reviennent s'occuper de toi d'ici là. »

— « Quoi ? Cela n'a duré qu'une heure ? » Je me mis sur mon séant.

— « Même pas. Mais on a l'impression que ça dure une éternité, je sais. »

— « Je suis comme une vieille pelure d'orange. »

Un souvenir me revint en mémoire : « Tom-Pouce, » ajoutai-je en fronçant les sourcils, « quand ils sont venus me chercher, je n'avais pas plus peur que ça. J'étais prêt à revendiquer ma remise en liberté, à exiger des explications. Mais je ne *lui* ai pas posé une question. Pas une, tu entends ! »

— « Tu ne lui en poseras jamais. Moi aussi, j'ai essayé. Mais, devant *lui,* on se recroqueville comme un lièvre au fond de son terrier. »

— « C'est ca, exactement. »

— « Tu comprends maintenant pourquoi il fallait que je profite de la première occasion pour tenter de fuir ? Tu n'avais pas l'air de croire à mon histoire. Es-tu convaincu maintenant, Kip ? »

— « Euh... Je pense que oui ! »

— « Merci. Je dis toujours que j'ai trop d'amour-propre pour me soucier de l'opinion des autres. Mais, en réalité, ce n'est pas vrai. Il faut que j'aille retrouver Papa pour l'avertir... Parce que c'est la seule personne au monde qui me croira. Si loufoque que paraisse mon récit. »

— « Je vois. Mais comment t'es-tu débrouillée pour rappliquer à Centerville ? »

— « Centerville ? »

— « Oui. C'est là où j'habite. Où Libellule appelait Tom-Pouce. »

— « Je n'avais jamais eu l'intention de faire contact à Centerville. Je voulais toucher Princeton pour trouver Papa. »

— « Eh bien, tu as mal visé. »

— « Aurais-tu fait mieux ? Si j'avais eu les coudées franches... Ces trucs-là ne sont pas compliqués à piloter : une fois repéré l'objectif à atteindre, il n'y a qu'à foncer. Pas de manœuvres embrouillées comme avec les fusées. Et puis Maman Bidule était là. Seulement, à l'entrée dans l'atmosphère, il faut décélérer, compenser la rotation, et je ne savais pas comment m'en tirer. Je me suis trouvée déportée vers l'ouest avec les autres qui me poursuivaient, complètement désorientée. Quand je t'ai entendu sur la bande spatiale, j'étais persuadée que tout allait bien. Voilà. » Elle étendit les mains : « Excuse-moi, Kip. »

— « Enfin, tu as atterri... Il paraît qu'un atterrissage dont on sort sain et sauf est toujours un bon atterrissage. »

— « Je suis désolée de t'avoir entraîné dans cette affaire »

— « A quoi bon te casser la tête ? Il fallait bien que quelqu'un s'y trouvât mêlé ! Tom-Pouce, *lui*... que cherche-t-il ? »

— « Tu veux dire : *eux* ! »

— « Oh ! les deux autres, je doute fort qu'ils aient beaucoup d'importance. C'est *lui* qui compte. »

— « Je ne parlais pas de Tim et de Jock : ce sont des types qui ont mal tourné, c'est tout. Non... Je pensais aux *autres.* A *ses semblables.* »

Je n'avais pas toute mon agilité d'esprit : trois fois, j'avais été dans les cordes, il me manquait une nuit de sommeil et il s'était produit en quelques heures davantage d'événements déconcertants que dans toute mon existence. Il avait fallu la remarque de Tom-Pouce pour que je réalise qu'*il* avait des frères. Un seul comme *lui* me paraissait pourtant largement suffisant.

S'il y en avait un, alors... il en existait des milliers — peut-être des millions. Des milliards ! Mon estomac commençait à faire des nœuds mais je ne voulais pas le montrer « Tu en as vu d'autres ? »

— « Non. *Il* est le seul que je connaisse. Mais Maman Bidule me l'a dit. »

— « Tom-Pouce, qu'est-ce qu'ils manigancent ? »

— « Tu ne t'en doutes pas ? C'est l'assaut ! »

Ce que mon col était juste tout à coup !

— « Mais... comment ? »

— « Je n'en sais rien. »

— « Tu penses qu'ils veulent nous tuer et s'approprier la Terre ? »

Elle eut une hésitation : « Cela risque d'être plus désagréable. »

— « Alors... ils nous réduiraient en esclavage ? »

— « Tu chauffes, Kip... Je crois qu'ils sont carnivores. »

J'avalai de travers. « Eh bien ! Tu as de drôles d'idées pour une petite fille ! »

— « Si tu te figures que cela m'amuse ... Voilà pourquoi il fallait absolument que j'en parle à Papa. »

Que pouvais-je dire de plus ? La vieille terreur qui hante les êtres humains... les conquérants venus d'outre-espace... Personne n'y croyait. Mais...

— « Tom-Pouce... est-ce que ce sont des Martiens ? Viennent-ils de Vénus ? »

Elle secoua la tête. « De beaucoup plus loin. Maman Bidule a essayé de m'expliquer, mais nous nous sommes heurtés à un obstacle. »

— « Ils sont originaires du Système Solaire ? »

— « C'est justement là où commence la difficulté : à la fois oui et non. »

— « La réponse ne peut être que oui ou non. »

— « Tu interrogeras Maman Bidule. »

— « J'aimerais bien ! D'ailleurs, je me moque bien de savoir d'où ils viennent, » ajoutai-je étourdiment. « On peut les exterminer — à condition de ne pas les regarder. »

— « Je souhaite bien qu'on y arrive. »

— « Bien sûr. Tu dis que ces engins sont des soucoupes volantes... je veux dire de *vraies* soucoupes volantes, pas des ballons-sondes. Ils nous observent donc depuis des années. Alors ? C'est qu'ils ne sont pas tellement sûrs d'eux... Même s'ils sont suffisamment affreux pour faire tourner le lait. Dans la mesure où ils ne nous ont pas exterminés comme du bétail, nous avons une chance de les tuer, nous — si nous savons nous y prendre. »

— « Je l'espère, » rétorqua-t-elle avec un énergique coup de menton. « Et je comptais sur Papa pour trouver une solution. »

— « Qui c'est, ton père, au fait ? Je ne sais même pas comment tu t'appelles vraiment. »

— « Papa ? Mais c'est le Professeur Reisfeld. Moi, je me nomme Patricia Wynant Reisfeld. Horrible, hein ? Continue à m'appeler Tom-Pouce. »

— « Le Professeur Reisfeld... Et qu'est-ce qu'il enseigne donc ? »

— « Quoi ? Tu ne le sais pas ? Tu ignores que Papa est un prix Nobel ? »

— « Il ne faut pas m'en vouloir, Tom-Pouce : je ne suis qu'un campagnard. »

— « Je vois ! Papa n'enseigne pas : il *pense*. Mieux que n'importe qui — moi excepté, peut-être. C'est un synthétiste ; alors que tous les autres se spécialisent, lui, il sait tout et il colle les morceaux. »

C'était bien possible. N'empêche que je n'avais jamais entendu prononcer son nom. Cela devait être un type un peu fortiche avec au moins trois têtes — sinon cinq !

« Ce n'est pas tout ça, » fit Tom-Pouce après un coup d'œil à sa montre. « Il va falloir se cramponner, mon vieux Kip. Atterrissage dans quelques minutes et fais-moi confiance : *il* se moque bien de secouer ses passagers ! »

Nous nous retrouvâmes fermement agrippés l'un à l'autre dans l'étroite encoignure. L'attente fut brève : l'engin se cabra, le plancher oscilla. Un léger choc et tout redevint stable. Soudain, je me sentis terriblement léger.

— « Et voilà, » murmura Tom-Pouce en se levant. « Nous sommes arrivés sur la Lune. »

V

Quand j'étais tout gosse, le grand jeu c'était de faire semblant d'alunir. Si j'avais pensé que lorsque le jeu deviendrait réalité, je me trouverais en cage, incapable de voir quoi que ce soit, comme une souris dans une boîte à chaussures...

La seule chose qui me prouvait que j'étais bien sur la Lune, c'était mon poids. On peut obtenir artificiellement une super-gravité, mais une gravité d'un sixième de G, cela ne se fabrique pas. Je ne devais pas peser beaucoup plus de 10 kilos et j'avais l'impression que si je traversais un pré, les herbes ne plieraient pas sous mon pied.

J'oubliai tout pendant quelques minutes. C'était sensationnel de s'élancer jusqu'au plafond et de descendre lentement, lentement... tellement lentement. Tom-Pouce observait mes gracieux ébats avec un petit sourire ironique en haussant les épaules. Evidemment, elle avait déjà passé quinze jours ici, elle !

Je repris contact avec les dures réalités. « Vas-y, » dis-je. « Rigole bien ! »

— « Excuse-moi, mais tu as l'air si maladroit. »

Elle avait des chaussures de tennis. Moi, mes souliers étaient à quatre cent mille kilomètres — à condition, encore, que nous ne nous soyons pas trompés de station !

— « Alors, Tom-Pouce ? » demandai-je. « Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? »

— « A quel propos ? »
— « Ben... à propos de *lui* ! »
— « Que *pouvons*-nous faire ? »
— « Alors qu'*allons*-nous faire ? »
— « Dormir. »
— « Pardon ? »
— « Dormir. Tu sais ? « *Baume apaisant, sommeil, toi qui restaure les forces de la Nature lassée...* » « *Béni soit celui qui inventa le sommeil, manteau qui recouvre les humaines pensées...* »
— « Arrête de faire l'idiote ! Et tâche d'être raisonnable. »
— « Mais je le suis ! Pour le moment, nous sommes aussi impuissants qu'un scarabée le ventre en l'air. Notre seul devoir, c'est d'essayer de survivre. Or, le premier principe de la survivance est de ne pas se soucier de ce qui est hors de votre atteinte pour ne s'attacher qu'à ce qui est réalisable. J'ai faim, j'ai soif, je suis mal à mon aise et je suis fatiguée. Or, une seule chose est en mon pouvoir : dormir. Et c'est ce que je vais faire si tu as l'obligeance de te tenir tranquille. »
— « Pas la peine de hurler... J'ai saisi l'allusion. »
— « Excuse-moi, mais quand je suis fatiguée je ne suis pas à prendre avec des pincettes. »

Elle se pelotonna sur elle-même, sa dégoûtante poupée de chiffon serrée sous le menton.
— « B'soir, Kip. »
— « Bonne nuit, Tom-Pouce. »

J'allai ajouter quelque chose : mais elle était déjà endormie. Son souffle était régulier ; ses traits, relâchés, lui donnaient une autre physionomie : cet air de « mademoiselle-je-sais-tout » s'était évanoui. Elle avait une moue enfantine et on aurait dit un angelot à la figure sale. Ses joues portaient comme des traces de larmes. Elle ne m'avait pas laissé voir qu'elle avait pleuré.

Je baîllai, baîllai encore. Ce petit bout de femme avait plus de bon sens que moi ! J'avais faim, soif... bien d'autres choses encore, et l'idée m'effleura de cogner contre le panneau pour attirer Gras-du-Bide ou son squelettique acolyte. Mais cela réveillerait la petite — et risquerait de l'indisposer, *lui* !

Alors, je m'étendis par terre : c'est comme cela que je fais la sieste, à la maison, roulé en boule sur le tapis de la salle à manger. Et je constatai que la dureté du plancher n'empêche pas le sommeil sur la Lune : une gravité d'un sixième de G vaut tous les tapis mousse ! La Princesse sur un pois, chère à Andersen, n'aurait eu ici aucune raison de se plaindre.

A peine eus-je fermé les yeux que je m'endormis.

***

C'était le plus délirant des space-operas, grouillant de dragons, d'Arcturiens, de vierges aux cheveux d'or, de chevaliers revêtus d'étincelantes armures spatiales, faisant la navette entre la Cour du Roi Arthur et les Fonds Morts de la Mer de Barsoom. Ce qui m'était égal. Par contre, le speaker ne m'était pas indifférent : sa voix était celle de Quiggle le Crack et son visage celui de *l'autre.* Il sortit de l'écran et me lorgna avec malveillance. Ses flagelles se contorsionnaient comme des vers de terre :

« *Beowulf vaincra-t-il le Dragon ? Tristan rejoindra-t-il Yseult ? Tom-Pouce retrouvera-t-elle sa poupée ? Vous le saurez en suivant l'émission de demain. Pour le moment, debout ! Précipitez-vous chez votre marchand de couleurs et demandez-lui un paquet de savon à polir Voie Lactée, le savon à armures, le meilleur détersif qu'emploient les meilleurs chevaliers sans peur et sans reproche. DEBOUT ! ! !* »

L'écran vomit un bras reptilien qui me secoua l'épaule.

Je me réveillai.

— « Debout, » disait Tom-Pouce en me secouant par l'épaule. « Je t'en supplie, Kip ! Réveille-toi ! »

— « ...'moi tranquille ! »

— « Tu as eu un cauchemar. »

La princesse arcturienne était dans la mélasse... « Et maintenant, je ne saurai jamais comment ça c'est terminé. Pourquoi m'as-tu réveillé ? Je croyais qu'on devait dormir ! »

— « Tu as dormi pendant des heures. A présent, il y a peut-être quelque chose à faire. »

— « Déjeuner, non ? »

Elle ignora le sarcasme. « Je crois qu'on peut essayer de s'enfuir. »

Je me mis brutalement sur mon séant, ce qui me fit rebondir aussitôt. « Comment cela ? »

— « Je ne sais pas exactement. Mais j'ai comme une idée qu'ils sont partis. Nous ne retrouverons jamais une occasion pareille. »

— « Qu'est-ce qui te fait dire cela ? »

— « Ecoute. Ecoute bien. »

J'écoutai. Si intensément que j'entendais battre, non seulement mon cœur, mais encore celui de Tom-Pouce. Même au fond d'une cave je n'avais connu un silence aussi profond. J'eus beau ausculter les murs et le sol à l'aide de mon couteau serré entre les dents comme amplificateur, je ne détectai pas la plus fugitive vibration.

— « Tu as raison, Tom-Pouce. »

— « Je m'en suis rendu compte quand la ventilation s'est arrêtée. »

— « Aïe ! On va manquer d'air ? »

— « Pas tout de suite. »

Je grattai le mur de la pointe de la lame. Ni du métal ni du plastique. Mais la paroi se moquait éperdument de mon canif. Peut-être si je m'étais appelé Monte-Cristo, si j'avais eu assez de temps devant moi...

— « Alors ? » fis-je.

— « J'ai remarqué une chose : chaque fois que la porte s'ouvrait, cela faisait « clic ». Alors au moment où ils t'ont emmené, j'ai collé un petit bout de chewing-gum à l'endroit où le panneau et la paroi se rejoignent. »

— « Tu avais du chewing-gum ? »

— « Oui. C'est utile quand on a soif. Je... »

— « Il t'en reste ? » m'écriai-je avidement. Je n'étais pas au mieux de ma forme — mais le pire, c'était encore cette soif.

— « Mon pauvre vieux... Je n'en ai qu'un bout usagé caché dans ma boucle de ceinture. Si tu le veux... »

— « Merci beaucoup. Mais j'aime autant pas ! »

Elle parut vexée : « Je vous garantis que je n'ai aucune maladie contagieuse, Mr. Russell. J'essayais simplement de... »

Je me hâtai de l'interrompre.

— « Bien sûr, bien sûr, je te crois sur parole. Mais... »

— « Je t'ai fait cette offre parce que les conditions sont exceptionnelles. Et manger du chewing-gum en commun n'est sûrement pas plus anti-hygiénique qu'embrasser une fille. Mais je suppose que tu n'as jamais embrassé de fille ! »

— « Pas récemment, » répondis-je évasivement. « Ce que je voudrais, c'est un verre d'eau fraîche et limpide — ou même tiède et bourbeuse. Mais la question n'est pas là : qu'attends-tu du chewing-gum que tu as collé là ? »

— « Ben, c'est à cause du déclic. Papa dit que lorsqu'on se trouve devant un dilemme, on a intérêt à modifier une variable et à réexaminer le problème. J'ai essayé d'introduire un changement de données avec ce chewing-gum. »

— « Alors ? »

— « Quand ils t'ont ramené ici, il n'y a pas eu de déclic. »

— « Quoi ! Il y a des heures que tu as bousillé le système de fermeture et tu ne m'as rien dit ? »

— « Exact. »

— « Tu mériterais que je t'étrangle ! »

— « Je ne te le conseille pas : je mords ! »

Je la crus. Et elle devait griffer aussi — et faire des tas d'autres choses. Des choses pas agréables. Je n'insistai pas.

— « Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ? »

— « J'avais peur que tu n'essayes de partir. »

— « Dame ! »

— « Je sais bien. Or je tenais à ce que le panneau demeure fermé... tant qu'*il* était dans les parages. »

Au fond, oui : Tom-Pouce était peut-être bien un génie.

J'examinai le panneau. Le chewing-gum était totalement écrasé. Mais il n'y avait pas trace de fissure, pas même une rainure de l'épaisseur d'un cheveu. Je fis ce que je pus. Avec pour tout résultat de casser le

bout de ma grande lame et de faire glisser le panneau de trois millimètres vers la droite.

Nous suâmes sang et eau, arc-boutés à la porte qui finit par céder un peu de terrain. Dans les deux centimètres.

Encouragés par ce premier succès, nous redoublâmes d'efforts. Je laissai un peu de peau contre le chambranle, déchirai ma chemise, jurai comme un païen malgré la présence d'une personne du sexe... bref je réussis à dégager une ouverture suffisante.

De l'autre côté, personne en vue. Ce qui n'avait rien d'étonnant. S'il y avait eu du monde à bord, au boucan que nous avions fait, ils se seraient certainement tous précipités. A moins qu'ils ne se fussent amusés à jouer au chat et à la souris ?

J'ouvris la petite lame et tendis le canif à Tom-Pouce. « En avant ! Et prends ça pour te protéger. »

— « Non, garde-le, toi. »

— « Inutile. Tu sais quel est mon surnom dans les terrains vagues ? Le Poing de la Mort ! »

Ça, c'était de la pure propagande. Mais à quoi bon l'inquiéter ?

Je me faufilai par l'ouverture sur les coudes et les genoux. « Tu viens ? » lançai-je d'un ton placide.

Elle fit un pas en avant, mais revint brusquement en arrière. Quand elle réapparut, elle pressait tendrement sa poupée sur son cœur. « Un peu plus, et j'oubliais Madame de Pompadour, » murmura-t-elle, le souffle court.

Je ne souris même pas.

« Eh oui, » reprit-elle, belliqueuse. « Si je ne l'ai pas avec moi, je ne dors pas. C'est ma seule névrose. Papa dit que ça passera. »

— « Mais bien sûr ! »

— « Alors, ce n'est pas la peine de prendre ton petit air supérieur. Ce n'est ni du féchitisme, ni même une tendance animiste primitive. Non, c'est un simple réflexe conditionné. Je suis parfaitement consciente qu'il ne s'agit que d'une vulgaire poupée... »

— « Ecoute, Tom-Pouce : je me moque comme de ma première soupe d'oseille de la façon dont tu t'endors. Tiens, moi, il faut que je me tape sur le crâne à coups de marteau... Maintenant, tu vas arrêter de jacasser. Dis-moi, connais-tu la topographie de cet engin-là ? »

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle. « Je pense que c'était mon poursuivant. Mais il a l'air d'être semblable à celui que j'ai piloté. »

— « Parfait. On va au poste de contrôle ? »

— « Hein ? »

— « Tu t'es débrouillée avec l'autre. Tu dois bien pouvoir conduire celui-ci.

— « Hum... je pense que oui. Mais la dernière fois, il y avait Maman Bidule pour me donner des directives de vol. Il faut la trouver. »

— « Saurais-tu décoller ? »

— « Sans doute... »

— « Bien. On se mettra en quête de ta Maman Bidule quand on sera en l'air. Je veux dire dans l'espace. Si elle est à bord, nous la découvrirons. »

— « Tu as sans doute raison. Dis donc, combien de gravités peux-tu supporter ? »

— « Aucune idée. Pourquoi ? »

— « Ces machins-là peuvent foncer à des vitesses terribles. Mon erreur a été de ne pas oser accélérer à fond quand je me suis sauvée. »

— « Ton erreur fut d'atterrir dans le New Jersey. »

— « Il fallait que je rejoigne Papa. »

— « Il fallait d'abord que tu préviennes le Service de l'Espace. Cette histoire-là, il faut autre chose que des revolvers à bouchons pour la régler. On a besoin d'aide. As-tu une idée de l'endroit où nous sommes ? »

— « Possible. A condition qu'*il* nous ait emmenés à son repaire. J'aurais une certitude si je pouvais voir le ciel. »

— « Bien. Si tu peux repérer la Base Lunaire, on s'y rend tout de suite. Autrement... Autrement, on trace vers New Jersey à pleine gomme. »

La porte du poste de pilotage était fermée. Tom-Pouce glissa son petit doigt dans une cavité où le mien n'aurait pu pénétrer et me dit : « C'est verrouillé ! »

Heureusement, une barre de fer, pointue à un bout, munie de quatre poignées à l'autre, était accrochée à la paroi de la coursive. Je ne savais pas du tout à quoi elle était destinée (peut-être était-ce l'équivalent de la hache « à n'utiliser qu'en cas d'incendie » ?). Mais elle transforma en un rien de temps la porte en copeaux.

J'avais la chair de poule. C'était ici qu'*il* m'avait cuisiné. Je regardais vraiment le local pour la première fois. Au milieu de la pièce, il y avait une sorte de nid — et tout autour quelque chose qui pouvait faire penser à un percolateur surréaliste — ou à un vélocipède à l'usage des poulpes. Quelle veine que Tom-Pouce connût le bouton à faire jouer !

Le plafond de la pièce était hémisphérique — comme un planétarium. Comme un planétarium qu'il était puisque, lorsque ma petite amie eût fait un geste, le dôme s'éclaira. Moi, j'ouvris la bouche.

Plus de plancher sous mes pieds : mais une plateforme, apparemment à l'« air libre », surplombant le sol d'une dizaine de mètres. Et au-dessus de ma tête, des reflets d'étoiles cloutant par milliers le « ciel » noir. Devant moi, de la taille d'une bonne douzaine de lunes, si verte, si belle, si émouvante... la Terre.

Tom-Pouce me toucha le coude. « Tu prends racine, Kip ? »

La réflexion me choqua.

— « Tu n'as donc aucun sens de la poésie, Tom-Pouce ! »

— « Bien sûr que si ! A la pelle, même ! Seulement, nous n'avons pas le temps d'avoir du vague à l'âme. Je sais où nous sommes : chez eux. Tu vois ces rochers, là-bas ? Eh bien, plusieurs d'entre eux ne sont

que des astronefs camouflés. Et là-bas, à gauche, ce pic qui a l'air d'une selle de cheval, tu le vois ? Un peu plus loin, à 60 kilomètres à l'ouest, se trouve la Station Tombaugh. Trois cents kilomètres au-delà, c'est la Base Lunaire. Et après, Luna City. On peut y être en quelques minutes. »

— « Alors, vite ! Ils peuvent revenir d'un moment à l'autre. »

— « O.K. ! »

Elle s'inséra dans cette espèce de nid de choucas, se pencha au-dessus d'un secteur. Et leva les yeux vers moi. Elle était devenue pâle et ce fut d'une toute petite voix de fillette qu'elle parla : « Kip... nous n'irons nulle part... Je suis désolée. »

Je rugis : « Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ? Tu ne te rappelles plus comment il faut faire ? »

— « Non... Le « cerveau » a disparu. »

— « Le quoi ? »

— « Le « cerveau ». C'est un petit truc noir gros comme une noisette qui se loge dans cette cavité. J'aurais dû me douter qu'*il* ne l'aurait pas laissé. Je suis navrée. »

— « Allons, Tom-Pouce... Nous n'allons pas nous déclarer vaincus aussi facilement, quand même. Tu ne crois pas que je pourrais bricoler quelque chose pour mettre à la place ? »

— « Mon pauvre Kip ! Si tu mettais une maquette de batterie en bois dans son moteur, tu crois qu'une voiture pourrait marcher ? Je ne sais pas très bien comment fonctionne cet instrument : mais si je l'ai appelé le « cerveau », c'est parce qu'il est terriblement complexe. »

— « Cela règle donc la question. As-tu une idée de rechange ? Parce que sinon, tu vas m'indiquer le caisson d'accès. Je prends ça... » (il s'agissait de l'épieu avec lequel j'avais fracassé la porte) « et le premier qui se présente, je l'assomme. »

— « Je suis à court d'idées, » admit Tom-Pouce. « Je vais me mettre à la recherche de Maman Bidule. Si elle est ici... Elle saura peut-être que faire. »

Je lui signifiai mon accord. Moi, je monterais la garde pendant qu'elle fouillerait l'engin. Le désespoir m'envahissait. Et aussi la colère. *Il* apprendrait ce qu'il en coûte de pousser les gens à bout. J'écrabouillerais sa tête immonde — sûrement — avant que mon sang se change en lait caillé.

— « Encore une chose, » dit doucement Tom-Pouce.

— « Quoi ? »

— « Ça m'embête un peu de t'en parler. Je ne veux pas que tu te figures que je pense à te laisser choir. »

— « Ne dis pas d'idioties. Si tu as une idée, sors-la. »

— « Voilà : Tombaugh Station est à 60 kilomètres. Si mon vidoscaphe est quelque part à bord... »

J'éclatai :

— « On pourra y aller ! »

Elle hocha la tête.

— « Justement... C'est pour ça que j'hésitais à t'en parler. Moi je pourrai y aller, si on le trouve... Mais pas toi. Même si tu essayais de le mettre, tu n'arriverais pas à l'enfiler. »

— « Comme si j'avais besoin de ta panoplie ! »

— « Kip ! Nous sommes sur la Lune. Il n'y a pas d'air. »

— « Tu me prends pour un demeuré ? Je le sais bien ! Mais s'ils ont rangé ta tenue, ils ont sans doute placé la mienne à côté. »

— « *Toi aussi* tu as un vidoscaphe ? »

Elle semblait incrédule et je me vis forcé de lui expliquer le pourquoi du comment. Quand ma petite histoire l'eut convaincue, j'eus une idée : monter la garde au caisson était totalement inutile. Il suffisait de bloquer le tambour intérieur afin de le laisser ouvert. La pression exercée contre la seconde vanne empêcherait toute intrusion inopportune.

Cette géniale inspiration me laissait les mains libres pour aider Tom-Pouce à faire la visite domiciliaire.

Cela me plaisait d'enfoncer les portes : Cancrelat ne serait pas content.

Nous découvrîmes rapidement le réduit nauséabond où vivaient Gras-du-Bide et Fil-de-fer. Un endroit fort éloquent en lui-même, qui nous apprit que ces deux cocos étaient une vraie paire de gorets et que leurs habitudes étaient aussi répugnantes que leur moralité. Il nous apprit aussi que ce n'étaient pas des prisonniers : la pièce avait en effet été modifiée afin de la rendre vivable pour des hommes. Leur association avec Cancrelat ne devait pas dater de la veille ; il y avait deux râteliers destinés à recevoir des tenues spatiales (pour le moment vides), je ne sais combien de douzaines de boîtes de conserves venues en droite ligne des surplus de l'armée, de l'eau douce, une sorte de cabinet de toilette et quelque chose de plus précieux que l'or fin ou l'encens (à condition que nous mettions la main sur nos vidoscaphes) : deux pleines bouteilles d'oxy-hélium.

Je bus, ouvris une boîte de ration et pendant que Tom-Pouce l'attaquait, je poursuivis mon inspection. La vue des réservoirs d'air m'avait stimulé : il *fallait* que je cherche — et *trouve* — les scaphandres avant le retour de Cancrelat.

Je défonçai une demi-douzaine de portes, ce qui me permit de découvrir des tas de trucs ; entre autres, les quartiers de Cancrelat. Mais je ne m'y attardai pas — l'investigation serait le boulot des gardes spatiaux — simplement je m'assurai qu'aucun vidoscaphe ne s'y trouvait.

Finalement, je mis la main sur nos tenues de vide... qui étaient rangées dans le compartiment adjacent à celui qui nous avait servi de cellule. Je fus si heureux de revoir Oscar que je faillis l'embrasser. Je me ruai aussitôt à la rencontre de Tom-Pouce, et tant pis si mes pieds cafouillaient un peu avec cette non-pesanteur...

— « J'allais justement partir à ta recherche, » me dit-elle dès que je me trouvai en face d'elle.

— « Ça y est ! Victoire ! »

Elle me jeta un regard vif.

— « Tu as trouvé Maman Bidule ? »

— « Hein ? Non ! Les tenues — la tienne et la mienne. Vite, allons-nous-en... »

— « Ah... » La déception se lut sur ses traits, ce qui me vexa profondément. « Bravo... Mais il faut d'abord récupérer Maman Bidule. »

La marmite allait exploser. Nous avions une chance — une chance maigrelette mais réelle — d'échapper à un destin-pire-que-la-mort (ce n'est pas une fleur de rhétorique) et elle voulait qu'on poireaute là à chercher un monstre extra-terrestre ! S'il s'était agi d'un être humain, même d'un être humain à l'haleine forte, d'accord — d'un chien ou d'un chat à la rigueur, quoique... bon, passe encore.

Mais un extra-terrestre aux doigts de pieds en éventail, qu'est-ce que vous vouliez que j'en fasse ? D'autant plus que c'était grâce à lui que je me trouvais en train de patauger dans la mélasse.

— « Tu es folle ! Nous partons. Et tout de suite. »

— « Pas avant de l'avoir retrouvée. »

— « Non, mais c'est vrai... tu perds vraiment les pédales ! Premièrement, nous ne savons pas si elle est à bord. Deuxièmement, même si nous la découvrions, nous ne pourrions pas l'emmener. »

— « Bien sûr que si. »

— « Et comment ? Tu as une anti-V pour elle ? »

Coup au but. Elle ne trouva rien à répondre. Mais elle se ressaisit vite.

— « Fais ce que tu veux. Moi, je pars à sa recherche. Tiens, attrape... » Et elle me lança la boîte de conserve.

J'aurais dû employer la manière forte mais j'ai un handicap, cette éducation qui m'interdit de frapper une femme, même si elle le mérite. Ecartelé entre le bon sens et la bonne éducation, je me contentai de pousser un grognement de désespoir, la laissai partir et fis un sort au morceau de semelle bouillie flottant dans un jus grisâtre qui restait au fond de la boîte de ration.

Au moment où je m'apprêtais, le ventre plein, à faire une reconnaissance du côté du placard aux scaphandres, Tom-Pouce réapparut, brûlante d'excitation, le levier à crochets au poing.

— « Je l'ai retrouvée ! » s'exclama-t-elle.

— « Où ? »

— « Viens me donner un coup de main. Je ne suis pas assez forte pour y arriver toute seule. »

Elle me conduisit à une porte qui s'était trouvée hors d'atteinte de mon accès de vandalisme. Je tendis l'oreille.

— « Tu es sûre qu'elle est là ? »

— « Certaine. Ouvre. »

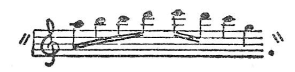
Je haussai les épaules et m'attaquai au panneau qui ne tarda pas à rendre l'âme.

Quelque chose était roulé en boule au milieu de la pièce. Tom-Pouce, avec un hurlement de joie, s'élança vers la créature et l'étreignit avec force gloussements. C'était Maman Bidule, qui manifestait sa satisfaction par d'autres jappements n'ayant, eux, rien à voir avec un langage humain. Avez-vous déjà entendu le chant de l'Oiseau-Moqueur ? C'est parfois une série de sons joyeux qui jaillissent et montent vers le ciel, parfois une mélodie perlée. L'infinie variété des vocalises du Moqueur : voilà à quoi ressemblait le plus la voix de Maman Bidule.

L'extra-terrestre et Tom-Pouce finirent par se calmer et la petite fille s'écria : « Oh ! Maman Bidule ! Ce que je suis heureuse ! »

L'interpellée émit un trille léger. « C'est vrai, » répondit Tom-Pouce. « J'oublie les bonnes manières. Maman Bidule, je vous présente Kip. C'est un grand ami. »

Maman Bidule chanta :



Et je la compris : Cela voulait dire : « *Je suis très heureuse de faire ta connaissance, Kip.* »

Cela ne s'exprimait pas en mots. Et pourtant, ç'aurait aussi bien pu être ma langue. Rien à voir avec les pseudo-dialogues que je tenais avec Oscar, avec ceux que Tom-Pouce tenait avec Madame de Pompadour. Quand je bavardais avec Oscar, je faisais les demandes et les réponses. Et je savais parfaitement que je discutais alors avec mon subconscient ou quelque chose dans ce goût-là. Non, cette fois, c'était totalement différent : Maman Bidule chantait et je comprenais. J'étais étonné mais point incrédule. Quand on aperçoit un arc-en-ciel, on ne se met pas à nier les lois de l'optique : l'arc-en-ciel est là, dans le ciel, un point c'est tout.

Le plus étrange est que je comprenais seulement lorsque Maman Bidule s'adressait à moi. Si elle faisait une remarque à l'intention de Tom-Pouce, cela n'avait pas plus de sens pour moi qu'un pépiement de moineau. Télépathie, si vous voulez. Quoique cela n'ait aucun rapport avec ce qu'on fait à Duke University. Je n'ai jamais lu dans l'esprit de Maman Bidule et elle n'a jamais sondé le mien. Nous parlions. C'est tout.

Je me ressaisis vite. Dans l'état d'esprit où je me trouve habituellement lorsque ma mère me présente à quelque vieille dame âgée, je m'inclinai et dis : « Nous sommes très heureux de vous avoir retrouvée, Maman Bidule. »

C'était la vérité. Toute simple. Toute nue. Aucune explication ne m'était nécessaire pour comprendre la raison de l'entêtement de Tom-

Pouce. Je savais pourquoi elle avait accepté le risque d'une nouvelle capture plutôt que d'abandonner les recherches : cela tenait à un je ne sais quoi qui faisait de cet être extra-terrestre... « Maman Bidule ».

Près d'elle on se sentait heureux, en sécurité, confortable. On savait que si l'on s'écorchait le genou et se précipitait en braillant à la maison, elle embrasserait la plaie, l'oindrait de mercurochrome et que tout s'arrangerait. C'était une chaleur qui émanait d'elle, la chaleur que dégagent certaines infirmières, certains maîtres... et qui, c'est triste à dire, manque à certaines mères de famille.

Maman Bidule possédait ce don. A un point tel que je ne pensais même plus à Cancrelat. Avec elle, tout irait bien. Logiquement, je savais qu'elle était vulnérable : je l'avais vue terrassée par les autres ; elle n'avait ni ma taille, ni ma force ; elle était incapable de piloter cet engin comme Tom-Pouce. Mais cela ne faisait rien. Je n'avais qu'une envie : me pelotonner dans son giron — bien qu'elle n'eût d'ailleurs pas de giron. Elle me donnait la même impression que ma mère. Seulement ma mère, j'en avais l'habitude. Et maintenant, me trouvant à l'improviste à une distance considérable de la maison, j'avais besoin de la présence rassurante de Maman Bidule.

— « Cette fois, on peut y aller, » s'exclama Tom-Pouce avec animation. « Dépêchons-nous ! »

Maman Bidule chantonna :



(« *Où allons-nous, les enfants ?* »)

— « A Tombaugh Station, Maman Bidule. Là, nous trouverons de l'aide. »

La créature cligna des yeux. Elle semblait triste et sereine. Ses yeux étaient grands, doux, pleins de pitié. A tout prendre, c'est du lémure qu'elle se rapprochait le plus, bien qu'elle n'appartînt pas à l'ordre des primates. Elle ne se rattachait absolument pas à l'évolution biologique sur terre.

Mais elle avait ces yeux merveilleux, cette bouche tendre, innocente et musicale... Plus petite que Tom-Pouce, ses mains étaient encore plus fines que celles de la fillette — des mains à six doigts opposables. Quant à son corps... eh bien, ce n'est pas facile de le décrire : il changeait tout le temps de forme. Mais il lui allait bien.

Elle avait beau ne pas être habillée, elle n'était point nue. Sa fourrure soyeuse, onctueuse, était moirée et légère comme du chinchilla. Je mis un certain temps à m'apercevoir qu'elle portait quand même quelque chose d'artificiel : une sorte de bijou, un triangle brillant dont les som-

mets s'ornaient d'une double spirale. Impossible de comprendre comment cela pouvait tenir.

Je compris à sa réponse qu'elle ne tenait pas de miracle en réserve :



(« Comment ferons-nous marcher l'astronef ? Je n'ai pas pu m'emparer du « cerveau », cette fois : ils m'ont gardée de près. »)

Tom-Pouce lui parla des vidoscaphes. Moi, pendant ce temps-là, j'avais comme un pain de glace dans l'estomac. Il n'était pas question d'abandonner Maman Bidule, maintenant : or, nous ne disposions que de deux tenues de vide.

Elle nous avertit doucement que son propre appareil, qui lui aurait permis de sortir, était détruit.

Que faire ? Maman Bidule proposa que nous partions, Tom-Pouce et moi, chercher du secours. Mais Tom-Pouce ne voulait pas entendre parler d'une solution qui nous forcerait à laisser Maman Bidule derrière nous. Et elle lança une contre-proposition : elle resterait avec elle. C'est moi qui irais seul jusqu'à Tombaugh Station. Comme si j'avais pu accepter de les abandonner toutes les deux à la merci de Cancrelat ! Le débat s'éternisait — et le temps, le temps précieux, passait. Alors, j'eus un éclair de génie :

— « C'est bon, » murmurai-je. « On y va tous les trois. »

(« *Comment cela, Kip ?* ») fredonna Maman Bidule.

— « Vous allez voir. Debout, Tom-Pouce ! »

Nous nous dirigeâmes tous les quatre (Maman Bidule, Tom-Pouce, Madame de Pompadour et moi) vers le placard aux scaphandres.

Lars Eklund, le gazier qui avait été le premier propriétaire d'Oscar, d'après le carnet de contrôle de celui-ci, devait avoir pesé dans les cent kilos. Il m'avait fallu serrer les courroies de réglage au maximum pour que la combinaison ne fasse pas trop de plis. Mais il y avait encore de la marge. Assez de marge pour loger Maman Bidule. Tom-Pouce, quand j'exposai mon plan, ouvrit des yeux ronds et la principale intéressée émit une série de drôles de petits arpèges approbateurs. Bien sûr, elle serait très bien à cheval sur mon dos ! Une fois le scaphandre clos et les suspentes bouclées, elle ne pourrait pas tomber.

— « Hop, Tom-Pouce ! Rentre dans ta coquille ! »

Je vérifiai ses jauges de casque : « Je vais te donner du rab d'air, tes réserves sont à moitié vides. »

Catastrophe ! Les bouteilles de rechange que j'avais récupérées dans l'antre des deux gorilles avaient des adaptateurs à pas de vis, comme les miennes, et les bouteilles de la gosse étaient à baïonnette. Un système parfait pour les touristes qu'on chaperonne et qu'on couve et qui seraient

pris de panique si le changement de bouteilles ne s'opérait en un clin d'œil. Mais pour du travail sérieux, ça fait un peu amateur. Si j'avais eu mon atelier à ma disposition, il m'aurait fallu vingt minutes pour poser un nouvel adaptateur. Mais ici, pratiquement sans outils dignes de ce nom, la réserve d'air aurait aussi bien pu se trouver sur Terre !

— « Ecoute, ma vieille, » dis-je doucement. « Tu n'as pas beaucoup d'air. Pas assez pour faire soixante kilomètres. » L'indicateur de pression donnait cinq heures. Pouvait-elle avancer à la vitesse d'un cheval au trot ? Même avec la gravité lunaire, ce n'était guère vraisemblable.

Elle me regarda avec calme.

— « Le compteur est calculé en fonction d'une personne de taille normale. Moi, je suis plus petite. J'use moins d'air. »

— « Hum... tâche de ne pas en avaler trop ! »

— « Ne t'en fais pas. Allons... »

J'entrepris de boucler ses sangles.

— « Eh... Attends un peu ! »

— « Qu'est-ce qu'il y a encore ? »

— « Madame de Pompadour... Passe-la-moi, je te prie. »

Je ramassai cette ridicule poupée.

— « Qu'est-ce qu'il lui faut comme air, à elle ? »

Son rire fit éclore des fossettes sur son visage.

— « Je lui dirai de faire attention à ne pas respirer. »

Elle glissa Madame de Pompadour à l'intérieur de sa chemise et je fermai son scaphandre. Puis je m'introduisis dans le mien et, avec un fredonnement rassurant, Maman Bidule grimpa sur mes épaules. J'étais si heureux de la sentir contre moi que je me jugeais d'attaque pour faire deux cents kilomètres afin de la mettre en lieu sûr. Je retrouvai mon couteau fiché dans le tambour de sortie et l'accrochai à la ceinture d'Oscar à côté du marteau de prospecteur et de la corde en nylon. Je fermai le sas. Tom-Pouce manœuvra la commande d'ouverture. L'air se mit à siffler.

— « Ça va, Maman Bidule ? »

(« *A merveille, Kip.* »)

— « Tom-Pouce à Libellule, » entendis-je soudain dans mes écouteurs. « Essai radio. Alfa-Bravo-Coca-Delta-Echo-Fox-trot... »

— « Libellule à Tom-Pouce. Je te reçois. Golf-Hôtel-Idéal-Kilowatt... »

— « Je te reçois, Kip. »

— « Ça biche. »

— « Vérifie la pression, Kip. Ton scaphandre gonfle trop vite. »

Je poussai la valve de menton en examinant la jauge — et en râlant de m'être ainsi fait rappeler à l'ordre par une gamine. Mais la gamine en question avait déjà porté une tenue anti-V. Moi, j'avais seulement fait semblant. Ce n'était pas le moment de crâner. « Tom-Pouce ? Dis, tu me rancardes au maximum. Je suis un bleu. »

— « Compte sur moi, Kip. »

La porte extérieure s'ouvrit en silence. Devant mes yeux se déployait

la surface brillante et nue d'une plaine lunaire. Pendant une seconde nostalgique, j'évoquai mes souvenirs de gosse à l'époque où je jouais au voyage dans la Lune. Le désir de me retrouver à Centerville me poignait.

Tom-Pouce colla son casque contre le mien. « Tu vois quelqu'un ? »

— « Non. »

— « Encore une veine que la porte se trouve à l'opposé des autres astronefs ! Ecoute-moi bien, Kip : il ne faut pas faire marcher la radio tant qu'on n'aura pas dépassé la ligne d'horizon. Sauf en cas d'urgence absolue. Ils sont à l'écoute sur notre fréquence, cela, j'en suis sûre et certaine. Bon. Tu vois cette montagne en forme de selle de cheval ? Kip... écoute ce que je te dis. »

— « Oui... »

Je regardais la Terre. Elle était belle. Je l'avais déjà trouvée belle quand j'avais vu son reflet dans la salle de contrôle, mais je m'étais mal rendu compte, alors. Et maintenant, elle était là ! Si proche que j'aurais presque pu la toucher... et si lointaine que j'avais l'impression de ne plus jamais pouvoir y retourner. Il faut l'avoir vue de loin, avec sa ceinture de nuages, sa calotte polaire crânement posée de travers comme un bibi printanier pour se rendre compte que notre planète est une adorable planète.

— « D'accord, » fis-je. « En forme de selle de cheval... »

— « Tu vois, un peu à gauche : il y a une sorte de passage. C'est là où nous allons nous diriger. Tim et Jock s'y sont faufilés en chenillette quand ils m'ont amenée ici. Lorsque nous aurons repéré leurs traces, ce sera facile. Pour le moment, nous piquons droit vers les collines qui s'élèvent sur la gauche ; mieux vaut rester cachés par l'astronef tant que nous demeurerons en terrain découvert. »

Il fallait sauter près de quatre mètres, une bagatelle sous une gravité de 1/6e, mais Tom-Pouce insista pour que je m'encorde. « Tu risques de te fouler une cheville, Kip. Ecoute grand-mère : tu n'as pas encore le pied lunaire. »

Je me laissai convaincre. Elle enroula la corde de nylon autour du tambour, sauta. Tout se passa très bien.

Quand nous nous retrouvâmes sur le sol, elle posa à nouveau son casque contre le mien : « Restons encordés. Je marcherai la première. Si je vais trop vite ou si tu as besoin de quelque chose, tu n'auras qu'à donner une secousse. »

— « A vos ordres, Capitaine. »

— « Ne te moque pas de moi, Kip. C'est sérieux. »

— « Je ne me moque pas. C'est toi le patron. »

— « En avant. Et ne te retourne pas. Cela ne sert à rien et tu pourrais faire une chute. Direction : les collines ! »

(La suite au prochain numéro.)

(*Titre original :* Have space-suit, will travel.)

Nous deux...

par JACQUES STERNBERG

On sait que la science-fiction pour Sternberg n'est qu'un prétexte — prétexte à exprimer une certaine vision de l'existence. Elle lui sert à souligner l'absurdité de cette existence, et de ces êtres qui ont nom « hommes ». L'œuvre de Sternberg est un constat de l'échec, un témoignage de la détérioration du monde. On peut contester ce nihilisme démoralisant, mais non l'ignorer.

Le pessimisme sarcastique *de Sternberg rejoint le plus souvent l'humour noir, comme dans son dernier roman :* « Un jour ouvrable », *qui paraît ces jours-ci aux éditions du Terrain Vague. Mais il arrive que seule la noirceur demeure, comme dans la nouvelle que vous allez lire.*



2e jour

LENTEMENT, je viens de me redresser.

J'ai l'impression de sortir de ma tombe. Je reprends conscience, peu à peu. D'une énorme fosse d'ombre je reviens à la surface, dans un monde où tout est encore flou, confus, mal défini. Mais je vois, je sens, je respire, donc je suis.

Je grelotte un peu. Il fait froid en moi. Et je me sens figé, presque minéralisé. Je pourrais croire que je ne suis plus qu'un cadavre vivant. Mon corps me servira-t-il encore à marcher, à courir, à sauter ? Rien de moins certain. Il est vrai qu'il ne m'a jamais servi beaucoup ; je marchais peu, je ne courais jamais, je ne sautais pas davantage. Voilà sans doute pourquoi on a résolu le problème : on m'a enfermé dans une grande boîte de deux mètres carrés. Ou plutôt non. Erreur. Et je le sais. Ce n'est pas du tout pour cette raison que l'on m'a enfermé ici. Je me souviens de tout. Je suis, donc je pense. Et je suis heureux de me le prouver. Même si mon corps me parait congelé dans la texture d'une nouvelle matière, peut-être végétale, peut-être minérale, il me faut reconnaître que je crois mes facultés mentales intactes. Je n'ai pas perdu la raison.

Et, en fin de compte, je suis encore en vie. Cela aussi, il faut bien l'admettre. Voilà qui est réconfortant. Un peu surprenant même. Ou pas tellement, après tout. C'était prévu au programme. Après avoir été drogué, hiberné, assommé et torturé à mon insu, on avait prévu que je reprendrais conscience dans le courant du deuxième jour. Tout se déroule donc selon le plan établi. Les calculs étaient exacts, les responsables avaient vu juste.

Quant à moi, je commence à voir clair. Je me retrouve dans un décor dont je garde un souvenir assez précis. Rien n'a changé, rien n'a bougé. Je suis toujours dans une sorte de cellule aux parois nues et grises, écrasé par une clarté glauque qui rappelle exactement celle d'un aquarium. Mais l'air est sec, duveteux même, un peu sucré, dirait-on. C'est dans cet éternel crépuscule que je suis condamné à vivre pendant quatre mois. Deux jours à peine ont passé. Le calendrier lumineux l'affirme sans risque d'erreur : 2e journée. Il en reste 123 devant moi, ce qui me parait disproportionné. Il me semble qu'on aurait pu s'arranger pour me laisser un ou deux mois en état d'hibernation. Cela n'aurait pas coûté plus cher et vraiment aucune besogne urgente ne demande ma présence aujourd'hui, demain ou dans un mois. J'aurais même pu me réveiller la veille du 123e jour sans le moindre inconvénient. Mais rien ne sert d'y penser. Je n'ai jamais eu mon mot à dire dans cette aventure. On me dirige de loin, à mon insu, en marge de ma volonté. Je ne suis qu'un objet humain. Un sujet expérimental. Ce qui ne me change pas beaucoup. Il me semble en effet que j'ai toujours vécu avec cette impression de n'être qu'un objet, d'ailleurs sans grande utilité et sans doute sans usage défini. Il faut croire que je n'avais jamais réussi à découvrir mon mode d'emploi. Et maintenant ? Ai-je un sens maintenant ? Je ne crois pas. Rien n'a changé en moi. Ni mon angoisse, ni mon indolence, ni ma tiédeur de vivre. Et l'expérience dont je suis le sujet ne m'intéresse absolument pas. Je la subis comme j'ai subi mon existence. Faute de mieux, à contre-cœur, sans aucun sentiment.

Avais-je un nom autrefois ? Quand j'étais encore sur Terre ? Cela me paraît si peu probable. Anonyme, sans signe particulier, j'avais toujours eu l'impression de n'être qu'une abstraction. Peut-être simplement un produit de mon imagination. Quelque chose comme Monsieur X. Ou plutôt X. A présent j'ai changé de lettre, officiellement. Mon nom est A. C'est celui que les responsables m'ont donné avant le départ. C'est ainsi. Ils ont pensé à la première lettre de l'alphabet pour une raison simple, un peu simpliste même : je suis en effet le premier homme que l'on ait catapulté dans l'espace.

Dans l'espace, mais oui. C'est là que je suis. Du moins, je le suppose. Car rien ne me prouve que je ne suis pas encore sur Terre ou dans le gouffre de quelque océan. Ou dans le cimetière de famille où ma place est réservée depuis ma naissance.



J'ai toujours considéré avec quelque stupeur les hommes qui ont quelque chose à raconter. Ceux qui peuvent dire : « J'avais pris, ce matin-là, l'avion pour Londres. En survolant la Manche, nous avons passé à travers un terrible orage. Et, à onze heures, il s'est produit un événement extraordinaire... » Moi, je n'ai jamais rien vécu d'extraordinaire. Si je devais raconter ma vie, il me suffirait de faire le relevé

méthodique d'une journée prise au hasard, n'importe laquelle. J'ai l'impression d'avoir toujours vécu, à moitié assoupi, devant le même mur. Un mur gris et nu. Rien n'a changé. On pourrait supposer que je vis enfin une épopée pleine de bruit et de fureur, d'imprévu et de fantasmagorie. Mais non. Je suis toujours devant une paroi grise et nue. En cellule entre ces parois, en cellule dans mon corps, dans les trois dimensions banales de l'existence, condamné à la résignation forcée à perpétuité. Rien n'est arrivé, rien ne se passe. Il faut plus que quelques millions de kilomètres pour se fuir et s'évader. Et je n'attends rien de cette fuite dans le vide. Je crois savoir qu'elle ne me réserve aucune surprise, aucun sujet d'émerveillement ou d'effroi, même si je dois atteindre l'autre monde vers lequel on m'envoie. Rien de nouveau sous le soleil, même quand on fonce vers lui.

A moins de supposer qu'une aventure m'est réservée ici même ? Car je ne suis pas seul dans cette cellule que l'on a larguée en plein dans le vide. L'autre sujet s'appelle B., comme il se doit. C'est une femme. Là encore, la logique est sauve : les animaux aussi, quand on les mettait en cage, on les enfermait par couples. On avait décidément pensé à tout, même à cela. Que croire ? A + B est égal à quoi sous le ciel noir de cette géométrie dans l'espace, enfin véritablement spatiale ? Je l'ignore, mais je n'attends pas grand'chose de cette équation nouvelle.

B., de toute façon, m'est inconnue. Je ne l'ai vue qu'une fois avant le départ, pendant quelques minutes. On avait dû se dire avec raison que nous aurions tout le temps de faire plus ample connaissance et que cela nous ferait passer un moment. Malheureusement, pour l'instant, je n'éprouve aucun désir d'engager la conversation avec B. Il me semble déjà la connaître. Je crois l'avoir jugée au poids, à la sauvette. Elle ne m'intrigue guère.

Depuis quelques minutes, elle grogne, gémit, encore sous l'effet de la drogue et des piqûres.

Je la regarde, essayant de retrouver quelques germes de cette indulgence que j'ai perdue depuis si longtemps. Mais la lucidité ne semble pas perdre ses droits sous prétexte que j'ai quitté la Terre. Je le regarde sans aucun sentiment, sans préjugé favorable ou non. Exactement comme si je venais de la rencontrer pour la première fois dans un endroit anonyme. Certes, il me faut reconnaître qu'on a poussé la civilité jusqu'à la choisir jeune, jolie, désirable, bien en chair. Mais comment dire ? A première vue, il paraît y avoir quelque chose d'excessif en elle qui me tracasse un peu. Je la trouve trop nettement typée, trop aisément définissable en quelques mots, en quelques secondes. Je la trouve trop brune, trop bien faite, trop bien plantée sur des cuisses à la peau mate. J'imagine que son caractère doit être à l'avenant. Je l'imagine sans difficulté assez loquace, peu imaginative, tout imbue de son éternel féminin, exagérément sensuelle sans doute, capable de vastes élans de tendresse. Bien ma chance, moi qui n'aime que les êtres givrés, repliés en eux-mêmes. Les exclus, qu'il est difficile de définir sans s'être d'abord noyé

dans leur regard ; les indifférents qui ne présentent, au premier abord, aucun signe particulier. Il faut cependant s'y résigner. Le but de l'expérience n'est pas de me faire vivre une grande passion. Mais plus simplement une grande aventure. Ah ? C'en est donc une ? Pour tout le monde peut-être, sauf pour moi.

Quant à B. qui forme couple avec moi, elle n'est également qu'un sujet qui réagit avec plus de lenteur que moi, puisqu'elle ne semble pas encore avoir repris connaissance. Ne nous en plaignons pas. Cela me laisse encore quelques moments de solitude. Après, je n'en aurai plus beaucoup. Il n'y a qu'une seule cellule à notre disposition, les fusées à appartement appartiennent encore à l'avenir. Une seule cellule gavée de matière lisse, de lumière aveuglante et de blancheur. Une fosse livide dans laquelle la chevelure noire de B. éclate comme une dissonance. Malgré moi, j'ai détourné la tête, puis j'ai fermé les yeux.

Sur Terre, depuis deux jours on doit parler de nous. On ne doit même parler que de nous. Là encore, bien ma chance : je suis le seul à ne pas pouvoir lire ce que les journaux disent de moi. C'est un peu injuste cette situation quand on y pense. Les organisateurs de cette épopée spatiale auraient bien pu penser à créer la poste intergalactique avant de nous expédier dans l'espace. Ainsi, j'aurais pu recevoir mon journal tous les matins, me gorger de tout le lyrisme que l'on avait dû inoculer sur papier à ma biographie ; bref, déguster tous les détails de cette aventure dont je ne vois absolument rien puisque j'en suis le centre de gravité. Accepter, il faut accepter une fois de plus. J'ai l'habitude, non ? J'ai l'habitude, c'est un fait. C'est même uniquement parce que j'ai toujours tout accepté dans ma vie que je suis devenu le sujet A de cette expérience 1 du jour J.

Si simple, cela s'était passé si simplement. Presque à mon insu, sans ma participation pour ainsi dire. En vérité, les problèmes de l'espace ne m'avaient jamais passionné, les progrès de la science non plus, ceux de l'astronautique encore moins. J'étais de ceux qui estimaient qu'il y avait bien assez d'épouvante sur cette planète sans devoir aller en chercher ailleurs. Quant à la vanité de toute entreprise, je jugeais inutile de vouloir à tout prix la multiplier par les dimensions de l'univers. Tout était déjà bien assez ridicule comme cela, pourquoi en rajouter ? C'est dire que je n'avais pas déposé ma candidature pour partir à la conquête du vide spatial. Non, tout avait commencé parce qu'un jour j'avais tenté de me suicider.

C'était ainsi, j'avais voulu en finir. Peu importe pourquoi. Les raisons d'en finir ne manquaient pas. Les autres, en revanche, celles de continuer, s'imposaient avec beaucoup moins d'évidence. Elles s'amenuisaient même d'année en année. Etait venu un moment où j'avais dû admettre que j'avais tout manqué. Irréductiblement, sans plus aucun espoir de rattraper les choses. Il faut dire que, dans l'art de les perdre, j'avais toujours fait preuve de beaucoup de facilité. Renoncer ne me fut pas moins facile.

J'avais toujours été très sensible au découragement, prêt à abandonner sans chercher à me raisonner.

J'abandonnai donc en m'ouvrant les veines. Ce fut un échec, encore une fois. Ce matin-là, je reçus par hasard une visite, on me transporta presque exsangue à l'hôpital, on me sauva par miracle. C'est parce que ce miracle n'en était pas un que je me retrouvai huit jours plus tard engagé dans cette aventure. Tout me désignait pour devenir un cobaye idéal à enfermer dans un cercueil de l'espace : je n'avais plus envie de vivre, donc j'étais prêt à accepter n'importe quel risque ; je n'avais ni famille ni rien à perdre ; j'avais témoigné d'une résistance qui avait stupéfié les médecins ; et, par hasard, j'avais exactement toutes les qualités physiques que l'on exigeait d'un homme à expédier vivant vers les étoiles. Après une semaine de tests, j'avais été admis à entrer en compétition avec les candidats précédemment selectionnés : deux condamnés à mort qui avaient sans doute été de fervents lecteurs de science-fiction et deux volontaires dont l'un devait avoir son billet pour la Lune depuis l'ouverture des guichets de vente, alors que l'autre avait plutôt l'air d'un employé de banque désireux d'en imposer à sa femme par un catapultage outre Terre. J'étais sorti gagnant de cette compétition. Un des responsables m'avait expliqué pourquoi.

— « Je vous juge tellement plus lucide que les autres, » m'avait-il dit. « Après tout, nous désirons envoyer un homme dans l'espace, pas un singe. »

— « La lucidité est-elle tellement souhaitable pour une excursion de ce genre ? »

— « Si vous en revenez, certainement. Cela sans compter que vous êtes journaliste. Vos impressions nous seront plus précieuses que celles d'un fou furieux grâcié ou d'un Tarzan. »

— « Je n'en suis pas tellement sûr. Je ne vous ai jamais caché que toute cette aventure me laisse complètement indifférent. Je n'ai accepté que par indifférence. »

— « Je sais, cela n'a pas d'importance. »

— « Et si mes nerfs flanchent là-haut ? »

— « C'est pour répondre à cette question qu'on vous y envoie. Mais à mon avis un indifférent a moins de chance de flancher qu'un autre. Cela sans compter que vous ne serez pas seul. »

— « C'est cela. Vous me voyez déjà passionnément amoureux, entourant d'un bras protecteur les épaules de ma compagne pour admirer le féerique spectacle de la Terre disparaissant à nos yeux. »

— « Non. Vous ne verrez que des parois lisses et vous serez drogué au moment du départ, de toute façon. »

J'avais souri en haussant les épaules. C'est ainsi que j'avais donné mon accord définitif. Peut-être parce que ce responsable, en particulier, avait une lueur d'ironie et de mépris dans le regard qui me plaisait. Quelque chose me disait qu'il trouvait, comme moi, toute cette aventure assez ridicule. Mais qu'y faire ? Sans doute avait-il compris que livrer

des lettres à domicile, plier des circulaires ou faire le tour du monde pour s'oublier n'était pas moins ridicule.

— « Vous croyez que nous en reviendrons ? » lui avais-je demandé.

— « C'est fort probable. Vous assisterez sans doute à l'inauguration de votre propre statue. »

— « Cela ne vous inquiète pas de savoir que j'ai toujours raté tout ce que j'ai entrepris ? »

— « Nous ne sommes pas superstitieux. D'ailleurs, n'importe quelle existence se termine par un ratage. »

Nous en étions restés là. Et lui était resté sur Terre. Moi j'étais parti, comme le plan l'indiquait.

3e jour

B. n'a vraiment repris connaissance qu'aujourd'hui. C'est sans doute un de ces êtres qui ont besoin de beaucoup de sommeil.

— « J'ai dormi longtemps ? » m'a-t-elle demandé en me voyant devant elle.

Je prévoyais si bien cette question que j'aurais pu jurer l'avoir déjà entendue. Un peu plus tard, comme prévu également, elle m'a déclaré qu'elle allait se refaire une beauté. C'est fait maintenant. Elle est moins blafarde, mais il lui a été impossible d'enlever ce qui me déplait en elle.

Je la dévisage, je la détaille, j'essaie de comprendre. Non sans penser avec quelque effroi que je n'aurai presque rien d'autre à faire pendant ces quatre mois qui me narguent du fond de leur durée ; cela sans parler du retour : encore quatre mois, puisqu'il paraît que nous devrons revenir. Cela surtout : revenir. On ne nous a envoyés dans l'espace que pour le plaisir un peu puéril de nous voir revenir sains et saufs, l'œil vif, bon pied bonne humeur, le teint clair et la plaisanterie au coin de la bouche, dans un état de santé exemplaire qui servira de passeport au génie inventif des responsables de cette expérience.

Huit mois... ce n'est finalement pas l'espace à boire ; cela pourrait même s'avaler comme un verre d'eau sous certaines conditions. Ou, plus exactement, d'autres que moi les supporteraient facilement. Par exemple, si les responsables de cette incarcération stellaire avaient eu l'idée d'enfermer, même tout seul, un collectionneur fanatique de timbres-poste avec quelques milliers de timbres rares et le catalogue Yvon et Tellier, nul doute qu'il aurait accepté cette expérience comme sa solitude avec des larmes de joie. C'est vrai, cette solution eût été plus rationnelle, me semble-t-il. Les hommes n'avaient pourtant pas négligé l'aspect métaphysique de la chose, puisqu'ils avaient pensé à garnir ma solitude d'un cobaye femelle. Ils avaient pensé, on devait leur rendre cette justice ; mais on pouvait leur reprocher de ne jamais penser sans faille ; il y avait toujours quelque chose qui accrochait. Comme s'ils pensaient trop ou pas assez.

Quelque chose... Quoi exactement dans mon cas ? Je m'inculpe, je

me défends, je tente de tenir les deux rôles. C'est facile : j'ai trente-neuf ans de ce genre d'exercice dans la peau. La principale erreur est, en réalité, de m'avoir choisi moi, en particulier. Il me semble savoir qu'à la place des responsables j'aurais facilement compris que je ne pouvais être d'aucun secours dans une aventure de cette dimension. Irrécupérable, bon à jeter. Que n'ont-ils fouillé mon passé, dans les détails, ma vision du monde, au lieu d'avoir passé tant de temps à prendre ma tension artérielle, à mesurer ma capacité de résistance physique ou à calculer le nombre exact de mes globules rouges ? Comment ne pas comprendre la vérité en calculant au contraire le nombre de mes échecs, en disséquant tout ce que j'avais rejeté et refusé dans mon passé, en examinant à la loupe les coups de chance que j'avais changés en coups de déveine ? Que croyaient-ils exactement ? Que je m'étais suicidé parce qu'il me manquait dix mille francs pour finir le mois ou parce que personne n'avait songé à me décerner le mérite bureaucratique ? En réalité, je ne m'étais jamais suicidé vraiment : les choses s'étaient arrêtées d'elles-mêmes à bout de course, en fin de pente. Même la force d'inertie, qui avait joué si longtemps, n'avait plus eu aucune action. J'avais simplement aidé les choses en laissant mon sang s'écouler hors de mes veines ; il avait dû se réchauffer au contact de l'air, il y avait si longtemps qu'il était glacé en moi.

Erreur sur la personne, messieurs, il y a erreur. Voilà ce que j'ai envie de leur crier maintenant que je suis loin d'eux, que je n'ai plus aucune chance de me faire entendre. A moins d'admettre qu'une tentative de suicide ravive pour quelque temps l'envie de vivre ? Que la morne terreur d'être enfermé dans cette cellule mouvante me droguera d'une nouvelle volonté de tenir le coup, d'un semblant de volonté ? Ou plus simplement que la curiosité risque de me tenir en éveil : et s'il y avait autre chose ailleurs, malgré tout ? Ou l'ambition soudain : devenir le premier homme de l'espace, moi qui avais toujours refusé de devenir une vedette ou un crayon, un auteur ou un compte-chèque, un matricule ou un certain talent, comme tant d'autres. Ou l'appât de la fortune en dernière instance : fortune gagnée dans le ciel, tombée du ciel, puisqu'elle m'est assurée si jamais je réussis à revenir sur Terre où un tombeau d'or massif m'est garanti par contrat.

Je souris. Qui sait ? Peut-être ont-ils raison de m'avoir fait confiance, malgré tout. On en a vu d'autres se métamorphoser au contact d'incidents encore plus bénins. Je finirai peut-être dans la peau d'un héros conscient de son héroïsme, soucieux de savoir où sera édifiée sa statue, quel boulevard portera son nom, et gorgé d'une nouvelle respectabilité.

Bien sûr, bien sûr... Force m'est cependant de reconnaître que je ne sens rien de changé en moi. Il me semble même savoir que je me suis réveillé avec l'âcre sensation d'être une fois de plus embarqué de force dans une journée qui ne peut rien m'apporter. Je dois même faire un effort pour me persuader qu'aucune contrainte ne m'attend aujourd'hui,

aucune obligation. C'est tout comme. C'est peut-être encore pire de savoir que je n'aurai même pas quelque tracas quotidien à ressasser.

Il reste B. là devant moi. Pourrait-elle éventuellement servir de souci, d'ennui à envisager, de possible, de mirage éphémère auquel se raccrocher ? Une fois de plus, je la dévisage.

Comme certaines femmes vous rappellent confusément un éblouissement qui a ses racines dans quelque passé oublié, B. m'évoque, de façon aussi obscure, un souvenir déplaisant. Elle me pèse sur l'estomac, dans la mémoire sans trop savoir pourquoi, sans raison sans doute. Soudain je me rends compte qu'avec sa bouche aux lèvres un peu trop charnues, ses hanches larges, ses fortes fesses de fille saine bien plantée sur ses cuisses, elle répond avec quelque classicisme aux canons attendus de la sensualité. J'en viens même à me demander si les responsables, dans leur naïveté de mathématiciens qui ont pisté tous les impondérables, ne l'ont pas choisie en fonction de cette particularité si peu singulière. J'aurais dû discuter de ces détails avant de partir, leur faire certaines réserves.

Je la regarde avec plus d'attention, je me dis qu'elle aurait pu être repoussante, inutilisable, et qu'en définitive... si seulement elle n'était pas si brune, pas si bien en chair, pas si souriante... A-t-elle tenté de se suicider, elle aussi ? J'y pense tout à coup, je lui pose la question.

C'est bien cela. Elle aussi est une rescapée. On l'a retrouvée alors qu'elle était pratiquement moribonde. Elle s'en est tirée. Elle semble effectivement avoir d'inquiétantes réserves de vitalité en elle, cela se voit à sa façon de manger les choses des yeux, à ses mains avides de prendre et de griffer. Et comme il fallait s'y attendre, c'est pour un homme qu'elle s'était tuée. Son amant l'avait abandonnée, elle avait préféré en finir. Piètre raison qui me rentre dans la gorge comme un gâteau crémeux après un trop copieux repas. C'est tellement ce que j'attendais. Cela aussi, on aurait pu le prévoir au départ : m'encager avec une femme qui se serait suicidée par lassitude eût été plus logique, me semble-t-il. L'exaltation ne m'a jamais inspiré confiance, même quand elle mène au tombeau.

Mais qu'y faire ? Le temps des remplacements a passé et personne ne m'a d'ailleurs jamais demandé mon avis à ce sujet. Il reste évidemment la solution d'aller voir dans le frigidaire si personne n'a eu l'heureuse initiative d'y enfermer à mon intention une jeune femme de secours en cas de panne ou d'incompatibilité d'humeur ; mais c'est peu probable.

Il me faut donc me résigner et me préparer à supporter ma compagne.

6e jour

Je la supporte. Je me supporte. Je supporte tout, tant bien que mal. Le voyage mieux que le reste. N'était le fait que je n'ai pas perdu la mémoire, je pourrais d'ailleurs jurer qu'il n'a jamais été question d'un

voyage quelconque et que j'ai simplement été jeté dans une cellule où je jouis d'une totale liberté de faire tout ce qui ne me plaît qu'à moitié. Il faut bien reconnaître qu'à part me répéter que je suis libre, libre comme l'air et le vide, je n'ai absolument rien à faire. C'est vraiment une aventure sans aventure que celle-là, celle-là même que tant d'auteurs doués d'une imagination névrosée avaient décrite comme une apothéose de toutes les tortures ou de tous les éblouissements. Il est vrai que le futur fascinant n'est que pour demain : ce débarquement enfin dans l'ailleurs, dans l'inconnu absolu. Eh bien, j'y pense parfois, pas tellement en réalité, et non seulement le sujet ne m'inspire aucun lyrisme d'exception, mais je n'en attends aucun remous de curiosité. Nous sommes condamnés, nous les Terriens, à la banalité. Même si nous échappons par quelque miracle à la Terre. Et l'univers, sans doute aucun, en contient autant que notre planète natale. Je vois si bien ce que cela donnera, ou plus exactement tout ce que cela ne donnera jamais. Ou bien le paysage sera extravagant et, dans ce cas, il ressemblera à quelque coin particulièrement pittoresque de la Terre. Ou bien il sera écrasé dans sa monotonie et alors il évoquera le désert, la steppe ou la savane. Tout cela me paraît tellement couru que je ne vois vraiment pas pourquoi il faut courir pour aller le vérifier. Le reste sera à l'avenant : s'il fait torride sur cette planète, on se croira sous les Tropiques ; s'il fait glacial, on aura l'impression de débarquer dans le Grand Nord ; et si jamais il y fait tempéré, on se dira : « Tiens ! il fait bon ici ». En pareil cas, il faut bien reconnaître que jamais dans l'histoire, pourtant suffisamment démente, de l'Humanité, on n'aura payé aussi cher en illusions, en vains efforts et en calculs extravagants, le droit de prononcer cette phrase que nous inspire n'importe quelle prairie à quelques kilomètres d'une capitale.

Prévoyants, les responsables m'ont d'ailleurs donné une réserve de papier et plusieurs stylos afin que je puisse noter mes émerveillements, mes déceptions et mes épouvantes. D'excellents stylos, reconnaissons-le ; du papier de fort bonne qualité.

— « Vous étiez, paraît-il, un journaliste de talent, » m'avait même fait remarquer un technicien visiblement ravi de bombarder l'insondable d'un homme capable de tenir un crayon.

Mais oui, mais oui. J'étais ceci, j'avais été cela, j'aurais pu être, je faillis, je fus, je suis, je serai, j'eusse été si, j'aurais pu avoir été... J'avais même eu quelque talent, comme il le disait. Malheureusement, j'étais le seul à ne pas y croire. Avoir du talent, à mes yeux, n'avait guère plus de sens qu'avoir de la malchance, de l'asthme ou des rentes. Je vais d'ailleurs décevoir tout le monde, car jusqu'à présent je n'ai pas encore écrit une seule ligne de rapport et toutes les pages du journal de bord sont restées vierges, immaculées. Elles le resteront ; sur ce point-là, au moins, ils auront fait des économies. Ecrire, sur Terre, sur cette boule de feu qui s'en allait virevolter à une allure de bolide d'un néant à un autre me paraissait déjà saugrenu, que dire de l'impression

que je ressentirais si je devais m'appliquer à tenir un journal de bord dans cette cellule mortuaire ? Je n'ai de comptes à rendre à personne, je n'ai rien à léguer au monde, je n'ai aucune envie de rendre service à qui que ce soit. Cette aventure, je l'ai acceptée, par veulerie sans doute, mais je ne l'ai jamais admise.

C'est dire que je n'ai vraiment rien à faire.

Sans éprouver un urgent désir de me montrer utile ou de contribuer à la bonne course de la civilisation, je le déplore un peu. Là aussi, il y a une faille regrettable ; on n'a pas tout prévu. Je trouve qu'on aurait bien pu me laisser sous la main un tableau de bord factice pourvu de quelques manettes et de quelques volants reliés au vide, rien que pour me donner l'illusion de diriger cet engin ou, tout au moins, de corriger de temps à autre sa trajectoire. Mais rien, tout est dirigé à mon insu, de la Terre.

B. et moi sommes vraiment des matricules vivants. Notre seul travail est de rester en vie. Et, également à notre insu, des centaines d'instruments de précision guettent notre vie, la soupèsent goutte à goutte, la résument, la jugent gramme par gramme et transmettent sans doute aux responsables des indications dont nous ne percevrons jamais rien. Les nouvelles doivent être bonnes, car nous sommes réellement bien en vie.

B. surtout.

Optimiste, tout à fait revenue de ses idées noires, dégoulinante de sève vitale, prévenante, attentive et attentionnée, elle m'a déjà raconté toute sa vie, avec l'air de croire que, même si elle ne possède aucun bien sous le soleil, il lui reste au moins ce petit patrimoine abstrait qu'elle semble couver avec quelque dévotion. Tant il est vrai que l'on couve ce qu'on peut : un enfant ou un roman, un œuf ou un passé. Parfois sa gentillesse arrive à me désarmer. Parfois aussi, plus rarement, elle est capable de s'arracher une phrase qui pourrait presque m'émouvoir. Presque, jamais tout à fait. Elle ne pourra jamais me convaincre réellement. Il lui manque quelque chose, sans doute le fait qu'elle ne donne pas à rêver. Elle ne fait pas illusion, elle est le contraire de l'équivoque, du silence, du glacis, du mystère.

Voilà sans doute pourquoi je la tiens à distance. Je prolonge les délais, je remets à plus tard ce qui doit fatalement arriver. Car il est bien entendu que nous n'avons été jetés dans cette cellule que pour faire l'amour ensemble. Pour oublier ensemble dans l'amour. Ils le savaient. Je le sais, elle le sait. Nous le savons trop bien, sans qu'il y ait le moindre doute à ce sujet. Je crée le doute, j'essaie de le créer. Là est ma seule chance de rêver : avoir envie de prendre B. et ne pas donner suite à ce désir. Heureusement, pour l'instant, il me reste cela. Comme B. est jeune, qu'elle a les seins bien placés, que ses cuisses paraissent aussi fermes que ses fesses, que son ventre légèrement bombé appelle la brutalité, je la désire, j'attends, je la regarde vivre, j'imagine, je pactise, je tisse mon avenir immédiat. C'est cela surtout : ne pas changer immédiatement cet avenir, ce possible contenu dans l'avenir,

en un état présent qui sans doute ne me réserve rien de plus que mon passé. Rester sur un doute, même s'il existe à peine. Croire que demain vaut la peine d'être attendu parce qu'il contient au moins une donnée de non-vécu : prendre B.

J'attends donc.

Elle s'en étonne un peu probablement. Mais elle n'ose pas en parler. Mon attitude l'intimide, parce que, comme toutes les femmes, elle s'imagine que l'homme n'a été créé que pour les traquer et se jeter, éperdu, entre leurs cuisses. Elle ne me provoque cependant pas encore ; la coquetterie n'est d'ailleurs pas son fort : elle est de ces femmes simples, directes, toujours vaguement entre deux faims, à qui il suffit de demander courtoisement une nuit pour l'obtenir aussitôt, sans autre prologue. Et comme, en l'occurrence, je n'ai même pas à lui demander son avis. Que tout a été tacitement conclu, débattu, disposé...

Parfois, je m'évade. J'aurais voulu que B. soit différente, tellement différente. Je m'invente des théorèmes nouveaux, j'essaie d'en déduire des corollaires. J'imagine une B. distante, un peu blonde, un peu glacée, mais littéralement brûlée par une sorte de feu glacial bien dissimulé. Une B. taciturne, secrète, lovée sur son mépris et son indifférence, limitée à son désespoir invisible, passionnée sans passion à se mettre sous la dent, avide de crever en silence, mais un vague sourire aux lèvres. Elle ne m'aurait accordé qu'un simple regard et si j'avais dû lui adresser la parole, elle m'aurait fait comprendre qu'être réunis dans une cellule ne s'imposait nullement comme une raison suffisante d'entamer une conversation. Puis, peu à peu, son regard aurait cherché le mien. Après une ou deux semaines. Nos désespoirs auraient rampé dans l'ombre l'un vers l'autre, dans le silence des mots qui n'ont pas besoin d'être prononcés. Puis nos mains, un jour. Nos corps. Notre mépris commun. Notre certitude de n'avoir jamais eu soif que de soif. Nous aurions conclu, sans en parler, un pacte de calme terreur. Nous aurions trompé un instant le vide, avec la certitude cependant de ne pas arriver à nous duper nous-mêmes. Mais en souriant à cette certitude, en la laissant en instance...

Nous aurions pu...

B. qui est là devant moi, bien réelle, tellement loin de ma réalité à moi, n'est en somme que le visage de mon dernier échec.

18e jour

C'est arrivé.

J'ai fait l'amour avec B. C'était plus agréable que je n'aurais pu le croire.

Maintenant, il n'y a plus aucun imprévu à repérer. A part la mort, évidemment, ce qui n'est pas nouveau. A toute allure, nous fonçons vers le déjà vécu. Heureux les hommes restés sur Terre qui, obsédés par notre aventure, s'imaginent que nous filons à la vitesse d'un météore

vers l'avenir, alors que nous nous enfonçons en réalité dans un éternel passé qui ne contient aucun élément d'exaltation, plus même l'ombre d'un mirage.

B., elle, ne s'en soucie guère. Elle est de plus en plus débordante de vitalité. L'amour la ranime. Il y a quelque temps qu'elle devait en être sevrée. Elle en a profité pour m'entretenir d'autres détails de sa vie qu'elle avait laissés dans l'ombre. Son regard qui paraissait dévorer le vide commence à me dévorer moi. C'est moins rassurant.

22ᵉ jour

A l'ennui succède l'agacement.

B. a compris que faire l'amour est à peu près l'unique distraction que nous puissions nous offrir. Elle le fait comme elle parle : avec volubilité et beaucoup de sentiment. Plus elle le fait, plus elle en a soif.

Elle m'inquiète de plus en plus. Je la vois avec quelque effroi s'installer dans cette aventure sous la devise « deux cœurs et une fusée » pour remplacer la traditionnelle chaumière. Si cela continue, elle va se mettre à tricoter des napperons et garnir les murs capitonnés de la cellule de rideaux de cretonne. Heureusement que notre nourriture nous est servie toute préparée et rigoureusement rationnée, rationalisée, car sans cela je ne couperais pas au régime des petits plats.

Qu'est-ce qui succédera à l'agacement ?

30ᵉ jour

La joie de vivre...

B. est décidément malade de ce mal-là. J'imagine que, même reléguée au plus profond de son caveau de famille, les cadavres de ses voisins lui donneront de bonnes raisons de croire en l'avenir. Force m'est de reconnaître que, malheureusement, je l'avais bien jugée dès le premier coup d'œil : à son excès de chair fraîche correspond un trop plein de sentiments positifs et d'optimisme qui ne peut que me déplaire. Et si un jour elle a tenté de se suicider, c'est tout simplement parce que la pensée d'une minute ou d'une heure de souffrance devait lui être insupportable.

La joie de vivre... A-t-on idée ! Par contraste, elle me rappelle une jeune femme que j'avais connue l'an dernier et qui, elle, couvait une passion autrement fascinante : la joie de mourir. Je ne l'avais vue qu'une seule fois. Nous nous étions rencontrés par hasard à la terrasse d'un café, je l'avais ensuite invitée à dîner. Rarement j'avais pris autant de plaisir à me laisser envoûter par l'imprévu d'une soirée qu'attisait à plaisir une jeune femme singulièrement décontractée, souriante, à la fois proche et sauvage, fiévreuse et lucide, qui, durant ces heures, ne me parla que de son prochain suicide qu'elle avait inscrit à son agenda pour la journée du lendemain. La mort ainsi nous avait servi de sujet de plaisanterie pendant toute la nuit. Personne n'avait répondu au téléphone

le lendemain quand j'avais appelé la jeune femme chez elle. J'avais appris sa mort par les journaux le surlendemain. Elle s'était suicidée au gaz la veille. Comme elle l'avait dit : en fin d'après-midi. C'est à cette époque très précisément que j'avais tout à fait cessé d'écrire.

Une fois de plus, regardant B. patauger dans mon espace vital, tenter de forcer mon espace vital, je pense à elle, à l'autre. Je hais sa mort autant que je hais l'existence tapageuse de B. Peut-être y aurait-il eu quelque chose de changé si elle était restée en vie ? Si j'avais insisté pour rester avec elle cette nuit-là ? Peut-être... quoi de plus pratique et de moins convaincant que ce mot qui entr'ouvre toutes les portes, suscite toutes les fausses réponses, autorise toutes les lâchetés.

A présent, le temps de ce mot flasque a passé. Il est rayé de mon univers. Les affirmations l'ont remplacé. Les lugubres et redoutables affirmations.

37e jour

Nous n'arriverons jamais. Le temps passe avec une telle lenteur, confondu dans la lumière glauque d'une seule énorme journée sans ombre, sans aube et sans crépuscule, qu'il se produira en fin de compte une sorte de silencieuse explosion invisible et tout sera dit. Je me diluerai dans le temps. Ce sera la fin.

Et puis, même si nous arrivons, de l'autre côté du miroir, le reflet de ce cauchemar m'attend : le retour. Nous devrons revenir. Traverser en sens inverse de nouveau quatre mois, cent vingt journées, deux mille huit cent quatre vingts heures, plusieurs siècles...

J'ai peur.

Il n'est pas exclu de penser que B., elle aussi, a peur, mais je suis devenu sa bouée de sauvetage. Elle s'accroche à moi, elle me jette ses bras autour du cou, enroule son corps autour du mien. Elle me fait couler à pic, peu à peu, dans sa terreur qui se confond maintenant avec sa fringale de faire l'amour pour oublier.

Elle ne pense plus qu'à cela.

Je ne pense plus qu'à y échapper. Je me sens vidé, d'une part ; sursaturé, d'autre part, de dégoût, de mépris. B. me fait horreur, habillée ou nue, haletante ou brisée, sur le dos ou sur le ventre, quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle dise. Sa bouche ou ses mains, ses jambes ou ses cheveux, tout ce qui appartient à sa peau comme à ses muscles me fait l'effet de tentacules dont je dois me délivrer sous peine d'être dévoré vivant. Son odeur de femelle satisfaite ou vorace me donne la nausée. Ses cris m'effraient autant que ses silences. Son visage aux traits réguliers et bien dessinés, quand il s'approche de moi, me paraît un effrayant paysage plein de cicatrices et de crevasses, de protubérances et de plaies mal refermées.

J'ai peur et même si je devais la jeter à bas du lit, je la retrouverais

néanmoins dans la même pièce, inquiétante et prête à toutes les concessions, soumise, effacée et pourtant poisseuse de présence.

Si encore elle se contentait de faire l'amour avec son corps ; mais son cerveau également réclame l'orgasme. Elle romance, elle guitare, elle lyrise sur toutes les gammes de la conjugaison. Elle s'est allongée dans une nouvelle passion, déversant en douce dans notre solitude forcée tous les poncifs humides que des siècles de littérature encrémée ont mis à sa disposition : les amoureux sont seuls au monde. Rien que nous deux. Avec toi jusqu'au septième ciel. Pour vivre heureux, vivons cachés...

J'ai peur.

Je crois que j'aurais encore préféré me retrouver enfermé dans cette cellule avec un chien, animal que je déteste pourtant par dessus tout.

42e jour

J'essaie de dormir le plus longtemps, le plus souvent possible. Mais je n'ai jamais été très doué pour le sommeil, pas plus que pour l'oubli.

Je crois d'ailleurs avoir compris que les hommes ont vraiment soupesé les moindres détails de leur petit complot : pour nous faire tenir le coup dans cet aquarium projeté à travers le silence d'un gouffre sans fond, ils ne comptaient que sur l'amour. Ils ont tout misé là-dessus : et à mon insu, dans la nourriture, j'absorbe tous les jours une certaine quantité d'aphrodisiaques. Voilà qui explique pourquoi, malgré le dégoût croissant que B. m'inspire, je fais encore l'amour avec elle.

Les hommes, j'aurais dû y penser, sont des spécialistes du cercle vicieux en tous genres. Malheureusement pour eux, s'ils ont tout prévu, les superflus et les arabesques de leur machination, ils ont cependant négligé l'essentiel : mon allergie à B. qui n'était pas inscrite au programme et qui remet tout en question. Et ces aphrodisiaques, sur lesquels on comptait, risquent justement d'aviver cette allergie. Car il est bien entendu que plus je me colle à B., plus mon dégoût devient obsédant.

Si seulement il pouvait arriver quelque chose dans ce monde clos et parfaitement calfeutré. N'importe quoi. Mais ce voyage au bout de l'insondable est décidément moins fertile en imprévus qu'une promenade en banlieue.

58e jour

Il est quand même arrivé quelque chose.

J'ai tué B.

Je n'en pouvais plus. Je l'ai tuée en douceur alors qu'elle venait de s'endormir après m'avoir dit que jamais elle ne pourrait vivre sans moi. Je lui aurai au moins démontré qu'elle pouvait très bien mourir sans moi. Qu'elle se rassure, ce n'est que partie remise. Il n'est nullement dans mon intention de jouer tout seul les pionniers de l'espace. Je suis bien trop sujet au vertige pour accepter ce rôle de Tarzan galactique.

Il y a quelques instants, j'ai quand même éclaté de rire tout en

pensant que je venais sans doute de rire pour la dernière fois. Mais c'était de bon cœur, il faut bien le reconnaître. J'ai ri en songeant que le monde entier doit déjà être au courant de la mort de B. puisque notre flux vital est minutieusement capté par des machines qui transmettent leur compte rendu à notre terre patrie. Pensez donc, quelle macabre surprise : après avoir supporté la traversée pendant 58 jours sans même un simple malaise, le sujet B. meurt soudain entre ciel et terre. Le drapeau de l'avenir doit être en berne. Je suppose même qu'ils doivent déjà échafauder des thèses tendant à démontrer que la Femme supporte moins bien l'espace que l'Homme. Un peu de patience, messieurs. D'ici très peu de temps, je leur démontrerai que l'homme n'est pas beaucoup plus résistant que la femme. Heureux de fausser pour quelque temps leurs calculs et toutes leurs prévisions.

Là encore, en dépit de la terrifiante complexité dont ils avaient doté les machines qui nous cernaient, ils avaient oublié de river à toute cette machinerie un petit enquêteur électronique : lui seul, par intuition artificielle, aurait pu leur démontrer que notre mort, qui suscitera tant de commentaires, n'était en somme qu'un simple crime suivi d'un suicide. Cela on ne le comprendra que si jamais on retrouve un jour cette fusée. Ce qui est peu probable ; car, avant d'arriver sur la planète où nous devons débarquer, j'ai malgré tout un geste à faire. Un geste simple, mais essentiel : mettre en marche un déclic que je suis seul à pouvoir actionner. Sans ce geste, l'engin ira s'écraser sur le monde qui est notre point d'arrivée. C'est dire qu'il n'en restera rien, pas même un tas de ferraille.

Je les aurai vraiment dupés jusqu'au bout. Sans trop le vouloir j'aurai commis le premier crime parfait d'outre-terre. Et après ? Je n'ai même pas la consolation d'en tirer quelque vanité.

59e jour

Plus que 64 jours avant d'arriver là-bas.

Pendant quelques heures je me suis demandé s'il ne serait pas de bon ton, avant de mourir, d'aller jeter un coup d'œil sur le monde qui sera notre cimetière. Et puis non, j'ai réfléchi : j'aime autant ne pas voir son paysage. Je l'imagine de toute façon peu surprenant, peu attrayant et, même s'il devait être pittoresque, je ne vois pas ce que cela pourrait bien changer. Autant m'avouer que je suis simplement dans mon corbillard et que ce véhicule transportera bientôt mon cadavre jusqu'à un cimetière où aucun homme n'a encore l'honneur, un peu futile, d'être enseveli. Ce sera ma petite surprise posthume. Mon premier imprévu d'outre-tombe. L'imprévu m'ayant manqué de mon vivant, au moins j'aurai eu ainsi ma revanche.

Dans quelques heures, tout sera dit.

J'ai enfin pris le journal de bord que l'on m'avait remis et je l'ai ouvert. Personne ne le retrouvera jamais, c'est pourquoi j'ai tenu à faire

preuve d'un ultime élan de conscience professionnelle. Et puis, ces pages blanches, cela fait réellement trop triste. J'ai pris un crayon et j'ai inscrit en lettres capitales : AU SECOURS !

C'est tout ce qui me reste à dire. Mais c'est beaucoup en somme. C'est, si l'on veut, le résumé de ce que j'ai vécu. C'est tout ce que j'ai à léguer à ce monde, comme à l'autre. C'est aussi mon testament et ma dernière et unique volonté.

AU SECOURS !

J'aimerais bien que l'on puisse graver ces deux mots en épitaphe sur ma tombe, nulle part, jamais. Inutile de s'attendrir : je m'en passerai facilement. C'est même la chose dont je me serai passé le plus facilement.

Silence, messieurs ! D'ici quelques minutes, je vous léguerai une nouvelle assez sensationnelle pour justifier sur Terre un communiqué spécial. Même les chanteurs de charme liquéfiés sur les ondes arrêteront un instant leurs plaintes pour laisser la place à cette nouvelle : le sujet A. n'a pas non plus survécu au voyage dans l'espace. Comme B., il vient de mourir. Personne ne saura jamais comment, ni pourquoi.

A + B est égal à 0.

C'est peut-être ce qu'il fallait démontrer.



Le Serment

(*The oath*)

par JAMES BLISH

Le Serment d'Hippocrate est prêté par tous les médecins du monde avant qu'ils puissent exercer. Depuis près de deux mille ans, l'antique formule n'a pas été modifiée. Les médecins nazis qui y ont manqué ont été jugés et condamnés à Nuremberg et par d'autres tribunaux.

Mais le Serment d'Hippocrate ne devra-t-il pas être modifié après un désastre atomique ? Le salut de l'humanité ne devra-t-il pas être placé avant celui des individus ?

James Blish, l'auteur du célèbre roman « Un cas de conscience », *ne prétend pas répondre à cette terrible question. Mais il pose, une fois de plus, l'insoluble problème de la fin et des moyens.* (1)



Le docteur Frank Tucci n'eut garde d'oublier le ralentisseur à main tout en appuyant sur le frein à pédale du scooter pour aborder le pont, tout en jetant un regard inquisiteur vers les guérites de péage. Il détestait rouler en scooter. Lorsqu'il ne pouvait faire autrement, il reconnaissait cependant que ce genre de véhicule n'offrait qu'une cible extrêmement réduite pour aller n'importe où ; en outre un scooter ne consomme guère d'essence, et il ne lui restait qu'une maigre réserve de carburant. Mais avant tout, le docteur abominait les ponts. Il avait la sensation d'y être particulièrement exposé — et les guérites de péage se prêtaient tout naturellement aux embuscades.

En ce qui concernait celles-ci, du moins, la réalité correspondait bien aux apparences : elles étaient désertes. Vitres brisées, tiroirs-caisses ouverts à coups de feu. Il ne faisait aucun doute que l'agresseur n'avait pas survécu longtemps pour découvrir que son butin était sans valeur. Au reste, ce genre de pillage se rencontrait rarement, car les gens n'avaient eu que peu de temps. La plupart de ceux qui se trouvaient en dehors des zones objectifs étaient morts dans les quarante-huit heures — la dose en terrain non protégé atteignant 9100 rœntgens.

Naturellement, la petite ville vers laquelle le docteur roulait avait dû être pillée de fond en comble, mais là, c'était différent. La présence d'un

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Le feu aux poudres* » (n° 12) ; « *Le Livre de Vie* » (n° 28) ; « *Survivance* » (n° 45) ; « *Cette Terre dont les heures sont comptées* » (n° 70) ; « *Les ongles* » (n° 76).

médecin dans le voisinage (il s'agissait de l'homme que Tucci venait voir de si loin) avait provoqué un retour en masse des survivants — et qui dit survivants dit fatalement pillage. En premier lieu ils étaient habitués à trouver 70 % de leur calcium dans le lait, et le seul lait buvable de toute la région suspecte avait été mis en boîtes avant le Jour. On aurait peut-être encore pu trouver une ou deux vaches vivantes à l'extérieur des Abris, mais leur lait était probablement mortel.

Une fois que les survivants auraient consommé leur butin, c'en serait fait pour eux et à jamais de tout produit laitier. La teneur du sol en strontium 90 était beaucoup trop forte. Tucci n'ignorait pas que le Service de la Nutrition s'était penché sur les problèmes posés par les besoins en calcium, mais il ne savait rien de précis à ce sujet qui, d'ailleurs, n'entrait pas dans son domaine.

Son domaine était là-bas, dans la vallée qui s'ouvrait devant lui, dans le grand chalet démontable où (affirmaient les rapports) il allait trouver un autre docteur. Un médecin, ou du moins quelqu'un passant pour tel. Tucci nota par instinct professionnel la bonne exposition de la maison, bâtie à proximité d'un ruisseau dont l'eau vive courait sur un lit de gravier. Les terres semblaient d'un bon rapport — en tout cas, elles étaient cultivées. On y voyait surtout des légumes, presque un demi hectare, suffisamment de quoi nourrir une famille peu nombreuse si l'on s'en tenait aux rations sévères de l'époque. Quant à la famille elle-même, c'était évidemment elle que Tucci apercevait un peu plus loin : deux enfants âgés de quatre à sept ans (donc tous deux des survivants) qui jouaient à cache-cache parmi les blés dont l'autre demi hectare avait été semé.

Tucci se demanda si le propriétaire connaissait le procédé indien consistant à mettre dans chaque sillon de blé des citrouilles, des haricots et un poisson d'eau douce. S'il l'ignorait il ne récoltait certainement pas la moitié de ce que le terrain aurait pu produire.

En ce qui concernait les possibilités de défense, l'endroit aurait pu être mieux choisi. Le chalet était bâti au centre des terres cultivées, ce qui donnait une vue dégagée dans toutes les directions, mais un adversaire installé sur les crêtes environnantes pouvait l'assiéger presque indéfiniment. Toutefois, un docteur ne serait probablement pas réduit à se défendre seul contre les rares bandes armées qui rôdaient çà et là, étant donné que ses voisins viendraient à la rescousse. « Voisin », dans le sens où il fallait l'entendre ici, désignait tous ceux qui, dans un rayon de cent cinquante kilomètres, pouvaient disposer d'une arme et se porter à votre secours en un minimum de temps.

Mais avant de se risquer à l'attaquer, des ruffians auraient peut-être hésité. En voyant la maison pour la première fois, ce qui n'était possible que de l'endroit d'où Frank Tucci dominait la vallée, ils auraient d'abord aperçu le toit peint en vert. Et sur ce toit s'étalait une grande croix rouge.

Précaution qui n'aurait guère servi au cours des six premiers mois. Mais plus d'un an s'était maintenant écoulé depuis le Jour, et les choses

avaient pris entre temps meilleure tournure. Au début, quand les mourants se rendaient compte qu'ils ne pourraient survivre, les gens déversaient leur fureur sur les médecins. Et cela expliquait pourquoi de vagues bruits concernant la présence d'un physicien dans cette région avaient pu décider Frank Tucci à faire ce voyage : trois cents kilomètres de routes défoncées sur un Lambretta rouillé et poussif, avec un bidon arrimé bien en évidence sur le porte-bagages et qui contenait vingt litres de cet or liquide appelé essence — et lui-même suant sang et eau dans une combinaison à l'épreuve des balles, mais dans l'efficacité de laquelle il n'avait aucune confiance.

Il fit pétarader trois fois son moteur avant de redémarrer en direction de la vallée. Pour rien au monde il n'aurait voulu laisser croire qu'il cherchait à s'approcher en catimini. De fait, alors qu'il mettait pied à terre quelques minutes plus tard pour poser le scooter sur sa béquille, il vit quelqu'un l'observer par une fenêtre du rez-de-chaussée du chalet.

Sa silhouette, il le savait, offrait un drôle d'aspect. Les petits hommes bedonnants paraissent encore plus ronds quand ils sont à scooter, et il doutait fort que son casque fendu et ses lunettes noires rendissent son allure moins bizarre. Il lui était toutefois possible de les ôter — mais il ne pouvait songer dans l'immédiat à retirer la combinaison présumée à l'épreuve des balles.

Ce fut une femme qui lui ouvrit la porte. Une jeune femme grande et blonde, au corps musclé, vêtue d'un short et d'un corsage sans manches, et dont les cheveux étaient noués par un ruban sur la nuque. Il l'apprécia du premier coup d'œil. Elle était assez séduisante dans son genre héroïque — mais surtout, on voyait clairement en elle la force et l'activité, seules valeurs qui comptaient à présent, encore que la ruse animale fût également bien utile.

— « Bonjour, » dit-il. En même temps il sortait de sa poche une boîte de haricots, geste d'offrande désormais rituel, et sans lequel il était à peu près impossible d'entrer en rapports avec un étranger. « Je m'appelle Frank Tucci. Je viens du nord et suis à la recherche d'un certain Gottlieb, Nathan Gottlieb. Je crois savoir... »

— « Je vous remercie, c'est bien ici qu'il demeure. » La jeune femme s'exprimait avec une amabilité dont le visiteur n'avait pas l'habitude : manifestement, elle ne ressentait ni peur ni méfiance à son égard. « Je suis Sigrid Gottlieb. Mais je crains que vous ne soyez obligé d'attendre un peu. Mon mari s'occupe d'un malade en ce moment, et après lui il y en aura encore deux ou trois. »

— « Un malade ? » Tucci ne cherchait pas à paraître étonné. Il savait qu'il aurait trop forcé la note. Une simple lenteur calculée, dans sa réponse, devait suffire à tromper un interlocuteur sans méfiance. « Mais c'est... Evidemment, tout est changé maintenant, mais le Gottlieb dont je parle est un poète. »

Un petit silence, puis : « Je veux dire... était un poète. »

— « Et il l'est encore, » sourit Sigrid. « Entrez donc, Mr. Tucci. Cela

va être une surprise pour lui. En tout cas, c'en est une pour moi... Presque personne ne connaissait son nom — même Avant. »

Un point ! Grâce à la prodigieuse bibliothèque dont disposaient les Abris des Appalaches. Tucci s'y était livré à un minutieux travail de collationnement, vérifiant dans les ouvrages ou les revues l'authenticité de chaque nom appris par ouï-dire. Il n'avait jusqu'alors obtenu aucun résultat — mais cette fois, il était payé de toutes ses peines.

Désormais, le reste allait être facile.



Nathan Gottlieb l'écoutait avec une telle force d'attention que, dans les souvenirs de Tucci, tous ses précédents interlocuteurs se trouvaient ramenés à un niveau à peine supérieur à la catatonie. Ce regard scrutateur le rendait plus que jamais conscient des nombreux petits mensonges sur lesquels reposait son histoire, et aussi du fait que Gottlieb tournait et retournait sans cesse entre ses doigts le cadeau propitiatoire offert à Sigrid. Peut-être allait-il bientôt s'apercevoir que la boîte avait été fabriquée *après* le Jour et en tirer les conclusions qui s'imposaient. Mais Tucci ne pouvait rien faire pour hâter les choses. Il n'était que de continuer sans risquer une fausse manœuvre.

Gottlieb apparaissait comme un petit homme très maigre (il mesurait presque trente centimètres de moins que sa femme) au visage glabre et plutôt hâlé. A le voir on eût dit qu'une fois nu il aurait été possible de compter tous ses os, et d'ailleurs son type somatique laissait penser qu'il n'avait pas dû être beaucoup plus gras Avant. Mais ici, le corps importait peu ; ce qui stupéfiait le visiteur, c'était la vivacité intense et harmonieuse qui animait chacun de ses muscles. Tant bien que mal, Tucci poursuivit ses explications :

« ...Et puis, quand j'ai entendu dire qu'il existait dans cette région une colonie de survivants, et surtout, qu'un certain Nathan Gottlieb y tenait une place prépondérante, la chose réveilla en moi de vieux souvenirs. Ce fut vraiment le hasard, étant donné qu'il s'agissait d'un nom assez courant et que je n'ai jamais eu l'occasion de lire autant que j'aurais voulu. Mais je me suis immédiatement rappelé un de vos vers, et depuis je ne peux plus l'oublier. »

— « Un vers ? »

— « Celui-ci : *« Et l'or glissa, lustral, sur les boucles du Temps »*. Il me hantait en secret depuis des années. Lorsque j'ai lu votre nom, il m'est revenu avec toute sa puissance évocatrice. »

Gottlieb acquiesça pensivement : « Oui, c'était un dernier vers, destiné à produire un effet de chute. Il est dommage que le reste du poème ne soit pas de la même valeur. Dès que cet alexandrin m'est venu à l'esprit j'ai su quelle devait être sa place. J'ai ensuite attendu deux ans une inspiration qui fût digne de lui. En vain. J'ai finalement composé quelques

strophes sur des données synthétiques — avec le résultat médiocre qui était à prévoir. »

— « Je n'y aurais rien vu si vous ne me l'aviez pas dit, » affirma chaleureusement le visiteur. Il était du reste sincère, admirant tout particulièrement ce poème qu'il avait lu pour la première fois quarante-huit heures plus tôt. « En tout cas, j'ai été suffisamment intéressé pour venir voir jusqu'ici s'il s'agissait bien du même Gottlieb qui avait écrit « *Les Lendemains.* » Je suis enchanté de constater que je ne me suis pas trompé, mais bien plus encore d'apprendre que vous êtes également médecin ! Nous souffrons d'une pénurie terrible de docteurs, et il se trouve justement que c'est là ma partie, dans les Abris. La coïncidence est presque incroyable. »

— « Incroyable, certes. » Gottlieb tournait et retournait toujours la boîte entre ses doigts. « Mais il y a encore un point que je comprends mal. Quel est ce « nous » dont vous parlez ? »

— « Très juste. Nous disons maintenant « Société » tout court, puisqu'elle est la seule à avoir subsisté — mais il s'agissait à l'origine de la Société de Transports et d'Emmagasinage Bryan. Si vous vous trouviez déjà dans nos régions Avant, vous vous rappelez peut-être la publicité que nous passions à la radio en modulation de fréquence pour nos Abris des Appalaches. « Hommes d'affaires, industriels, commerçants, avez-vous songé à ce qu'il adviendrait de vos archives si quelque catastrophe (dont nous ne dirons pas la nature) s'abattait sur le pays ? Confiez-les donc à nos abris des montagnes, et disparaissez l'esprit en paix. » Voilà en gros ce que nous disions. »

— « Je m'en souviens. Mais je ne me doutais pas que vous preniez cela au sérieux. »

— « Si fait. Et chose curieuse, bon nombre de chefs d'entreprise nous ont cru sur parole. Lorsque le Jour est arrivé, naturellement, il apparut tout de suite que ces tonnes d'archives commerciales n'allaient plus servir à rien. Nous avons donc tout retiré des Abris pour nous y installer nous-mêmes. Nous avions prévu la chose comme étant la plus vraisemblable, et nos dispositions étaient prises en conséquence. »

Gottlieb hocha la tête et posa la boîte à ses pieds, comme si le problème qu'elle représentait pour lui se trouvait maintenant résolu. « Décision raisonnable, à coup sûr. Continuez. »

— « Eh bien, depuis que les Russes ont saturé Washington et les dix bases occidentales du Commandement Suprême Allié, nous sommes apparemment la seule organisation de survie de cette importance à avoir résisté. Nous avons eu plus d'un an pour espérer apprendre le contraire — mais rien. Nous savions qu'il existait plusieurs autres entreprises de même envergure. Mais on les entourait d'un tel secret que l'ennemi a dû évidemment croire qu'elles étaient destinées à des fins militaires. Nous faisions campagne pour notre société à la radio — et comme vous, personne ne nous a pris au sérieux. C'est du moins ce que nous avons conclu.

» A présent nous sommes sortis des Abris et ne restons pas inactifs. Nous essayons de mettre sur pied un... je ne dirai pas un gouvernement au sens exact du terme, puisque nous ne voulons ni légiférer, ni donner d'ordres, mais au moins un organisme capable d'assurer les services publics qui en temps normal sont du ressort du gouvernement. Notre but est de rétablir un peu d'ordre autour de nous — en un mot, de faire pour les survivants ce qu'il leur est impossible d'accomplir eux-mêmes, surtout dans l'actuel chaos des choses. »

— « Je vois. Et quel avantage en tirez-vous ? »

— « Quel avantage ? Un avantage purement spirituel à beaucoup d'égards, mais qui n'en existe pas moins. Nous regroupons les spécialistes dont nous manquons, ce qui engage la communauté vis-à-vis de nous et nous aide à mieux nous occuper de ses besoins. Et je parle d'une communauté qui est maintenant très nombreuse, de l'importance des états de New-York et de Pennsylvanie réunis — encore que sa densité rappelle plutôt celle du Texas. Quel chiffre elle atteint actuellement, je ne saurais vous le dire au juste, mais nous pourrons effectuer un recensement d'ici un an à peu près. Chaque spécialiste que nous recrutons constitue en quelque sorte un argument de plus pour restaurer les institutions d'un gouvernement. »

Tucci fit une pause, compta in petto jusqu'à dix, puis : « J'espère vous avoir convaincu. Maintenant que j'ai mis la main sur vous, j'accepterais difficilement de vous lâcher. »

— « Vous m'en voyez flatté, » répondit Gottlieb. « Je crois néanmoins que vous vous trompez. Je ne suis qu'un poète, et comme tel, d'aucune utilité pour vos Abris. Quant à la médecine, je suis bien le plus mauvais docteur que l'on puisse trouver, même si l'on tient compte de l'époque où nous sommes actuellement. »

— « Ah ! voilà précisément une chose que je désirais vous demander. Comment avez-vous été amené à pratiquer ? »

— « Après avoir mûrement réfléchi. Lorsqu'il y eut toutes ces crises diplomatiques au sujet de Berlin et que la Conférence au Sommet se termina par un fiasco, Sigrid et moi décidâmes de nous installer dans un abri souterrain. Là, la question s'est posée pour moi de savoir ce que je serais capable de faire si nous survivions. Même Avant, le métier de poète n'arrivait absolument pas à nourrir son homme. J'avais toujours pu néanmoins gagner quelque argent d'appoint en rédigeant des textes publicitaires, des prospectus, des articles de vulgarisation scientifique pour le grand public et autres travaux de « nègre ». Vous voyez ce que je veux dire. Mais il était clair que je ne devrais plus compter sur ce genre de gains dans une société réduite à sa plus simple expression. »

— « Si bien que vous vous êtes orienté vers la médecine. Mais pourquoi ? Vous aviez déjà quelques notions, sûrement ? »

— « Quelques-unes, en effet. J'avais servi comme technicien dans un laboratoire médical au cours de la Deuxième Guerre Mondiale : le genre d'emploi que l'Armée, je suppose, s'imaginait convenir à un poète.

Analyses d'urine, hématologie, chimie du sang, bactériologie, sérologie, etc. Un peu de surveillance de salles, aussi, de sorte que j'avais appris à étudier les malades eux-mêmes, et non pas seulement leurs excrétions. Au début je procédais par simple routine, mais au bout d'un certain temps j'étais arrivé à comprendre pas mal de choses... et, mon Dieu, il me semblait avoir des dispositions.

« Je pense d'ailleurs que ce serait le cas pour la plupart des esprits littéraires, s'ils parvenaient seulement à se débarrasser de cette idée préconçue que les lettres sont supérieures aux sciences. C'est là, voyez-vous, tout l'orgueil du professeur de latin médiéval (langue abominablement difficile), orgueil venant du fait qu'il ne pourrait faire un simple problème d'arithmétique. Mais bon sang ! l'arithmétique est à la portée de tout le monde ! A neuf ans ma fille aînée faisait déjà de l'algèbre, et encore, je la trouve un peu retardée. Enfin, voilà ce qui m'a amené à choisir la médecine. Tout de même, je comprends aujourd'hui pourquoi les vrais toubibs, Avant, pratiquaient le système de l'internat : rien de tel, pour devenir docteur, que de se trouver effectivement à la tâche en passant des heures au chevet des malades pour acquérir l'expérience du diagnostic. »

Tucci hocha distraitement la tête : « Comment vous êtes-vous procuré votre matériel, vos produits médicaux, et tout le reste ? »

— « Pour le matériel, ce n'est pas la peine d'en parler : je n'ai rien. Je ne pratique même pas la chirurgie simple. Mon ignorance m'oblige à être ultra-conservateur en la matière : percer un furoncle, mettre un drain, je ne vais jamais plus loin. Et naturellement, je n'ai pas l'électricité. J'ai lu des ouvrages techniques dans l'idée de construire un barrage en travers du ruisseau et d'armer un générateur, mais je visais trop haut. J'ai eu beau essayer, je n'ai aucune habileté manuelle.

» En ce qui concerne les produits médicaux, ce fut facile. Il suffisait de savoir à l'avance ce que je voulais. J'ai tout bonnement déménagé la pharmacie locale dès que nous sommes sortis de notre trou, pendant que les autres survivants s'occupaient d'amasser conserves, vêtements ou vaisselle. Ce fut une chance pour moi que l'idée ne soit pas venue au pharmacien lui-même avant le Jour. Mais il n'y avait pas songé. Il ne s'était même pas soucié de se creuser un abri.

» Quant aux connaissances qui me manquaient encore pour l'utilisation des produits consommables, j'ai estimé qu'elles me viendraient par la suite si mes projets aboutissaient. Et de fait, vous seriez étonné de tout ce que j'ai pu apprendre grâce aux notices que les fabricants joignaient à leurs spécialités. En observant strictement les précautions et les contre-indications et en me fiant aux recommandations... disons à 30 %, il ne m'arrive pour ainsi dire jamais d'intoxiquer un malade. »

—« Hmm... » Tucci dut faire un effort héroïque pour ne pas rire. « Et combien de temps vont durer vos réserves ? »

— « Très longtemps, je pense. Là encore, je suis très conservateur. Prenons par exemple les cas d'infection : si j'ai le choix entre un antibiotique et un produit synthétique, j'utilise l'antibiotique pour lequel il

existe une date limite d'emploi, alors qu'il n'y en a pas pour les produits synthétiques. D'ici un an il faudra que je double mes doses d'antibiotiques, mais je n'ai pas besoin de me faire de souci à ce sujet. Et je disposerai encore d'une ample réserve de produits synthétiques. »

Tucci pesa consciencieusement les paroles de son hôte. Nathan Gottlieb offrait un cas vraiment peu banal — et ce cas, il n'était pas tellement certain de l'aimer. La plupart des rares « docteurs » qu'il avait trouvés à droite et à gauche s'avéraient de vulgaires médecins marrons pratiquant des remèdes de bonnes femmes (quand il ne s'agissait pas de charlatanisme pur et simple) pour combler le vide terrible laissé par la disparition totale de tous les spécialistes... Docteurs, plombiers, cultivateurs, il n'en restait pratiquement plus un seul. De rares fois, Tucci avait mis la main sur un authentique médecin d'Avant : autant d'aubaines immédiatement recueillies.

Or, Gottlieb n'appartenait à aucune de ces catégories. Si l'on s'en tenait aux vieux canons de la Morale, de l'Ordre des Médecins et de l'Etat, il n'avait pas le droit de pratiquer. Et pourtant, il s'efforçait manifestement d'exercer un métier honnête, à partir de connaissances restreintes, mais réelles. Les Abris pourraient l'utiliser, c'était certain. Lui offriraient-ils néanmoins les stimulants que l'on réservait aux vrais docteurs, aux authentiques diplômés de naguère ?

Tucci décida que oui. Gottlieb était le premier cas de son espèce, mais il ne serait pas le seul. Tôt ou tard on serait obligé d'en passer par là.

— « Je pense que nous pourrions résoudre au moins certains de vos problèmes, » articula-t-il en pesant sur ses mots. « Le délai d'emploi des antibiotiques, par exemple : nous les conservons là-bas en chambres froides, et notre réserve nous met à couvert pour plus de cinquante ans. Par ailleurs nous avons l'électricité : vous auriez donc à votre disposition de nombreux appareils dont vous connaissez l'emploi — installations radioscopiques, fluoroscopes, etc. J'estime que nous avons besoin de votre concours, Mr. Gottlieb, comme il va de soi que vous avez vous-même besoin de nous. »

Gottlieb secoua lentement la tête, mais sans que ce geste marquât la moindre hésitation. Il fallut plusieurs secondes à Tucci pour comprendre ce qu'il voulait signifier.

— « Non, » dit-il. « C'est beaucoup d'obligeance de votre part. mais je ne pense pas que votre offre puisse m'intéresser. »



Le refus était renversant, mais Tucci avait l'habitude des coups inattendus. Il aspira une ample gorgée d'air et revint aussitôt à la charge :

— « Bonté du ciel, pourquoi refuser ? Loin de moi le désir d'être importun, mais vous devriez au moins considérer les autres avantages qui

vous sont offerts. Et d'abord, vous n'auriez plus besoin de cultiver la terre comme vous êtes obligé de le faire ici. Notre communauté est suffisamment importante à présent pour que nous laissions ce soin à des gens du métier. Chez nous, chaque spécialiste est employé en fonction de sa spécialité. Vous et les vôtres pourriez vivre dans les Abris, respirer de l'air filtré — et c'est la seule chance qu'auraient vos enfants de voir leur longévité probable augmenter de dix ans, et même davantage : vous savez bien que le pourcentage en radiations nocives est trop élevé dans les zones exposées, et que si vous êtes sorti de votre abri avant un délai de trois mois (comme ce fut le cas, j'en suis sûr) vous avez déjà reçu votre dose pour toute la vie. Enfin — et surtout — vous pourriez travailler sur une échelle qui ne vous est pas possible ici, venir en aide à un plus grand nombre de personnes. »

Gottlieb se leva : « Je ne mets pas une seule de vos paroles en doute, » dit-il. « Et je vous réponds encore une fois : non. Je pourrais certes vous donner les raisons de ce refus mais, tout bien pesé, il serait préférable que vous voyiez d'abord le genre de médecine que je pratique actuellement. Après cela mes explications pourront être plus succinctes, et probablement beaucoup plus convaincantes. »

— « Eh bien... soit. C'est vous qui décidez. Je m'en remets donc à vous. »

— « Entendu. J'ai encore trois malades à recevoir. Je sais que vous êtes vous-même de bonne foi, docteur Tucci : vous vous en cachez, mais pas assez bien pourtant. Et je crois que votre désir de m'avoir sera moins vif quand nous en aurons terminé avec mes clients. »

***

Le premier à se présenter fut un homme dans la force de l'âge, massif et velu, dont les membres noueux et les mains calleuses laissaient supposer qu'il avait toujours travaillé la terre (mais du reste, tous ceux qui vivaient hors des Abris étaient à présent plus ou moins cultivateurs). Il dégageait une puanteur tenace due en partie, semblait-il, à l'alcool. Ses ennuis, qu'il exposa d'un ton revêche, étaient d'ordre intime.

Gottlieb parla à son tour, et Tucci constata par la suite qu'il tenait le même discours à chaque client nouveau : « Avant d'aller plus loin, Mr. Herwood, il faut que nous nous entendions bien sur un point. Je ne suis pas vraiment docteur. Je ne puis donc m'engager à vous venir en aide. Je connais un peu de médecine et ferai de mon mieux comme je le jugerai bon. Si cela ne donne rien, vous ne me paierez pas. Vous êtes d'accord ? »

— « Je m'en moque, » grommela l'intéressé. « Vous faites ce que vous pouvez, et ça va bien comme ça. »

— « Bon. » Gottlieb fit un prélèvement, prépara une lamelle et agita une clochette posée sur la table. Sa fille aînée, une adolescente de quinze

ans, apparut aussitôt à la porte qui donnait accès dans la cuisine. Il lui tendit la plaque de verre :

— « Recherche de gonocoques, » dit-il simplement. Elle acquiesça d'un signe de tête et s'esquiva. En attendant son retour, Gottlieb aborda la question des honoraires. Il ressortit de la discussion que Herwood avait une petite boîte d'anchois marinés récupérée dans les premiers jours, alors que tout le monde se jetait sur n'importe quoi. Mais personne de la famille qui lui restait ne voulait en manger. C'était bon pour les touristes, ces trucs-là. Pas pour des travailleurs.

Enfin la porte de la cuisine s'ouvrit à nouveau, et la fille de Gottlieb réapparut : « Gram positif, » annonça-t-elle.

— « Merci, ma chérie. Voyons, Mr. Herwood, avec qui avez-vous eu des rapports ? »

— « Comprends pas. »

— « De qui tenez-vous cela ? »

— « Je suis pas obligé de vous le dire. »

— « Vous n'y êtes pas obligé, nous sommes d'accord... pas plus que que je suis obligé, moi, de vous soigner. »

Herwood se tortilla sur son fauteuil. De toute évidence, il était très mal en point physiquement.

— « Vous avez pas le droit de me forcer, » grogna-t-il. « Je croyais que vous étiez ici pour aider les gens, et pas pour faire des histoires. »

— « C'est exact. Mais je vous ai déjà dit : je ne suis pas docteur. Je n'ai jamais prononcé le Serment d'Hippocrate. Je ne suis *tenu* de venir en aide à personne, et sur ce point, j'agis de mon seul gré. Dans le cas présent, je veux voir cette femme — autrement, je ne vous soigne pas. »

— « Bon... » Herwood se trémoussa encore une fois sur son siège. « Entendu, bon Dieu ! J'ai pas le choix, vous le savez bien... Je lui dirai de venir. »

— « Ce n'est pas suffisant, » insista Gottlieb. « Elle viendra ou ne viendra pas. Dites-moi son nom de façon que je puisse agir en conséquence si elle ne vient pas ici d'elle-même pour se faire soigner. »

— « Vous avez pas le droit. »

— « C'est exact. Je vous l'ai déjà dit. Il n'en reste pas moins que ce sera comme cela. Pas autrement. »

La discussion se prolongea quelques minutes encore, mais il était clair que Gottlieb avait d'ores et déjà gagné la partie... Finalement, et avec beaucoup de dextérité, il fit une injection à Herwood.

— « Voilà qui devrait commencer à combattre le mal, » déclara-t-il. « Mais ne vous hâtez pas de conclure lorsque vous vous sentirez mieux, car l'amélioration ne sera que provisoire. Ces maladies-là sont tenaces. Il faudra que vous reveniez encore trois fois, au moins. N'oubliez donc pas de dire à Gertie que je veux la voir... et que je sais son nom. »

Herwood sortit en grommelant. Dès qu'il eut disparu, Gottlieb se tourna vers Tucci :

« Inutile de dire qu'il n'est pas le seul à souffrir de ce genre de maladie. J'en vois des quantités comme lui. Je fais de mon mieux pour détruire le mal et peut-être même y arriverai-je, étant donné qu'il s'agit d'un groupe peu nombreux et isolé. Soit dit en passant, je n'éprouve aucun scrupule sur ce point : les vieilles barrières morales sont abattues, et c'est une bonne chose ; en fait, si nous n'admettons pas une promiscuité généralisée, je ne vois guère comment nous parviendrons à repeupler la Terre avant que notre espèce ait disparu. Mais les fléaux que cela implique nous coûtent une somme énorme d'heures de travail ; et certains mêmes, qui demeurent de longues années à l'état latent, préparent le malheur des générations suivantes. C'est maintenant qu'il est possible de supprimer le danger à jamais. Et si on le peut, on le doit. »

— « Exact, » acquiesça Tucci d'une voix neutre. Depuis le début de la consultation il ne savait que penser de Gottlieb — car celui-ci n'avait rien fait jusqu'à présent qu'il n'eût fait lui-même dans un cas semblable.



Ce fut encore un homme qui se présenta ensuite. Il débordait de graisse malsaine, répugnante à voir, quoique son visage et ses mains fussent comme ceux de Herwood marqués par un travail pénible. Gottlieb l'accueillit avec tous les signes d'une grande amitié. Les symptômes qu'il présentait constituaient un ensemble ahurissant auquel, de toute évidence, le malade ne comprenait goutte : et Tucci se demanda au bout d'un instant si Gottlieb lui-même y démêlait grand-chose.

— « Et ce doigt de pied ? » demanda-t-il.

— « Oh ! complètement guéri, Nat. Ce qu'il y a, c'est que je continue à avoir des furoncles, et que ça m'élance comme si on m'enfonçait des échardes dans la peau. Et avec ça, depuis quelque temps j'ai toujours soif. Je n'arrête pas de boire, et plus je bois, moins je dors la nuit, ce qui fait que je suis sur les genoux. Et c'est pareil pour la nourriture. Les autres rouspètent, ils disent que je m'empiffre comme un cochon — et c'est vrai, ça se voit assez. Mais je n'y peux rien. C'est pas drôle aujourd'hui de passer pour un cochon, sans compter qu'il y a la femme et les gosses à nourrir. »

— « Je te comprends, Hal. Mais ton cas ne me semble pas encore tout à fait clair. Nous allons attendre un peu pour voir comment cela va tourner. » Gottlieb s'interrompit en étouffant un long soupir. Puis : « Essaie d'y aller plus doucement à table. Je vais te donner des pilules qui te soutiendront et des comprimés pour que tu puisses dormir. Fais tout de même attention à ne pas trop prendre de somnifère. »

Ils se mirent d'accord sur le prix de la consultation : cette fois, les honoraires furent purement symboliques.

— « Vous rendez-vous compte, » demanda Tucci dès qu'il se retrouva seul avec son hôte, « que vous commettez un assassinat ? Et que c'est le moins qu'on puisse dire ? »

— « Oui. » La voix de Gottlieb était basse. « Je vous ai dit que ce que vous verriez ici ne vous plairait pas. Cet homme est atteint de diabète. Je ne peux rien pour lui. C'est tout. »

— « Bien sûr que si ! Vous ne pouvez pas conserver d'insuline sans réfrigération, je le sais. Mais dans tout ce stock que vous avez trouvé à la pharmacie, il doit certainement y avoir des agents thérapeutiques de l'hypoglycémie, des remèdes à prendre par voie buccale : tolbutamide, carbutamide ou chlorpropamide, non ? Si vous ne les identifiez pas sous leurs anciennes marques, je puis vous aider. En attendant... eh bien, vous auriez pu tout de même indiquer un régime alimentaire à votre malade ! »

La réponse vint, catégorique :

— « Je n'ai gardé aucun de ces produits. Je ne soigne pas les diabétiques — un point, c'est tout. Vous avez entendu ce que j'ai dit à Herwood : je n'ai jamais prononcé le Serment d'Hippocrate. Je m'y refuse. Dans le cas des diabétiques j'estime que nous avons déjà suffisamment de difficultés à vaincre du fait des mutations nouvelles qui prolifèrent et qui mettent en péril nos chances de survie, pour que je puisse accepter de laisser subsister les anciennes. S'il se présente ici un hémophile, mon premier soin est de lui faire une prise de sang pour analyse — et d'oublier de mettre un pansement sur la plaie. Vous souvenez-vous, docteur Tucci, de cette société fondée peu de temps avant le Jour, et qui sollicitait des crédits pour chercher un *remède* à l'hémophilie ? Quand un serment vous amène au point de préserver des gènes mortels, est-ce le serment qui est insensé, ou vous ? »

— « Qu'auriez-vous fait, » demanda doucement Tucci, « dans le cas de La Guardia ? Ou d'Edison ? »

Gottlieb parut tout surpris : « Voulez-vous dire qu'ils étaient hémophiles ? »

— « Non, mais ils étaient tous les deux diabétiques, ce qui, de votre point de vue, revient au même. »

Gottlieb fut un long moment sans répondre. Puis, comme s'il cherchait surtout à se convaincre lui-même :

— « Je ne sais. Ce n'est pas si simple. Suis-je tenu d'épargner un gène mortel sous prétexte que son porteur est peut-être un génie ? C'était peut-être valable autrefois, lorsqu'il y avait des millions de diabétiques. Mais maintenant ? Tout s'y oppose. Il ne se passe guère de jours sans que je prenne des décisions bien plus pénibles, docteur Tucci. Hal n'a rien d'un génie. Pourtant, il est mon ami. »

— « Et vous le tuez. »

— « Oui, » laissa tomber Gottlieb. « Il n'est pas le premier, ni le dernier. Nous ne sommes qu'un très petit nombre à survivre, et ne pouvons tolérer le moindre gène mortel. Le médecin qui admet le contraire sauvera peut-être un individu adulte — mais combien d'enfants condamnera-t-il à mort ? Ce crime, je ne le commettrai pas. Je n'ai jamais juré de sauver toute vie humaine qui me serait confiée, quelles

que puissent être les conséquences. C'est ma condamnation... et ma grande force ici-bas. »

— « Bref, vous prétendez vous faire l'égal de Dieu ? »

— « L'égal ? » rétorqua Gottlieb. « Ne dites donc pas de bêtises. Ici, pour ces villageois, je *suis* Dieu... le seul dieu qui leur soit resté. »

⁂

Le dernier client se présenta comme un cas relativement banal. C'était une femme. Elle souffrait de migraines répétées qui la laissaient sans le moindre ressort, récoltées après cinq maternités, dont trois récentes. Gottlieb lui compta parcimonieusement quelques comprimés d'aspirine. Or, Tucci savait que les Etats-Unis disposaient avant le Jour d'une réserve évaluée à 15.670.944.200 comprimés. En entendant le prix exorbitant réclamé par Gottlieb pour trois ou quatre cachets, il eut donc nettement l'impression qu'il voulait ôter à la femme l'envie de revenir. Par ailleurs, il observait attentivement la malade. Il eut tôt fait de remarquer certains tics et tremblements révélateurs qui, joints au manque de coordination dans les gestes, étaient plus éloquents que toutes les explications données par la femme.

Gottlieb la raccompagna jusqu'à la porte.

— « Fini pour aujourd'hui, » déclara-t-il en revenant. « Comme je n'ai évidemment pas le téléphone, je ne suis pour ainsi dire jamais réveillé la nuit — du moins, jamais pour des cas bénins. Je vais mettre un peu d'ordre ici, après quoi nous pourrons reprendre notre entretien. Il va de soi que vous dînez avec nous. Je gardais un jambon fumé en prévision du premier hôte que nous aurions le plaisir d'accueillir après le Jour, et ce rôle d'invité vous revient tout naturellement. »

—« Très volontiers, » remercia Tucci. « Mais je voudrais auparavant vous poser encore une question : avez-vous un diagnostic pour la malade qui vient de sortir ? »

— « Oh ! simple migraine, je suppose... bien que cela revienne à ne formuler aucun diagnostic. Il se peut aussi que ce soit le retour d'âge, ou même tout bonnement de l'incapacité (c'est un mot que j'ai inventé). Mais je vois quantité de cas semblables par ici. Pourquoi me demandez-vous cela ? »

— « Parce que ce n'est pas de l'incapacité. Il s'agit d'un cas de glioblastome multiforme — autrement dit : d'une tumeur maligne du cerveau. Ce n'est pour l'instant qu'un diagnostic provisoire, mais je pense qu'un examen plus poussé viendrait le confirmer. L'aspirine ne soulagera pas longtemps cette malheureuse... et à la fin, la morphine elle-même sera inopérante. »

— « Ma foi, je... je suis désolé. Annie est une femme si sympathique, et sa famille a tant besoin d'elle... Mais si vous avez vu juste, il n'y a rien à faire. »

— « Justement si : il existe un traitement du glioblastome. Nous faisons une injection d'acide borique et... »

— « Grand Dieu ! » se récria Gottlieb. « Les effets secondaires doivent être atroces ! »

— « Oui. Et après ? Si le malade est condamné de toutes façons ? Après tout, les temps ne sont plus à la douceur. »

— « C'est vrai. Excusez-moi de vous avoir interrompu. Mais pourquoi l'acide borique ? »

— « Normalement, le bore ne franchit pas la limite entre le sang et le cerveau. Mais dans le cas en question, il se concentre dans la tumeur. A ce moment, nous soumettons l'ensemble de l'encéphale à un rayonnement de neutrons mous. Les atomes de bore éclatent pour émettre deux quanta de radiation gamma par atome, et la tumeur est détruite. Les fragments de fission ne sont pas nocifs et les neutrons n'attaquent pas les régions saines du cerveau. Quant aux gammas secondaires ils ne peuvent traverser les tissus sur plus d'une cellule d'épaisseur, de sorte qu'ils restent toujours dans le glioblastome. Et ce procédé donne d'excellents résultats. C'est un héritage qui nous vient d'Avant, d'un certain Lee Farr. »

— « Fantastique ! Si seulement la pauvre Annie avait pu... » Brusquement Gottlieb s'interrompit, et ses yeux clignèrent.

« Un instant, » reprit-il. « Je suis un peu long à comprendre, aujourd'hui. Vous avez dit « *il existe* » un traitement, et non « *il existait* »... Vous voulez donc me faire comprendre que vous disposez d'une pile atomique, seul moyen possible de produire des neutrons mous. »

— « Oui. C'est elle qui nous fournit l'électricité. Une pile qui est bien primitive, d'ailleurs, mais enfin nous l'avons. »

— « Très bien, » articula lentement Gottlieb. « Je vais aller faire un brin de toilette, après quoi nous reparlerons de tout cela. Mais mon intention, docteur Tucci, est de vous amener, *vous,* à comprendre certaines choses. J'aimerais que vous y réfléchissiez en m'attendant. »



Le dîner fut un véritable succès. Chère excellente du reste, même si l'on se référait aux normes des Abris, et presque unique en son genre lorsque Tucci se remémorait ses précédentes randonnées à l'extérieur. Pour sa part, Sigrid Gottlieb se montra aussi pleine d'esprit à table que de talent à la cuisine. Certaines de ses flèches étaient barbelées, car de toute évidence elle en avait surpris assez entre les deux hommes pour deviner les intentions du visiteur et choisir une attitude hostile à son égard ; mais enfin, ses pointes n'étaient ni suffisamment fréquentes, ni suffisamment acérées pour laisser croire à Tucci qu'elle essayait de faire pression sur la décision de son mari.

Quant aux enfants — la seule perspective du repas que Tucci avait envisagée sans plaisir puisque, célibataire, il était résolument allergique

aux marmots — on ne les voyait même pas. Ils mangeaient à la cuisine sous l'égide de leur aînée, l'adolescente qui aidait son père dans les analyses médicales.

Il ne fut pas une seule fois question de médecine. Au contraire, Gottlieb discuta poésie avec un curieux mélange de sérieux et de vivacité qui fit se tenir son hôte quelque peu sur ses gardes : Tucci ne doutait pas que ses connaissances en la matière fussent supérieures à celles de la plupart des Américains survivants, mais il en savait tout de même beaucoup moins qu'il ne l'avait prétendu.

Toutefois ce fut Gottlieb qui, le repas terminé, revint sans transition au débat précédemment interrompu :

— « Alors ? Avez-vous tiré des conclusions ? »

— « Deux ou trois, » répondit Tucci en marquant bien qu'il ne voulait pas être brusqué. « Je persiste à croire que votre intérêt serait de venir avec nous. Votre façon un peu spéciale de concevoir la médecine ne m'inquiète pas outre mesure, et je ne sais d'ailleurs si vous craigniez une désapprobation de ma part, ou si vous cherchiez à la provoquer. Nous-mêmes dans les Abris, sommes quelquefois obligés de manquer au Serment pour des raisons similaires aux vôtres. »

— « Je n'en doute pas. Même Avant, le Serment était rempli de traquenards. Mais j'espérais vous faire comprendre que ce n'est pas là ma seule raison de rejeter votre offre. Et d'abord, docteur Tucci, sachez que *je n'aime pas la médecine*. Il m'est donc complètement indifférent de savoir si, oui ou non, j'obtiendrais de meilleurs résultats parmi vous. »

— « Dans ces conditions, ma foi, c'est vous qui avez raison : j'ai frappé à la mauvaise porte. »

— « Vous me dites que vous disposez d'une organisation telle, que vous pouvez employer chaque spécialiste dans sa spécialité sans qu'il soit tenu de subvenir à ses propres besoins en cultivant la terre, ni de veiller à sa propre sécurité. Mais... pourriez-vous m'employer *en tant que poète* ? Evidemment non ! Dans vos Abris, je serais obligé de faire de la médecine.

» Et à quelles fins ? La médecine, je vous le dis en toute sincérité, je la déteste. Non, je ne devrais pas parler ainsi... mais enfin, je n'ai certainement pas plus de goût pour elle que je n'en ai pour l'agriculture. Je l'ai choisie comme profession parce que je savais qu'on manquerait de médecins après le Jour. C'est tout.

» Dans vos Abris, je ne serais qu'un débutant, qu'un apprenti chargé d'un travail qui ne lui plait guère. Après tout, vous avez là-bas suffisamment de vrais docteurs, à commencer par vous-même. Du jour au lendemain, je ne serais plus rien. Bien pire, il me faudrait abandonner le genre de médecine que j'estime souhaitable dans ce monde où nous vivons actuellement, et qui est le seul à présenter de l'intérêt pour moi. Plutôt que de soigner un diabétique sur votre ordre, je préfère le laisser mourir de mon seul gré. Libre à vous d'appeler cela se faire l'égal de Dieu : rien d'autre n'a plus de sens pour moi ici-bas. Me suivez-vous ? »

— « Je crains que oui. Mais allez toujours. »

— « Je n'irai guère plus loin. Ma situation présente me suffit. Tout est là. Si mes malades ne sont peut-être pas aussi bien soignés qu'ils se l'imaginent, cela ne les empêche pas de ne jurer que par moi et de revenir me trouver. Du reste, je suis ici le seul dans ma spécialité. La plupart me paient en nature, ce qui fait que je ne suis pas obligé de tirer parti de la moindre parcelle de terrain (fort heureusement d'ailleurs, car j'ai une malformation du pouce, et si ma femme se connait un peu mieux que moi en semailles, cela ne va pas bien loin). Et comme aucun de mes malades ne voudrait qu'il m'arrive malheur, je n'ai même pas à me soucier de clôtures ni de surveillance continuelle. Quant à ces installations perfectionnées que vous me proposez, ces appareils, ces laboratoires, je n'en ai aucun besoin pour la simple raison que je ne saurais pas m'en servir.

» Et la conclusion de tout cela, c'est évidemment que je poursuivrai mon chemin tel que je l'ai commencé. Que ferais-je d'autre ? »

— « Je suis sûr, » répondit Tucci, « que vous trouveriez dans les Abris tout le temps voulu pour vous consacrer à la poésie, et beaucoup de gens capables d'apprécier vos vers. Je doute qu'il en soit de même ici. »

— « Et qu'est-ce que cela prouve ? » La voix de Gottlieb était soudain chargée d'amertume. « Voilà plus d'un siècle que la poésie est devenue un art du petit nombre. Ce n'est certainement pas un art destiné à un public d'esclaves qui accorde une caresse distraite au poète parce qu'il le juge vraiment utile dans un domaine tout à fait différent, comme la publicité ou la médecine. Etre toléré, cela ne m'intéresse plus. J'en ai pris mon parti la veille du Jour et je n'y reviendrai plus. »

— « Mais je suis persuadé que... »

— « Ecoutez, docteur Tucci ! Si vraiment vous dirigez une sorte d'"Institut d'Etudes Supérieures et si vous pouvez me promettre que j'aurai *tout* mon temps à ma disposition pour la poésie, j'accepterai d'aller avec vous. »

— « Il m'est évidemment impossible de prendre un tel engagement. »

— « Alors je reste. Si je suis obligé d'exercer la médecine, autant le faire dans les conditions que je me suis moi-même fixées. Autrement, ce serait trop ingrat pour que je puisse même le supporter. Je n'ai pas vraiment été poussé par la vocation au début, et maintenant encore il m'arrive de me sentir parfois complètement dégoûté. C'est dans ma nature. Je n'y peux rien. »

— « Dans ces conditions, je crois que nous n'avons plus rien à nous dire, » soupira Tucci. « Il ne me reste plus qu'à regretter sincèrement de n'avoir pu vous convaincre. Je n'imaginais même pas que la question se poserait entre nous. Dans un sens, pourtant, je vous approuve. D'ailleurs, si vous veniez avec nous, il vous faudrait laisser vos propres malades sans docteur. Beaucoup choisiraient sans doute de vous suivre dans les Abris, mais beaucoup d'autres ne le pourraient pas. »

— « C'est vrai, » convint Gottlieb. Mais il disait cela avec un petit haussement d'épaules agacé, comme un homme qui écarte une question en s'apercevant qu'elle n'est pas si simple à résoudre. « En tout cas, je vous remercie d'avoir pensé à moi. Je vous avouerai que je me fais un peu l'effet d'un potache recevant un diplôme : tout ce truquage, et maintenant... Allons ! Et nous avons si bien oublié l'heure que vous allez devoir passer la nuit ici. Je ne veux pas que les Abris risquent de vous perdre par ma faute. »

— « Je vous suis vraiment reconnaissant, à vous et à votre femme, de tant d'attentions. »

— « Revenez dès que vous pourrez, » proposa Gottlieb. « Nous aurons ainsi l'occasion de reparler de poésie. »

— « Merci, » répondit Tucci sans conviction.

Le sillage d'une lampe tempête le conduisit ensuite jusqu'à son lit, et ce fut tout.

*
**

Mais était-ce bien tout ?

Dans la nuit bruissante d'insectes et si pleine du souvenir de tant d'oiseaux disparus après le Jour, dans l'obscurité où stagnait la mort impalpable dont était chargé l'air qu'il respirait en demeurant là, tous ses muscles tendus entre les draps frais, Tucci voyait défiler une cohorte de fantômes. La plupart étaient des images de lui-même — et certaines, de détestables apparitions cauchemardesques issues du demi-sommeil inquiet dans lequel il sombrait pour se réveiller presque aussitôt, tout son corps secoué d'un tressaillement convulsif. Il était du reste habitué depuis longtemps à ces passages brusques, à cette impression que ses muscles, dans un effort insensé, tentaient de s'abandonner tous ensemble au moment où le sommeil les libérait de la tension cérébrale ; et il y voyait le signe que bien qu'il ne fût pas encore profondément endormi, la chose n'allait plus tarder. Dans l'intervalle, il rêvait : des constructions baroques et amusantes, sans aucun rapport avec les cauchemars terrifiants où il revivait les scènes d'horreur du Jour, et qui le réveillaient juste après l'aube entre deux draps trempés de sueur.

Mais cette fois, les sursauts n'annonçaient pas le sommeil attendu. Ils le laissaient au contraire parfaitement éveillé, et faisant face à des images de lui-même plus inquiétantes qu'aucune de celles dont il pouvait se souvenir. Un de ces brefs cauchemars consistait précisément en une représentation baroque de ce qui se passait peut-être dans la chambre de Gottlieb (de toute évidence, Sigrid influençait sa psyché beaucoup plus profondément qu'il n'en avait conscience). Or, il en sortit d'un seul coup pour se retrouver les yeux grands ouverts dans l'obscurité et s'efforçant d'imaginer, non pas les effusions intimes du poète et de sa femme, mais les propos qu'ils échangeaient peut-être au même instant sur le docteur Frank Tucci et le but de son voyage.

Pour commencer, ce but ne lui avait semblé offrir aucune difficulté. Suivant les règles habituellement consacrées, Sigrid devait maintenant exercer toute son influence féminine pour fléchir l'attitude de Gottlieb et, au surplus, remporter la position. Elle penserait d'abord à ses enfants, ce qui constituait un argument presque invincible si on l'opposait à l'égoïsme abstrait des motifs invoqués par Gottlieb lorsqu'il refusait de gagner les Abris. En l'occurrence, elle ne ferait que confirmer la généralité des cas semblables.

Mais Gottlieb n'appartenait à aucun de ces cas-types. En fait, il tranchait durement avec l'image que Tucci se faisait de lui-même. Médecin marron, de son propre aveu — mais non charlatan : maintenant que le visiteur était amené à y réfléchir, cette distinction qui ne correspondait à rien autrefois était désormais de la plus haute importance. Et après s'être vu tout à son avantage dans ses rêves préliminaires, Tucci se considérait soudain lui-même avec dégoût comme un faussaire. Pas un médecin marron, non : il possédait un authentique diplôme de docteur que personne ne pouvait contester. Mais bel et bien un charlatan ou, à tout le moins, un compère de champ de foire. Car enfin, quand avait-il pratiqué pour la dernière fois ? Pas depuis le Jour. Depuis lors, il était continuellement dans la nature, parcourant des régions désertes dont le silence même était une menace, pour essayer d'y faire des recrues. Ce qui s'appelait charlatanisme, et non médecine.

Il regarda par la fenêtre ouverte sur la nuit. Un nuage glissa là-haut, dégageant soudain la lune, et quelque part, tout près du chalet endormi, s'éleva un chœur de petites voix célébrant le printemps : *Nous voilà, nous voilà, nous voilà...* Quand l'eau chaude avait dévalé vers les ruisseaux lors des premières crues printanières, il ne s'agissait encore que de minuscules têtards enfouis sous la boue. Peut-être étaient-ils maintenant porteurs de radiations mortelles, mais la nature ne les avait dotés d'aucun cerveau pour y réfléchir. Ils ne faisaient que célébrer l'éternel *instant présent* qui venait de les métamorphoser en grenouilles de trois centimètres avec la Croix de Saint-André sur le dos... *Nous voilà, c'est nous, nous avons réussi...*

Nous voilà... Nous avons réussi. Certains d'entre nous sont des médecins marrons qui exercent néanmoins la médecine en faisant de leur mieux. D'autres, quelles que soient leurs références, ne sont que de vulgaires mercenaires. Ils jouent les compères de l'arracheur de dents... et imposent aux praticiens les décisions draconiennes qu'eux-mêmes, les Tucci, ont si bien appris à tourner. Les Tucci pourront toujours étaler leurs titres de spécialistes acquis autrefois (Tucci avait lui-même été un électrophysiologue, et la plupart des machines qui lui auraient été nécessaires pour continuer demeuraient inutilisables dans les Abris) ; il n'en restera pas moins vrai que chaque docteur a commencé par la médecine générale : cela posé, peut-on leur accorder la moindre excuse s'ils font les aboyeurs au lieu d'exercer ?

Les fantômes défilaient en une lente procession de silhouettes blanches glissant le long du plafond. Leurs réponses se succédaient, identiques : *Non... non...*

Dans ce nouveau monde, c'était Nathan Gottlieb le docteur — et non Frank Tucci. Ce fut le dernier cauchemar de la nuit.

***

Il fut debout dès la première heure. Il arrimait son sac sur le porte-bagages, tout songeur, lorsqu'il entendit le bruit métallique de la porte-fenêtre qui se refermait. Levant les yeux, il vit alors Gottlieb descendre l'allée centrale du jardin dans sa direction. En même temps, et pour la première fois, il remarqua les grands lilas et les lis de la vallée qui s'épanouissaient tout autour du chalet. On se faisait mal à l'idée que même en cet endroit, dans le petit vallon de Nathan Gottlieb, tout était fini sur la Terre. Tucci se redressa péniblement, gêné par la combinaison qui l'engonçait, et releva ses lunettes sur son front.

— « C'est très gentil de votre part, » dit-il. « Mais vraiment, il ne fallait pas ainsi vous déranger pour moi. Avec votre horaire de docteur, vous n'aurez jamais d'heures de sommeil de trop. »

— « Oh ! bien sûr, » acquiesça Gottlieb d'une voix distraite. Il s'appuya à la barrière de clôture. « Mais je voulais vous parler. Je n'ai pas très bien dormi. Je pensais à beaucoup de choses, et ce matin je me suis retrouvé sur le plancher, ce qui ne m'était pas arrivé une seule fois depuis mes examens de fin d'études. Alors, si vous avez une minute... »

— « Très volontiers. J'aimerais tout de même ne pas trop tarder à prendre la route, pour éviter le plus possible la forte chaleur. Quand le soleil tape à la verticale, ce casque me rôtit littéralement la tête. »

— « Certes. Je voulais simplement vous dire... j'ai changé d'avis. »

— « Eh bien, voilà qui valait la peine d'attendre ! » Tucci ôta son casque et ses grosses lunettes. « J'espère que vous ne verrez pas d'inconvénients à ce que je fasse vite — ou plutôt, à ce que *nous* fassions vite. Il faut un certain délai pour organiser un convoi, mais dans une semaine, huit jours au plus tard, nos camions viendront vous prendre. Et comme je crois qu'une bonne moitié de vos malades voudra vous suivre quand vous leur aurez expliqué la chose, nous enverrons également un autocar. »

— « Cela va vous coûter beaucoup d'essence, » remarqua Gottlieb. Il semblait troublé, mal à l'aise. Tucci laissa passer un petit silence puis, d'une voix très douce :

— « Pourrais-je savoir ce qui vous a fait changer d'avis ? Quant à moi, j'avais abandonné tout espoir de vous convaincre. »

— « C'est ma faute ! » s'écria Gottlieb avec colère. « Ce petit discours sur le Serment d'Hippocrate, j'ai bien dû le tenir deux mille fois en un an, ou peu s'en faut ! Je n'ai jamais prononcé le Serment, c'est un

fait, et je n'y crois pas. Mais... Vous m'avez dit que si je travaillais avec vous je pourrais soigner davantage de gens, obtenir de meilleurs résultats — et je n'ai eu que cette idée en tête toute la nuit. Je n'arrive plus à m'en débarrasser. Je commence à croire qu'un homme ne peut se contenter d'être docteur à moitié, que ce soit ou non son propre désir. Et ce métier de docteur, c'est de mon plein gré que je l'ai choisi. »

Il racla sa semelle par terre, donnant l'impression qu'il aurait volontiers envoyé un furieux coup de pied dans la barrière si personne n'avait été là pour le voir.

» Alors, voilà. Il faut que j'aille avec vous... que je renonce à tout ce que j'ai acquis, et à bien d'autres choses que j'escomptais ici. Dans cinq ou dix ans j'arriverai peut-être à ne plus vous haïr, mais j'aurais pu m'épargner cela en me montrant moins suffisant à propos d'Hippocrate et en me mêlant uniquement de mes affaires. »

— « Le serment que l'on n'a pas prononcé, » remarqua Tucci, « vous lie souvent beaucoup plus que l'autre. »

Il rajusta ses lunettes, remit son casque et appuya sur le démarreur. Miraculeusement, le vieux Lambretta tout déglingué réagit du premier coup et se mit à pétarader. Gottlieb recula en faisant un geste d'adieu. Au dernier moment, pourtant, il parut se rappeler brusquement quelque chose.

— « Docteur Tucci ! » cria-t-il par-dessus le vacarme du scooter.

— « Oui ? Parlez plus fort, Mr. Gottlieb... Ce clou fait un tel potin que j'en suis presque sourd ! »

— « Il ne s'agissait pas des « boucles du Temps », vous savez ? » Bien que Gottlieb ne parût pas hurler, Tucci entendit distinctement chacune de ses paroles. « Le mot exact était *griffes*... »

Tucci hocha gravement la tête, heureux de se dire que le casque et les lunettes étaient là fort à propos pour cacher l'expression de son visage, puis il embraya. Et pendant que le scooter peinait à flanc de colline, l'esprit méthodique du voyageur se mit à ruminer lentement, progressivement, inexorablement, la question de savoir lequel des deux avait eu finalement raison de l'autre.

Et il comprit que bon nombre d'années allaient s'écouler avant qu'il obtînt une réponse.

(*Traduit par René Lathière.*)



L'amour fou

par ROLAND TOPOR

Polonais d'origine et âgé de 22 ans, Roland Topor est un jeune caricaturiste à l'humour cruel et inquiétant, qui peut être considéré comme le plus valable émule de Siné. Plusieurs de ses dessins ont paru dans la revue « Bizarre », *et il a illustré la plaquette de Sternberg* « L'architecte ». *Enfin les éditions du Terrain Vague ont récemment publié son premier album :* « Les masochistes », *étonnant traité en images sur l'art et la manière de se faire souffrir par les plus épouvantables moyens.*

Topor fait aujourd'hui ses débuts dans la science-fiction, dans un style peut-être un peu relâché, mais avec un humour aussi spécial que celui de ses dessins. Son premier conte est une variante extrêmement saugrenue du thème de l'amour impossible.



JE ne m'en suis pas aperçu tout de suite. Certes, je ne me sentais pas brillant, j'avais mal à la tête et la fièvre me brouillait les idées, mais je ne me doutais de rien. Une grippe, je pensais. Et puis, petit à petit, les détails lourds de signification se sont fait plus nombreux, me forçant à ouvrir les yeux sur mon cas. D'abord, j'ai remarqué le soir en ôtant mes chaussures qu'il y avait un invraisemblable amas de clous sur mes semelles. Des clous, mais aussi des punaises, des épingles, des aiguilles et en plus deux ou trois plumes d'écoliers. Je n'y comprenais rien. Et puis dans la rue j'avais du mal à m'éloigner des plaques d'égout, des grilles, des rideaux de fer des magasins. Enfin, et ce fut l'ultime étape de mon intelligence sur le chemin de la compréhension, couteaux, clefs et briquets me collaient aux doigts.

J'étais aimanté !

C'était fou, mais le doute n'était plus possible. De jour en jour, ma puissance d'attraction devenait plus forte. Maintenant, quand je traversais la rue, j'avais des efforts surhumains à faire pour m'éloigner des voitures qui fonçaient sur moi, je ne pouvais plus taper à la machine à écrire, par contre je n'avais jamais été rasé de plus près. Je fus obligé de transporter toujours avec moi une baguette de bois, à l'aide de laquelle j'appris à me débarrasser des petits objets métalliques qui me collaient à la peau comme des papiers de caramel mou.

Naturellement, j'avais été voir un médecin. Il m'examina, hocha la tête et m'envoya chez un de ses collègues que mon cas intéresserait

certainement. Celui-ci m'ausculta sous toutes les coutures, me fit des radios et finalement me proposa d'aller passer quelque temps dans un centre de recherche scientifique. Comme j'étais un malade et non un cobaye, je refusai. Il m'avoua du reste que c'était pour la science et non pour ma guérison, car, à part ma surprenante faculté, j'étais dans un parfait état de santé.

Donc, rien à faire de ce côté là. Je tentai ma chance auprès des rebouteux, jeteurs de sort et sorcières patentées, je fis des cures, du sport ; tout cela ne servit qu'à me délester d'une bonne partie de mon argent.

Il fallait me résigner.

Du reste, à la longue, je m'habituais à cette situation et parvenais à supporter les petits inconvénients de l'aimantation sans trop de mauvaise humeur.

Et puis les choses se précipitèrent. Je pris connaissance d'autres cas semblables au mien. Bientôt les journaux donnèrent chaque jour le nombre officiel des nouveaux contaminés. On appelait ça « l'épidémie », ce n'est que bien plus tard qu'on employa le terme « mutation ».

Une chose terrible était en train de se produire. L'homme changeait. Pour ma part, je ne prenais pas trop la chose au tragique, ne tenant pas outre mesure au respect des traditions, et quant aux perturbations causées dans la vie de l'Etat par les « mutants », je m'en contrebalançais. Je sortais le moins possible, faisais le travail du bureau à la maison, et passais la majeure partie de mon temps à faire des expériences amusantes à l'aide de mes dons tout neufs.

C'est justement au cours d'une de ces soirées récréatives que je constatai une nouvelle propriété : j'étais muni d'une charge électrique de signe négatif. En effet, les pointes positives des épingles n'avaient d'autres buts que de s'associer avec moi, tandis que les extrémités de même signe semblaient me considérer comme l'être le plus abject de la terre et n'avaient de soucis que de me fuir. Amusante révélation !

On était en novembre, et il y avait déjà quatre mois que durait mon nouvel état, quand je la vis dans un café où j'étais entré, poussé par la pluie. Que pourrais-je bien en dire ? Je la vis tant que je ne la regardais plus, simplement elle pénétrait en moi par mes yeux ouverts, et cette présence me faisait le même effet qu'une averse sur un désert.

Des yeux bleus, elle avait. J'étais tellement bouleversé que je n'essayai aucun de ces trucs de chasse que les hommes se targuent d'employer victorieusement pour faire succomber leur proie. Je n'allai pas à sa table, je ne lui dis rien, je ne lui souris même pas. Je la fixais avec une telle intensité que mon regard frôlait le viol. Elle me regardait aussi d'ailleurs. Expliquer la suite, je ne pourrais pas, mais je nous revois encore essayant de nous enlacer et n'y arrivant pas, faisant de terribles efforts pour nous toucher, vainement. Elle était là, à deux pas de moi, et elle était aussi inaccessible que la grande prêtresse des Manacaïs. Le sentiment de mon

impuissance me faisait trembler de rage. Je vis une larme perler dans ses yeux.

— « Aude est mon nom, » dit-elle.

— « Je m'appelle Roland. »

Nous eûmes un rire assez terne.

— « Nous sommes négatifs tous les deux. »

Nous avions dit cette phrase ensemble.

— « On s'aime, non ? »

— « Ça m'en a tout l'air. »

— « Mais on est bien embêtés. »

— « C'est le mot. »

Etrange déclaration d'amour que la nôtre. Deux êtres aux noms médiévaux dans un café au temps de l'aimantation.

Les jours qui suivirent, je me cassai la tête pour trouver le moyen soit de changer de signe, soit à l'aide d'un quelconque stratagème de nous rapprocher. Je trouvai finalement une solution, mais tellement insensée que j'hésitais à me la formuler. Il me vint en effet à l'esprit qu'un corps neutre, non aimanté, avec lequel nous nous trouverions en contact, nous permettrait enfin de nous joindre. Effectivement, le procédé n'avait rien d'ordinaire.

J'en parlai pourtant à Aude. A ma grande surprise, elle m'approuva.

— « Il faut donc trouver cet intermédiaire, » énonça-t-elle seulement.

Je m'y attelai. Je mis des annonces dans les grands quotidiens, dans les journaux médicaux, partout, en vain.

Je draguais littéralement la population afin de trouver le neutre qui accepterait de jouer le rôle passif auquel nous le destinions, mais en pure perte.

En désespoir de cause, nous partîmes en voyage. Et au cours d'un bref séjour dans un petit village, nous découvrîmes enfin l'oiseau rare.

C'était un paysan borné, le plus borné de tous les paysans du coin à vrai dire, quelque chose comme l'idiot du village. Avec de l'argent et la perspective de voir du pays, nous le décidâmes assez facilement. Il fonctionna.

Ah ! l'ivresse de notre première étreinte ! La sensation que nous éprouvions d'avoir vaincu un obstacle naturel nous mettait dans un état d'exaltation extrême. Nous avions l'impression de nous retrouver après avoir fait chacun la moitié du tour de la terre en partant dans des directions opposées. C'était merveilleux. Collé entre nous, l'idiot jouait son rôle. Il s'appelait Joseph, Jo, et déjà je le détestais.

Cet homme qui me frustrait de mon intimité tout en la rendant possible m'était odieux. Partout où nous irions, il irait. Tout ce que nous nous dirions, il l'écouterait. C'était le ménage à trois. Certes, il n'était pas très intelligent et il ne parlait pas l'espagnol, langue que nous pourrions employer pour nous isoler, certes je ne risquais pas de voir Aude s'éprendre de ce gaillard hirsute, bien trop occupée de moi pour voir

tout autre homme, mais il n'en restait pas moins que nous étions à sa merci.

J'espérais qu'il ne s'en apercevrait pas, mais il dut vite s'en rendre compte. Notre lune de miel, après le mariage assez normal, où Jo n'eut à intervenir que pour passer l'alliance, fut un enfer. Nous pûmes à loisir prendre la mesure de notre infortune. Jo ronflait en dormant. Il avait la détestable habitude de se retourner brusquement dans son sommeil et de faire de grands gestes. A table il prenait les meilleurs morceaux, et quand il se mêlait de parler il postillonnait.

La journée de liberté que nous lui octroyions par semaine était un véritable soulagement. Sa vue seule nous donnait la nausée.

Ah ! ne plus le voir, ne plus l'entendre, m'enfuir loin, très loin, et ne plus avoir de lui que le souvenir !

Mais quand je regardais Aude, la solution de la fuite me paraissait la pire des calamités. Aude, c'était ma vie, et sans Aude, pour moi la mort seule était possible.

Cependant, les mutations se faisaient de plus en plus nombreuses, les neuf dixièmes de la population avaient subi la métamorphose et, horreur ! il s'avérait que tous les signes étaient négatifs. Ce petit détail mettait en danger la conservation de l'espèce tout entière. Comme l'on pense, de nombreux couples avaient eu à résoudre le même problème que nous. Tous l'avaient résolu de la même façon, ce qui avait eu pour conséquence immédiate de rendre le prix des neutres inaccessible. Un neutre se payait plus d'un million par mois. Nous dûmes donc augmenter le salaire de Jo qui, loin d'être satisfait, nous narguait en lisant à haute voix les offres pharamineuses qui étaient faites dans les petites annonces. Il devenait de plus en plus intolérable. Il n'écoutait que son bon plaisir, nous quittant quand il en avait envie, nous laissant irrémédiablement séparés dès que son humeur capricieuse le lui commandait. Ce n'était pas tout. Il nous insultait, se moquait de nous, nous jetant les injures les plus grossières à la tête et riant de l'impuissance où nous étions à le châtier. Je devenais fou de rage.

Aude supportait tout avec le plus admirable courage, puisant sa patience dans son amour. Nous ne parlions plus qu'espagnol désormais, nous vengeant de puérile façon en passant notre rancune sans que l'objet de la haine s'en doutât. C'était ce que notre naïveté nous faisait croire, car un jour Jo, à qui nous disions de réfréner un peu son envahissante personne, que nous pourrions assez facilement trouver un autre neutre, nous rétorqua : « *No me diga* », d'un ton si canaille et si juste que nous ne pûmes plus nous en raconter sur sa prétendue ignorance. Ce fut la goutte qui fit déborder le vase. Je perdis la tête et le traitai enfin comme il le méritait. Je lui envoyai de toutes mes forces mon poing dans la figure. Il marqua à peine le coup et se contenta de ricaner ignoblement. Je le frappai de nouveau en visant le menton. Je ratai mon coup et

l'atteignis sur la pomme d'Adam. Il fit une drôle de grimace, poussant un petit cri ridicule et s'écroula. Aude poussa un cri d'effroi.

— « Mon Dieu, tu l'as tué ! »

Je me penchai sur le corps inerte. Le cœur ne battait plus, il y avait un peu de sang aux commissures de ses lèvres. C'était fini.

Toute ma colère tombée, j'étais atterré. Qu'allions-nous devenir ? Jo était en quelque sorte le ciment de notre amour. Sans lui, Aude et moi étions condamnés à vivre comme séparés par une muraille de verre.

Le soir de ce jour maudit, j'eus une envie irrésistible de prendre Aude dans mes bras, mais finis les beaux jours !

Alors j'eus une idée. Le corps de Jo mort remplirait avantageusement les mêmes offices que celui de Jo vivant.

En effet, par cet intermédidaire, nous pouvons encore nous étreindre de temps en temps. Mais le corps de Jo n'est pas immortel, il se décompose lentement malgré les soins dont nous l'entourons, et après ce sera le supplice de Tantale, notre punition.

Je regarde Aude qui est assise silencieuse à quelques pas de moi, à la distance limite. Son front d'albâtre est soucieux. Ses yeux transparents songent. Je l'interroge.

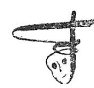
— « Je pense, répond-elle, « que dans dix jours, Jo ne sera plus qu'un squelette... »



Tobermory

par SAKI

Nous vous avons déjà donné, avec « La musique sur la colline » *et* « Sredni Vashtar » (1), *des exemples de la veine poétique et cruelle de Saki. Mais celui-ci était surtout un merveilleux humoriste.* « Tobermory », *un autre de ses contes célèbres, en apporte la preuve. Une fois de plus, il est remarquable d'y constater à quel point, cinquante ans après avoir été écrite, la prose de Saki reste pleine de fraîcheur. Nous remercions les éditions Robert Laffont, qui nous ont aimablement autorisés à reprendre ce texte.*



C'ÉTAIT par une après-midi fraîche et pluvieuse, à la fin du mois d'août, en cette saison mal définie où les perdrix sont encore en sécurité ou en chambres froides, et où il n'y a rien à chasser, à moins qu'on ne se trouve au bord du canal de Bristol, auquel cas on a tout le loisir d'aller courre le cerf. Lady Blemley ne recevait pas au bord du canal de Bristol, aussi en cet après-midi-là tous ses hôtes se trouvaient-ils réunis autour de la table à thé. Mais, malgré le peu de ressources qu'offrait la saison, ainsi que la banalité de l'occasion, on ne décelait dans l'assistance aucune trace de cette lassitude qui fait planer sur les invités la menace d'un numéro de piano ou d'un bridge-plafond. L'attention était unanimement fixée sur Mr. Cornelius Appin. De tous les invités de Lady Blemley, c'était celui dont la réputation était la plus vague. Quelqu'un ayant dit qu'il n'était « pas bête », son hôtesse l'avait invité dans le modeste espoir qu'il voudrait bien consacrer une partie de ses dons intellectuels à la distraction de tous. Mais jusqu'à l'heure du thé ce jour-là, elle n'avait pu encore découvrir dans quelle direction ces dons, s'ils existaient vraiment, se déployaient. Il n'était ni un bel esprit ni un champion de croquet, il n'était pas plus un hypnotiseur hors pair qu'un acteur de théâtre amateur. Son apparence extérieure ne dénotait pas le genre d'homme à qui les femmes sont prêtes à pardonner leurs déficiences mentales. Il n'était que Mr. Appin, et son prénom de Cornelius semblait le soutenir d'une farce perpétrée devant les fonts baptismaux. Et voilà maintenant qu'il prétendait avoir apporté au monde une découverte réduisant à l'état de broutilles sans intérêt l'invention de la poudre à canon, de l'imprimerie et de la machine à vapeur. La science a fait des pas de géant dans bien des directions au cours des dernières décennies, mais cette découverte semblait relever du miracle plutôt que du progrès scientifique.

(1) Voir « *Fiction* » n°s 47 et 82.

— « Et vous nous demandez vraiment de croire, » disait Sir Wilfrid, « que vous avez trouvé un moyen d'inculquer aux animaux le don de la parole, et que ce cher vieux Tobermory s'est révélé votre premier et brillant élève ? »

— « C'est un problème sur lequel je travaille depuis ces dix-sept dernières années, » dit Mr. Appin, « mais voilà seulement huit ou neuf mois que la perspective d'un proche succès est venue m'encourager. J'ai fait bien sûr des expériences sur des milliers d'animaux, mais ces derniers temps seulement sur des chats, ces étonnantes créatures qui ont si merveilleusement assimilé notre civilisation, tout en conservant au plus haut point leurs instincts de fauves. Çà et là, parmi les chats, on rencontre un intellect supérieur, tout comme c'est le cas chez les humains, et en faisant la connaissance de Tobermory il y a une semaine, j'ai tout de suite vu que j'étais en présence d'un « sur-chat » d'une extraordinaire intelligence. Je m'étais avancé fort loin sur la route de la réussite avec mes dernières expériences ; avec Tobermory, comme vous l'appelez, je suis arrivé au but. »

Mr. Appin conclut sa remarquable déclaration d'une voix dont il s'efforçait de bannir tout accent de triomphe. Personne n'exprima la moindre incrédulité ; seules les lèvres de Clovis parurent silencieusement articuler quelques syllabes hautement dubitatives.

— « Voulez-vous dire, » demanda Miss Resker après un bref silence, « que vous avez appris à Tobermory à prononcer et à comprendre des phrases simples d'une syllabe.

— « Ma chère Miss Resker, » reprit patiemment le faiseur de miracles, « c'est ainsi qu'on enseigne aux petits enfants, aux sauvages et aux adultes retardés ; avec un animal d'une brillante intelligence, il n'est pas besoin de ces méthodes trop lentes. Tobermory est capable de parler notre langue tout à fait correctement. »

Cette fois Clovis proféra : « Boufre ! » Sir Wilfrid se montra plus poli, mais tout aussi sceptique.

— « Est-ce que nous ne ferions pas mieux d'amener le chat pour juger nous-mêmes ? » proposa Lady Blemley.

Sir Wilfrid s'en fut à la recherche de l'animal, et l'on s'installa en attendant sans entrain d'assister à quelque numéro plus ou moins habile de ventriloquie de salon.

Une minute plus tard, Sir Wilfrid revint, pâle sous son hâle, et les yeux ronds de stupéfaction.

— « Bon sang, c'est vrai ! »

Son agitation était incontestablement sincère, et ses auditeurs se penchèrent en avant, leur intérêt brusquement éveillé.

S'effondrant dans un fauteuil, il continua sans reprendre haleine : « Je l'ai trouvé qui sommeillait dans le fumoir, et je lui ai demandé de venir prendre son thé. Il m'a regardé en clignant des yeux comme de coutume, et j'ai dit : « Allons, Toby, ne nous fais pas languir. » Et figurez-vous qu'il m'a répondu du ton le plus affreusement naturel qu'il

viendrait quand bon lui semblerait ! J'ai failli m'en évanouir de saisissement ! »

Appin avait prêché devant un auditoire rigoureusement incrédule ; la déclaration de Sir Wilfrid emporta aussitôt la conviction. Des exclamations jaillirent de toutes parts, tandis que le savant restait assis sans mot dire, savourant les premiers fruits de sa prodigieuse découverte.

Au milieu de ce brouhaha, Tobermory entra dans la pièce et passa d'un pas feutré et avec une nonchalance étudiée parmi les invités assis autour de la table.

Un silence fait de gêne et de contrainte tomba aussitôt sur l'assistance. Chacun semblait trouver gênant, au fond, de s'adresser sur un pied d'égalité à un chat domestique dont les capacités mentales ne faisaient plus de doute.

— « Veux-tu un peu de lait, Tobermory ? » demanda Lady Blemley d'une voix un peu crispée.

— « Volontiers, » répondit le chat, avec la plus parfaite indifférence. Un frisson d'excitation mal réprimé parcourut l'auditoire, et l'on comprend que Lady Blemley ait fait tomber un peu de lait en emplissant la soucoupe d'une main légèrement tremblante.

— « Je crois bien que j'en ai renversé la plus grande partie, » fit-elle d'un ton d'excuse.

— « Bah, » fit Tobermory, « ce n'est pas mon tapis de haute laine. »

Le silence s'appesantit de nouveau sur l'assistance, puis Miss Resker demanda de son ton le plus convaincu d'assistante sociale si le langage humain avait été difficile à apprendre. Tobermory la regarda un moment droit dans les yeux, puis son regard se perdit dans le lointain tandis que son visage arborait une expression d'absolue sérénité. De toute évidence, il n'était pas disposé à répondre aux questions oiseuses.

— « Que penses-tu de l'intelligence humaine ? » demanda lamentablement Mavis Pellington.

— « De quelle intelligence en particulier ? » demanda Tobernoy, froidement.

— « Oh ! de la mienne, par exemple, » fit Mavis, avec un petit rire.

— « Vous me mettez dans une situation embarrassante, » dit Tobermory, dont l'attitude ne trahissait en fait pas le moindre embarras. « Quand il a été question de vous inviter pour ce week-end, Sir Wilfrid a protesté en disant que vous étiez la femme la plus écervelée de la création ; il a dit qu'il ne fallait pas confondre l'hospitalité avec l'assistance aux simples d'esprit. Lady Blemley a répliqué que c'était votre manque d'intelligence justement qui motivait cette invitation, car vous étiez la seule personne assez idiote pour acheter leur vieille voiture. Vous savez, celle qu'ils appellent « le Rêve de Sisyphe », parce qu'elle monte gentiment les côtes à condition qu'on la pousse. »

Les protestations de Lady Blemley auraient eu un accent plus convaincant si elle n'avait négligemment laissé entendre à Mavis, le matin

même, que la voiture en question serait exactement ce qui lui conviendrait pour sa maison du Devonshire.

Le major Barfield se lança, afin de tenter une diversion.

— « Comment marche ton aventure avec la petite chatte tigrée de l'écurie, hé ? »

Dès l'instant où il eut posé cette question, tout le monde se rendit compte qu'il avait gaffé.

— « On ne discute généralement pas ces questions en public, » déclara Tobermory, glacial. « D'après le peu que j'ai pu observer de vos façons, depuis que vous êtes dans cette maison, j'imagine que vous trouveriez fort gênant de m'entendre évoquer vos propres ébats. »

La panique qui s'ensuivit ne frappa pas que le major.

— « Voudrais-tu aller voir si la cuisinière a préparé ton dîner ? » suggéra Lady Blemley précipitamment, en affectant d'ignorer que deux bonnes heures devaient encore s'écouler avant le repas de Tobermory.

— « Merci, » dit Tobermory, « il est encore un peu tôt après mon thé. Je ne veux pas mourir d'indigestion. »

— « Les chats disposent de neuf vies, tu sais, » dit Sir Wilfrid avec entrain.

— « Peut-être, » rétorqua Tobermory, « mais ils n'ont qu'un foie. »

— « Adelaïde ! » intervint Mrs. Cornett. « Comptez-vous encourager ce chat à aller cancaner avec les domestiques ? »

La panique était maintenant générale. Un étroit balcon courait devant les fenêtres de la plupart des chambres du château, et l'on se souvint avec consternation que ç'avait toujours été la promenade favorite de Tobermory ; il pouvait de là observer les pigeons, et Dieu sait quoi encore. S'il entendait évoquer ses souvenirs, dans la crise de franchise qu'il traversait, cela pourrait avoir des effets plus que décourageants. Mrs. Cornett, qui passait des heures devant sa coiffeuse à réparer artistement les outrages du temps, parut aussi mal à l'aise que le major. Miss Scrawen, qui écrivait des vers d'une farouche sensualité et menait une vie sans tache, se contenta de manifester une certaine irritation ; si l'on est vertueux dans sa vie privée, on ne tient pas nécessairement à ce que tout le monde le sache. Bertie van Tahn, qui à dix-sept ans était déjà si dépravé qu'il avait depuis longtemps renoncé à descendre plus bas, devint d'une pâleur de gardénia, mais il ne commit pas l'erreur de sortir du salon en courant, comme le fit Odo Finsberry, un jeune homme qui, pensait-on, se destinait à la carrière ecclésiastique, et qui peut-être était troublé à l'idée d'apprendre les turpitudes d'autrui. Clovis eut la présence d'esprit de garder un aspect impassible ; il calculait, dans son for intérieur, combien de temps cela lui prendrait de se procurer par petites annonces des souris bien dodues pour les offrir en pot-de-vin à Tobermory.

Même dans une situation aussi délicate que celle-là, Agnes Resker ne pouvait supporter de rester trop longtemps à l'arrière-plan.

— « Pourquoi suis-je venue ici ? » demanda-t-elle d'un ton dramatique.

Tobermory ne voulut pas la laisser dans cette cruelle incertitude.

— « A en juger d'après ce que vous avez dit à Mrs. Cornett hier sur la pelouse de croquet, vous cherchiez un endroit où vous auriez le gîte et le couvert. Vous décriviez les Blemley comme les gens les plus ennuyeux chez qui séjourner, mais vous avez ajouté qu'ils avaient l'intelligence d'avoir une cuisinière de premier ordre ; sans cela, ils auraient du mal à trouver des invités pour accepter de faire chez eux un second séjour. »

— « Il n'y a pas un mot de vrai là-dedans ! J'en appelle à Mrs. Cornett... » s'exclama la malheureuse Agnes.

— « Mrs. Cornett a répété vos propos à Bertie van Tahn, » poursuivit Tobermory, « et elle a dit : « Cette femme est une véritable boulimique ; elle irait n'importe où pour quatre repas par jour. » Et Bertie van Tahn a répondu... »

Cette chronique, par bonheur, s'interrompit brusquement là. Tobermory avait aperçu le gros chat jaune du pasteur en train de se glisser à travers la haie en direction des écuries. En un instant, il disparut par la porte-fenêtre ouverte.

A peine son trop brillant élève eut-il disparu que Cornelius Appin se trouva en proie à une tempête de sanglants reproches, de questions angoissées et de pressantes supplications. C'était lui le responsable de cette situation et il devait donc prendre des mesures pour l'empêcher de s'aggraver. Tobermory pouvait-il faire partager à d'autres chats ce redoutable don ? Telle fut la première question à laquelle il dut répondre. Peut-être, expliqua-t-il, avait-il pu commencer l'initiation de sa tendre amie, la chatte de l'écurie, mais il était peu probable que son enseignement se fût encore étendu bien loin.

— « Dans ce cas, » déclara Mrs. Cornett, « Tobermory est peut-être un chat précieux et un charmant animal domestique ; mais, et je suis sûre, Adelaïde, que vous serez de mon avis, il faut se débarrasser sans délai de lui comme de cette chatte de l'écurie. »

— « Vous ne croyez pas que le quart d'heure qui vient de s'écouler m'a fait plaisir, non ? » fit Lady Blemley d'un ton amer. « Mon mari et moi sommes très attachés à Tobermory... du moins l'étions-nous avant qu'il ait fait l'objet de cette affreuse expérience ; mais aujourd'hui, bien sûr, la seule solution est de le faire disparaître le plus tôt possible. »

— « Nous pouvons mettre un peu de strychnine sur les restes du dîner qu'on lui réserve toujours, » dit Sir Wilfrid, « et je vais de ce pas aller noyer moi-même la chatte de l'écurie. Le palefrenier va être navré, mais je lui expliquerai que les deux bêtes sont atteintes d'une forme de teigne extrêmement contagieuse, et que nous craignons de voir cette maladie gagner le chenil. »

— « Mais ma grande découverte ! » s'écria Mr. Appin. « Après toutes ces années de recherches et d'expériences... »

— « Vous pouvez aller vous livrer à des expériences sur les bouvillons de la ferme, qui sont tenus comme il faut, » dit Mrs. Cornett, « ou sur les éléphants du Zoo. Il paraît qu'ils sont extrêmement intelligents, et ils ont l'avantage de ne pas venir traîner du côté de nos chambres ni autour de nos fauteuils. »

Un archange proclamant dans l'extase le Millenium pour constater qu'il se heurtait à l'opposition de l'*Osservatore Romano* n'aurait guère pu sembler plus dépité que Cornelius quand il vit l'accueil réservé à ses étonnants travaux. Mais l'opinion publique s'était prononcée contre lui ; en fait, si l'on avait procédé à une consultation sur ce sujet, sans doute la majorité aurait-elle décidé de lui appliquer également le régime de la strychnine.

Faute d'horaires de trains commodes, et par désir aussi de voir les choses dûment réglées, le week-end ne se termina pas sur une débandade générale, mais le dîner ce soir-là ne fut guère une réussite sur le plan mondain. Sir Wilfrid avait eu quelques difficultés avec la chatte de l'écurie, et ensuite avec le palefrenier. Agnes Resker se borna ostensiblement à ne manger qu'une bouchée de toast sans beurre, qu'elle mordit comme s'il s'agissait d'un ennemi personnel ; tandis que Mavis Pellington observait tout au long du repas un silence vengeur. Lady Blemley s'efforça d'entretenir ce qu'elle croyait être la conversation, mais elle ne quittait pas des yeux la porte. Une pleine assiette de déchets de poisson savamment empoisonnés attendait sur le buffet, mais entremets et dessert furent servis sans que Tobermory eût fait la moindre apparition, aussi bien dans la salle à manger que dans la cuisine.

Ce dîner sépulcral fut joyeux auprès de la veillée qui suivit dans le fumoir. Le fait de manger et de boire avait du moins apporté une diversion et distrait les esprits de la gêne qui pesait sur eux. Dans l'état de tension où chacun se trouvait, il n'était pas question de jouer au bridge, et quand Odo Finsberry eut donné une lugubre interprétation de « Mélisande au Bois » devant un public glacé, on évita d'un accord tacite la musique. A onze heures, les domestiques allèrent se coucher, en annonçant qu'on avait comme de coutume laissé ouverte la petite fenêtre de l'office pour permettre à Tobermory de rentrer. Les invités dévorèrent le stock de magazines qui se trouvaient là, en arrivèrent bientôt à l'édition des « Classiques pour Tous » et à la collection reliée du *Punch*. Lady Blemley se rendait régulièrement à l'office d'où elle revenait chaque fois avec une expression de désespoir qui prévenait toute question.

A deux heures du matin, Clovis rompit le silence.

— « Il ne rentrera pas ce soir. Il doit être actuellement au bureau du journal local en train de dicter le premier chapitre de ses mémoires. Ça va être l'événement du jour. »

Ayant ainsi contribué à l'allégresse générale, Clovis monta se coucher. A de longs intervalles, les divers invités imitèrent son exemple.

Les domestiques qui vinrent servir la tasse de thé matinale firent

la même réponse à la question que chacun leur posait. Tobermory n'était pas rentré.

Le petit déjeuner fut, si possible, plus pénible encore que le dîner, mais on n'avait pas fini de le prendre que la situation s'était brusquement éclaircie. Un jardinier rapporta le corps de Tobermory qu'il venait de découvrir dans la haie. D'après les traces de morsure qu'il portait à la gorge et les poils jaunes qu'il avait encore aux griffes, on devina sans peine qu'il avait succombé lors d'une lutte inégale avec le gros chat du presbytère.

Vers midi, la plupart des invités avaient quitté le château, et après le déjeuner, Lady Blemley avait suffisamment recouvré ses esprits pour écrire au pasteur une lettre extrêmement désagréable à propos de la perte de son cher matou.

Tobermory avait été le premier élève d'Appin à connaître le succès, et il devait demeurer le seul. Quelques semaines plus tard, un éléphant du Jardin Zoologique de Dresde, qui n'avait jusqu'alors manifesté aucun signe d'irritabilité, se mit soudain en colère et tua un Anglais qui semblait l'avoir taquiné. Selon les journaux, le nom de la victime était orthographié Oppin ou Eppelin, mais le prénom était indubitablement Cornelius.

« S'il essayait d'enseigner les verbes irréguliers à cette pauvre bête, » déclara Clovis, « il n'a eu que ce qu'il méritait. »



Le miroir noir

par JEAN RAY

Dans notre numéro d'octobre, vous avez lu « Assirata ou le miroir enchanté » *de Jean-Louis Bouquet. Voici maintenant un récit où Jean Ray, à son tour, traite à sa façon le thème du miroir magique. Cette histoire poursuit notre nouvelle série de rééditions du grand conteur flamand.* (1)



MR. Torndike, qui tenait une bibliothèque populaire dans Staple Inn, regardait pour la mille et unième fois les étranges maisons à façade de bois qui faisaient face à son officine.

Il n'y avait personne, autour des tables de bois noir surchargées de livres, à qui il eût pu, pour la n^e fois, répéter qu'il prisait énormément le style Tudor de ces bâtisses et qu'elles étaient les seules ayant survécu aux incendies et aux tourmentes de la City, depuis le XVe siècle.

Personne...

Ce n'était pas une vérité absolue, mais l'unique client, qui feuilletait d'un doigt nonchalant les volumes gras et luisants, ne comptait guère pour le bouquiniste.

Le docteur Baxter-Brown était un simple médecin de quartier habitant Churchstreet, où il occupait deux chambres dans une des hautes et blêmes maisons qui bordent Clissold Park, ne disposant ni de bibliothèque ni de laboratoire, et recevant sa maigre clientèle dans un misérable salon aux fauteuils de crin noir. Deux fois par semaine, il entreprenait, à travers la métropole, un long et triste voyage qui l'amenait à Holborn, dans l'établissement poussiéreux de Mr. Torndike où il passait une ou deux heures avant d'emporter un livre de location à six pence.

Il bruinait, ce jour-là, et sa table de lecture se trouvait dans le coin le plus sombre de la bibliothèque populaire. Mais Mr. Torndike ne songeait pas à allumer une des lampes à abat-jour vert pour un aussi pauvre client.

Baxter-Brown faisait bruisser les épaisses feuilles d'une « *Histoire d'Angleterre* » qu'il ne lisait pas ; mais, d'une main prudente, il glissait sous le volume un mince opuscule, tavelé de rouille et mordu par le taret des livres.

---

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *La ruelle ténébreuse* » (n° 9) ; « *Le Psautier de Mayence* » (n° 18) ; « *Le Grand Nocturne* » (n° 38) ; « *Maison à vendre* » (n° 48) ; « *La choucroute* » (n° 51) ; « *Le cimetière de Marlyweck* » (n° 82).

A ce moment, Miss Bowes entra et Mr. Torndike s'inclina fort bas. Non seulement elle prenait en location des livres coûteux et rares, mais encore elle aimait faire un bout de causette qui permettait toujours au bibliothécaire de faire valoir ses connaissances historiques.

— « Nous parlions de Wren, la dernière fois que j'eus l'honneur et le plaisir de vous voir dans ma modeste maison, Miss Bowes, et, à propos de Guildhall, qu'il rebâtit après l'incendie de 1666... »

Baxter-Brown se leva ; il avait fait glisser le mince cahier dans la poche de son pardessus et tenait à la main un quelconque roman de récente édition.

— « Merci, Monsieur ; au revoir, Monsieur, » dit sèchement le bouquiniste en prenant du bout des doigts la pièce de monnaie que lui tendait le médecin.

La silhouette trapue du docteur se fondait dans la bruine d'Holborn.

« On ne mangerait pas du mouton tous les jours avec une pratique de ce genre, » grommela Mr. Torndike en le voyant disparaître.

Puis, retrouvant son sourire, il reprit sa conférence au profit de sa bonne cliente.

« Il faut pourtant reconnaître que les tours ajoutées par Wren à l'Abbaye de Westminster ne sont guère en harmonie avec la majesté... »

Baxter-Brown, attendant le bus au coin d'Holborn, parmi une foule patiente et morose, saturée d'eau, tâtait la poche enflée de son pardessus comme si elle eût contenu un précieux portefeuille. Pourtant, il n'y avait là qu'un vieil almanach de Warren, de l'année 1857, échappé par miracle au fourneau de cuisine de Mr. Torndike ou au juif Paans qui venait, deux fois par an, lui acheter, au poids, les livres jugés impropres à la location.

Il était tard quand Baxter-Brown revint chez lui ; dans le vestibule, il se heurta à sa propriétaire, Mrs. Skinner, qui renifla avec humeur et ne lui rendit pas son salut.

« Il faudra que je songe à lui verser un acompte, » murmura le médecin en gravissant l'escalier, aux tapis usés jusqu'à la trame, qui le conduisait au troisième étage.

Son feu ne brûlait pas et le manchon du bec de gaz, réduit à l'état de lambeau, ne dispensait qu'une chiche clarté.

Sur la table ronde, mal cirée, à côté d'un flacon de whisky largement entamé et d'une pipe gluante, Baxter-Brown déposa l'almanach de Warren, puis il vérifia attentivement la serrure de la porte, en boucha le trou à l'aide d'un bouchon de papier et baissa soigneusement le store de coton vert.

« Voyons, » dit-il avec un soupir, « mais auparavant appelons Polly à notre secours. »

Il s'empara de la pipe, la bourra avec quelques grumeaux d'épais tabac, extraits d'un cornet de papier gris, et l'alluma avec délices.

« Polly, ma bonne vieille Polly, » dit-il avec une rude tendresse.

Polly meublait un peu sa solitude d'homme besogneux poursuivi par une malchance obstinée ; après la lecture d'un roman policier, il s'était complu à lui donner un nom de femme, et même s'était amusé à graver, dans le fourneau, trois petites croix, histoire de la marquer d'un signe de propriété ou de préférence.

« C'est une belle pièce, » se disait-il quelquefois au souvenir du jour de fortune passagère où il avait fait l'acquisition de cette Chesterfield en grosse bruyère anglaise, d'un prix relativement élevé.

« Voyons... »

Baxter-Brown lisait, les mains contre les tempes, la bouche pincée par l'attention.

« *En* 1842, *la collection de curiosités formée à Strawberry Hill par Horace Walpole fut dispersée au vent des enchères. Parmi les objets singuliers qui y figuraient, se trouvait le célèbre miroir noir du docteur John Dee, médecin, chirurgien et astrologue de la Reine Elisabeth d'Angleterre. C'était un morceau de charbon de terre du plus beau noir, parfaitement poli et taillé en ovale avec un manche d'ivoire brun.*

» *Il avait figuré, jadis, dans la collection des Comtes de Peterborough avec la mention : « Pierre noire au moyen de laquelle le docteur Dee évoquait les esprits ».*

» *A la vente Walpole, un inconnu l'acheta pour douze livres et, depuis lors, malgré toutes les recherches faites, on ne parvint jamais à le retrouver.*

» *On se rappelle que ni les Peterborough ni les Walpole n'avaient jamais voulu se servir de cet objet magique, et qu'ils le gardaient jalousement caché par crainte des grands malheurs qu'eût provoqués une curiosité déplacée.*

» *Elias Ashmole, l'auteur du bizarre et effrayant Theatrum Chimicum, parle du miroir noir en ces termes : « A l'aide de cette pierre magique, on peut voir toutes les personnes que l'on veut, dans quelque partie du monde qu'elles puissent être, et fussent-elles cachées au fond des appartements les plus reculés, ou même dans les cavernes qui sont aux entrailles de la terre ».*

» *Il faut admettre que les derniers propriétaires, effrayés d'un tel pouvoir, ont reculé devant l'expérience...* »

Baxter-Brown dédaigna le reste de l'article, consacré à la lamentable destinée de l'énigmatique John Dee, mais il se servit d'un verre grossissant pour déchiffrer les lignes d'une menue écriture figurant en marge.

« *Oui, mais Edward Kelley, le sinistre forban qui s'attacha comme une ombre à l'infortuné Dee, se servit du miroir pour la découverte des trésors cachés et pour la perpétration de ses mystérieux forfaits.*

» *Il est certain qu'entre les mains d'un fourbe, cette pièce remarquable...* » (ici, le taret ayant troué le papier, une partie manquait) « *...ce qui HABITE le miroir.* »

Le mot « *habite* » n'était pas souligné, mais écrit en gros caractères.

Quelques lignes tracées à la hâte, et d'une écriture différente, achevaient les notes marginales :

« *Les Quatrefage ont volé le miroir. Ils s'en sont servi pour retrouver les trésors de...* » (nouveau travail du taret) « *...soient maudits jusqu'à la dernière génération.* »

Baxter-Brown poussa un de ses longs soupirs coutumiers et fit jouer le ressort commandant le tiroir secret d'un affreux petit secrétaire Dedlaw, pour y déposer l'almanach Warren à côté d'un étui de cuir. Dans l'étui étaient rangés de fins et précieux outils en acier bruni. Ils étaient très bons et avaient appartenu, autrefois, à Stanton Miller, dit le Bouc, qui fut pendu à Newgate, par un matin de mars, au moment où une violente giboulée, lourde de gros grêlons, cassa les vitres de Paternoster Row.

Le médecin secoua la tête ; il avait soigné Stanton Miller quand, aux trois quarts lynché par une foule furieuse, il avait été transporté au poste de police de Rotherhite.

— « Prenez toujours ceci pour honoraires, doc', » avait soufflé le misérable, au moment où le chef du poste avait le dos tourné, « cela peut toujours servir... et puis, j'aime autant qu'on ne le trouve pas sur moi. »

Cela n'avait servi à rien à Stanton Miller et à sa cause, mais un peu à Baxter-Brown qui ne gagnait pas toujours une livre par semaine.

« Voyons, Polly... » murmura-t-il en lançant un jet de fumée au plafond.

Trois jours plus tard, il savait que le dernier des Marquis de Quatrefage habitait dans Asteys Row, une maison vieille et décrépite, aux fenêtres voilées de poussière, mais garnies de lourdes et coûteuses tentures de brocart.

— « Ce sale grigou de Quatrefage, que le bon Dieu et ses saints le confondent ! » avait clamé une marchande de quatre-saisons au moment où Baxter-Brown descendait Asteys Row d'un pas de flâneur.

Et il vit un petit homme au crâne minuscule, vêtu à la mode de Brummel, gravir à pas menus le perron de pierre de la maison.

Asteys Row est une rue insignifiante de Canonbury, peu fréquentée pendant le jour et absolument déserte à la nuit close.

La maison des Quatrefage était défendue par une porte puissante, constellée de verrous et nantie d'une double chaîne de sûreté ; mais la poterne de la cour, donnant sur le petit canal Alwyn, céda sans remords à la première pesée d'un levier de fer d'un pied et demi de long. Baxter-Brown traversa une courette remplie d'eau de pluie comme un marigot, fit jouer l'espagnolette de la fenêtre d'une buanderie et trouva sans peine le chemin des chambres de l'étage.

Ah ! Stanton Miller n'avait pas menti et ses outils étaient vraiment bons à quelque chose ; Baxter-Brown s'en aperçut en découpant la tôle

d'un curieux coffre-fort agrémenté de filets dorés et orné de gracieuses ferronneries.

Il achevait l'ouvrage quand le marquis de Quatrefage parut, brandissant un tisonnier.

Le docteur lui enleva des mains cette arme ridicule et en donna une tape sur le petit crâne piriforme.

Le vieillard poussa un gazouillement d'oiseau et tomba ; le savoir professionnel souffla à l'oreille de Baxter-Brown qu'une seconde tape était inutile.

Il explora le coffre-fort sans hâte ni émotion, découvrit douze livres en billets, une pile de beaux shillings neufs et, dans une gaine de soie rouge, le miroir noir du docteur Dee.

⁂

Revenu chez lui, Baxter-Brown vida aux trois quarts le flacon de whisky et tira le miroir de sa gaine.

Avec un soupir de regret, il reposa Polly sur la table, car il n'y avait plus de tabac dans le cornet. Puis il consacra toute son attention à l'examen du curieux objet de magie.

Le mince ovale sombre luisait comme un lambeau de ciel nocturne sans lune ni étoiles ; il observa qu'il brillait sans refléter la lumière. Toutefois il ne découvrit rien d'insolite dans les profondeurs ténébreuses du miroir.

Il essaya de concentrer ses pensées et sa volonté, invoquant le nom du mystérieux constructeur auquel il accouplait par moments celui d'Edward Kelley.

Au bout d'une heure, la sueur lui coulait dans le dos et ses mains s'agitaient, fébriles, chauffées par une fièvre soudaine.

Aux approches de l'aube, le gaz baissa, car Baxter-Brown avait oublié de glisser une pièce de monnaie dans le compteur à sous.

La lumière s'éteignit et le médecin vit une belle clarté bleue surgir du fond du miroir.

Son premier geste fut dicté par la peur. Il courut s'enfermer dans la pièce voisine.

Pourtant, il ne tarda guère à s'accuser de lâcheté et, bien que de mauvais frissons agitassent tout son être, il revint vers la table.

La lumière brillait encore, bien que plus faiblement.

— « Il faut... observer ce phénomène... dans un but scientifique, » balbutia le médecin. « Cette lumière bleue se polarise en quelque sorte... Ainsi, en me déplaçant vers la gauche du miroir, je vois... »

Eh oui, il voyait, mais il aurait certes préféré que l'étrange surface noire fût restée vide de toute apparition, malgré son désir de se servir de la puissance occulte de l'objet.

L'apparition était pourtant fort indécise et Baxter-Brown dut faire

un sérieux effort mental pour y découvrir des formes plus ou moins nettes.

— « On dirait... hmm, c'est un peu confus, mais on dirait une robe... et une robe de chambre encore. Hmm... ah ! il y a aussi une tête et... et des pieds. »

La forme était devenue plus distincte.

La tête était soulignée d'une large et flasque barbute, quant aux pieds, ils étaient démesurés, longs et étroits, sanglés dans ces hideux solerets qu'on voit sur les gravures de l'époque, aux derniers chevaliers de la guerre des Deux-Roses.

« Ce n'est pas beau, et cela ne signifie rien, » décida-t-il dans un bref élan de vaillance.

Ce fut pourtant sa dernière tentative de crâner devant l'inconnu ; il venait de se rendre compte que l'incompréhensible et grotesque image créait autour d'elle une atmosphère d'abominable terreur. La lueur bleue suffisait pour éclairer les objets proches du miroir, et Baxter-Brown vit la bouteille de whisky et Polly baignées de phosphore et d'opale.

C'étaient là des choses familières et même amies, d'un usage quotidien, banal ; pourtant leur propriétaire les regardait avec terreur, comme si elles participaient du menaçant mystère qui venait de naître à ses côtés.

Il faut dire que l'amorphe vision, précise pendant quelques secondes à peine, perdait rapidement de sa netteté ; la barbute s'effaça la première, la robe devint floue et vaporeuse et les extrémités serpentines fondirent dans une brume tourmentée. Soudain, comme au déclic d'un interrupteur, le tout s'évanouit et la pièce fut plongée dans l'obscurité.

« Le compteur ! » gronda Baxter-Brown en fouillant rageusement ses poches à la recherche de sous.

Il les glissait dans la fente, quand il entendit dans son dos un bruit de verre cassé suivi d'un rapide glouglou.

Une minute plus tard les restes de l'Auer resplendirent.

La bouteille de whisky était en pièces et l'alcool coulait en deux ruisseaux sur la table ; le miroir noir était redevenu une simple plaque de jais.

« Je me demande, » dit plaintivement le docteur, « si tout cela n'est pas un jeu morbide de mon imagination. »

Mais il secoua bientôt péniblement la tête :

« Comment mon flacon s'est-il cassé et... »

Ses yeux ronds de stupeur et d'incompréhension restèrent fixés sur la table : Polly avait disparu...



Il se passa une semaine avant que Baxter-Brown eût retrouvé le courage nécessaire pour affronter de nouveau le mystère du miroir magique, dans le silence et les ténèbres de la nuit.

Rien ne se passa.

Il s'enhardit et, les nuits suivantes, il reprit les séances ; il les corsa même de fantaisistes évocations de l'ombre de Dee et de celle de Kelley, et même d'entités infernales dont il avait trouvé le nom dans un vieux traité de magie de Podgers.

La déception le gagna ; il n'osa plus penser à la féerie des trésors cachés et il se dit même qu'en réalité, il n'y avait jamais cru.

« C'était bien la peine... la peine... » murmurait-il à tout bout de champ. Mais il n'achevait pas sa pensée et lui-même n'aurait pu dire si ses regrets se rapportaient au cadavre d'Asteys Row.

Néanmoins, le forfait lui avait rapporté douze livres et quelques shillings ; mais tout cela avait fondu comme neige au soleil.

Le jour où le dernier des brillants shillings passa à l'achat d'un peu de sucre et de thé, Mrs. Skinner se fit annoncer chez lui.

Se faire annoncer, c'est beaucoup dire ; de fait, elle envoya Dinah Pubsey, la servante, chargée des gros et malpropres ouvrages de l'immeuble, dire au docteur « de ne pas quitter la maison avant d'avoir eu un entretien avec Mrs. Skinner s'il ne voulait pas, à son retour, voir de gros scellés rouges sur sa porte ».

Mrs. Skinner était une propriétaire assez tolérante et qui ne déclarait pas de guerre sans merci à un locataire en retard d'un terme de loyer ; mais Baxter-Brown lui en devait huit, sans parler de menues avances consenties par elle en des moments de bonne humeur.

Elle se présenta sur le coup d'onze heures, c'est-à-dire deux heures après la visite de Dinah Pubsey, le nez chaussé de lunettes d'écaille et brandissant un copieux relevé de comptes.

— « Docteur Brown, » commença-t-elle, « cela ne peut durer, ma patience est grande et elle pourrait le rester encore si je n'avais moi-même de sérieux besoins d'argent. Si vous voulez parcourir ce mémoire, vous verrez que vous me devez... »

Tout à coup elle cessa de parler, huma l'air avec dégoût et s'écria :

« Seigneur, quelle abomination... Je me demande quelle sorte de poison vous fumez dans votre pipe, docteur ! Je ne puis rester ici plus longtemps, quelle infection... Allez-vous-en, quittez ma maison... oh ! comme cela sent mauvais ! »

Elle s'enfuit en laissant, oubli sans précédent dans les annales de la maison, son relevé de comptes descendre en vol plané sur le plancher.

Baxter-Brown fut bien content d'être débarrassé de sa criarde et redoutable présence, mais il resta immobile près de la table ronde, le front creusé de rides, figé dans une morne stupeur : depuis la disparition de Polly, il n'avait plus fumé !

D'ailleurs, il eut beau humer l'air à son tour, il ne sentit aucune odeur de tabac et, seule, l'odeur fade de l'évier et la senteur de quelques fioles pharmaceutiques sollicitèrent son odorat.

Haussant les épaules, il s'en alla inspecter le contenu du tiroir secret du petit bureau engoncé dans son coin.

Le miroir noir était là, sombre et luisant, mais sans mystère ni

révélation ; à côté de lui, les outils d'acier dormaient dans leur étui de cuir.

Avec un soupir, Baxter-Brown s'en empara.

A ce moment, un hurlement de détresse monta des étages inférieurs.

— « Docteur ! Docteur !... Elle va mourir ! »

Le médecin reconnut la voix haut perchée de Dinah Pubsey.

Il trouva la servante braillant de toutes ses forces et versant des torrents de larmes, devant la porte ouverte de sa cuisine.

— « Elle est entrée et elle a dit comme ça : *C'est ce tabac... oh ! comme il pue...* et puis elle est tombée. Elle ne bouge plus ! Oho ! Oho ! »

Baxter-Brown vit Mrs. Skinner étendue sur le carrelage blanc et rouge ; ses lunettes avaient roulé au loin et s'étaient brisées.

Le visage de la propriétaire se convulsait hideusement.

— « Elle ne bouge plus ! Vous le voyez bien ! » sanglota la servante.

« Et elle ne le fera plus, » se dit tout bas le médecin, car il venait de constater la mort de l'infortunée.

Après avoir rédigé une brève note pour le service médical de la police métropolitaine, il remonta dans sa chambre et remit en place l'étui de cuir. Comme il avait fait le premier constat de la mort de Mrs. Skinner, il assisterait, de droit, à l'enquête et, de ce double chef, toucherait immédiatement trois livres six shillings d'honoraires.

Ce qui lui assurait quelques jours de repos et de subsistance.

⁂

Pourquoi, depuis lors, la perte de Polly hantait-elle son cerveau ?

Cette pipe, qu'il avait petit à petit apparentée à une compagne refusée à sa solitude de grand pauvre, lui manquait au point qu'il ne voulait pas lui donner une remplaçante et, même, qu'il avait perdu l'envie de fumer à nouveau.

Mais des soucis plus graves atténuèrent bientôt cette mesquine préoccupation : non seulement il était absolument à court de numéraire, mais encore il se trouvait accablé de dettes qui lui refusaient tout espoir de subsistance.

Sa clientèle, de rare qu'elle était jadis, avait complètement disparu ; des noctambules avaient arraché la plaque de zinc apposée sur la porte de la rue, mentionnant son nom et ses heures de consultation.

Il ne songea pas à la remettre en place, convaincu de son inutilité.

« Ah ! Stanton Miller, » murmura-t-il, « il me faut songer de nouveau à toi, mon pauvre frère dans le crime. »

Il reprit dans le tiroir l'étui aux outils d'acier bruni.

A côté de lui, dans sa gaine de soie écarlate, se trouvait le miroir du docteur John Dee.

Il lui jeta un regard de mépris courroucé.

« Toi, » grommela-t-il, « tu pourras, un de ces quatre matins, continuer tes maléfices au fond de la rivière ! »

Jusqu'à ce jour, il s'était confié presque complètement à une obscure étoile pour accomplir ses lamentables rapines nocturnes. Exception faite, peut-être, pour la sombre aventure d'Asteys Row, qui lui avait valu le miroir noir.

Cette fois, il prépara avec plus de minutie l'expédition qui devait l'empêcher de sombrer dans une misère complète.

La maison qu'il avait repérée dans Bloomsfield était inoccupée. Lady Aberlow, sa propriétaire, se faisait soigner dans une clinique de Coswell Road et avait emmené sa domesticité avec elle.

Cela, il l'avait appris par des confrères bavardant entre eux sans se soucier de son attentive présence.

Un des volets du rez-de-chaussée avait été mal descendu et Baxter-Brown possédait déjà assez d'expérience pour savoir qu'il n'opposerait pas de sérieux obstacles à une intrusion nocturne.

Il faisait froid et sombre quand il quitta l'autobus à Cornhill, et quand il eut gagné à pied London Wall, maussade et revêche comme le génie même de la méchante humeur, le fog enfumait lentement les rues. Les réverbères pleuraient de rares larmes rousses dans le brouillard qui se peuplait de fantômes ; les bruits eux-mêmes s'ouataient, les sirènes de l'Embankment pleurnichaient, lointaines, à peine audibles, étouffées par la poire d'angoisse de la brume.

Baxter-Brown soupira d'aise. Un bandeau noir sur les yeux, il aurait retrouvé Bloomsfield, la maison de lady Aberlow et le volet disjoint.

Il fut dans la place sans qu'il lui en coutât de sensibles efforts ; le jet blanc de sa lampe de poche glissait sur les housses livides des meubles et les tapis roulés d'un austère salon de l'époque victorienne.

Il gravit un large escalier en spirale, plongeant dans des hauteurs opaques, et, à l'étage, il choisit la porte qu'il supposa être celle de la chambre de Lady Aberlow. Comme il l'a poussait, il resta frappé de stupeur et de terreur comme si une monstruosité s'était dressée devant lui.

Pourtant, l'unique objet d'effroi que cette pièce pouvait présenter pour lui, c'était qu'elle était brillamment éclairée.

Les douze lampes d'un grand lustre à pendeloques étaient allumées et, derrière une causeuse de velours jaune, se dressait un lampadaire voilé de rose. Il ne vint pas à l'idée de l'intrus que les habitants avaient pu oublier d'éteindre ces lumières en quittant la maison, car la pièce était vide et froide, et dénotait l'abandon, au mépris de cette orgie de clarté.

Les épaules de Baxter-Brown se soulevaient péniblement, comme si un fardeau trop lourd écrasait son souffle dans sa poitrine.

« Allons... allons... » murmura-t-il, « il le faut pourtant... sinon je suis un homme perdu. »

Ses yeux s'étaient attachés à un miroir de Venise aux eaux profondes et vertes accroché au mur du fond. Il s'en approcha et le souleva :

comme un double regard, s'allumèrent les quatre boutons de cuivre d'une porte de coffre-fort, incrustée dans la muraille.

Les outils d'acier mordirent joyeusement l'obstacle et en vinrent à bout sans grande peine.

« Enfin... enfin... » sanglota Baxter-Brown, et des larmes d'étrange joie coulèrent sur ses joues quand il vit les épaisses liasses de billets et les triples piles jaunes des souverains.

Ses poches se gonflèrent ; joyeusement, il brandit le levier de fer d'un pied et demi de long qui avait servi à la dernière pesée sur la paroi du coffre-fort.

Soudain, tout son être se convulsa : une porte avait claqué à l'étage, un bruit de pas précipités fit sonner les marches de l'escalier ; il entendit même le déclic sec d'un revolver qu'on armait.

Baxter-Brown n'était plus qu'une statue de pierre ; il ne réagit pas quand il vit la lourde et puissante silhouette d'un homme s'encadrer dans la porte ouverte, ni quand la petite gueule ronde et hargneuse d'un pistolet automatique se braqua vers son front.

Mais le coup fatal ne partit pas et l'homme ne poussa ni appel ni cri de menace.

La tige de fer glissa hors des mains du cambrioleur, fila dans l'air avec un bruit aigu de fusée et porta un coup dans l'ombre. Baxter-Brown était toujours à la même place quand le corps s'affala et que le sang se mit à couler à larges bouillons d'une tête dont il ne voyait pas le visage.

Il lui fallut faire un effort inouï pour lever ses pieds, qui semblaient envasés dans un marécage invisible. Puis soudain, ses forces lui revinrent, il parcourut la pièce et, en un bond énorme, enjamba le cadavre.

Sur le palier, il se retourna.

Les douze lampes éclairaient d'une lumière crue le coffre-fort éventré, la tête brisée du gardien assassiné — tandis que la douce clarté du lampadaire...

Ah ! Baxter-Brown, qui s'émouvait à peine devant le hideux spectacle de la mort violente, faillit crier à présent sous l'effet d'une affreuse terreur : entre l'abat-jour du lampadaire et les coussins de la causeuse, suspendue en l'air, comme si elle était aux dents d'un fumeur invisible, il venait de voir Polly...

Il la reconnut très bien, à son fourneau trop brûlé, à ses trois petites croix.

Une envie folle le prit de revenir en arrière, d'enjamber à nouveau le cadavre sanglant pour saisir et emporter sa pipe favorite si mystérieusement apparue, quand soudain, du fourneau, s'échappa un rond de fumée, un second, un troisième, et tout à coup Polly fuma rageusement, emplissant l'air d'un gros brouillard bleu, fuma seule... seule... effroyablement seule.

Alors, Baxter-Brown s'enfuit dans la nuit, dans le fog, et, perdu

dans la brume sans cesse épaissie, il mit trois heures pour regagner Clissold Park et sa chambre glacée.

Car, pendant son absence, un coup de vent avait ouvert la fenêtre, et les mousselines grises du brouillard tournaient autour de la lampe en une ronde hagarde et spectrale.

***

Qui donc, dix ans plus tard, ayant fait la connaissance du docteur Baxter-Brown, aurait pu croire qu'il gardait, dans un tiroir bourré d'inutiles choses, l'instrument de magie le plus formidable, le plus terrible qui fut jamais laissé aux hommes par les entités de l'invisible : le miroir noir du docteur John Dee ?

Qu'on ne nous parle ni de l'anneau de Toth, ni des grimoires de Salon, ni des bocaux à homoncules de Carpenter. Seul le miroir noir a permis aux hommes de s'évader de la prison de leur chair et de leurs sens, et de se mouvoir avec connaissance, parmi les brumes brûlantes de haine, d'amour ou de savoir dont l'Intelligence Suprême fit les fantômes et les esprits éternels.

Baxter-Brown qui avait repris, à Camden Town, le cabinet de consultation d'un vieux médecin de quartier hanté par le rêve ultime d'une maison de campagne au bord d'un ruisseau à truites, dans son Devonshire natal, était à cette époque un homme parfaitement heureux et tranquille.

Il avait pris du ventre, portait la moustache à la gauloise, et son visage luisait, car il avait pris goût à la bonne chère.

Il portait des complets à carreaux de chez Curzon Bros et prenait ses repas au restaurant Bacchi, dont il appréciait particulièrement les ragoûts de lapin de garenne au stout et les anguilles grillées au feu clair.

Il faisait partie d'un club de joueurs de whist, à la taverne du Kingfisher, et ne jouait pas trop mal.

Tout au plus, au cours de ces années enfuies, avait-il tiré trois ou quatre fois de sa gaine rouge le sombre miroir magique.

Sans curiosité comme sans terreur, il s'était repenché sur son mystère muet, et jamais le désir ne lui était revenu de faire encore appel à la puissance enclose dans les ténèbres de la pierre noire.

Toutefois, son indifférence n'avait pas atteint l'oubli et, une fois de loin en loin, la complexe image en barbute et solerets passait en ombre rapide devant les yeux obscurs de sa mémoire.

Quant à Polly, quelques événements, troublants entre tous, l'avaient empêché de l'oublier.

Il y eut d'abord la lamentable histoire de Slumber.

Baxter-Brown avait loué, à Camden Town, une de ces pittoresques maisons, gloires des petits rentiers des années voisines de 1820, qui ont

gardé dans leurs bonnes vieilles pierres tant de ruse et de malice qu'elles sont toujours parvenues à échapper à l'avidité des bâtisseurs de buildings et de leurs démolisseurs.

Le rez-de-chaussée, composé d'une suite de pièces basses, avait fourni les salons d'attente, un cabinet de consultation et un minuscule laboratoire où Baxter-Brown composait lui-même une douzaine d'onguents et de sirops d'assez belle renommée et de bonne vente.

A l'étage, le living-room, flamboyant de meubles neufs et de fausses dinanderies, enfermait les loisirs du médecin dans des horizons qu'il jugeait parfaits.

Il y recevait peu de monde, car, en dépit d'une fortune fidèle et d'une chance sans caprices, il était resté le solitaire de jadis.

Parmi les rares familiers à qui il ouvrait volontiers ce paradis terrestre à quatre sous, se trouvait le bon Mr. Slumber dont il avait fait la connaissance au Kingfisher.

Mr. Slumber, un ancien pion de collège, était très pauvre et gagnait chichement sa vie en corrigeant des épreuves pour des maisons d'édition de troisième ordre. A la taverne, sa dépense quotidienne se limitait à deux pintes d'ale et si, d'aventure, il en buvait une troisième, c'est Baxter-Brown qui en acquittait le prix.

On disait qu'il variait rarement l'unique œuf dur ou le solitaire kipper de ses menus vespéraux. Ce qui incitait souvent le médecin à partager avec lui les copieux plats de viande froide ou de volaille au gros sel qu'il faisait venir chez lui, de la gargote voisine.

La conversation de Mr. Slumber n'était guère brillante, à moins qu'elle ne fût aiguillée sur une voie particulière : celle des anciens modes d'éclairage. Le pauvre et bon Mr. Slumber devenait un poète lyrique sans égal quand il parlait de chandelles, de crassets et de lampes Carcel. Aussi Baxter-Brown devint-il presque dieu, aux regards ternes de l'ancien pion, le jour où il fit l'acquisition, chez un regrattier de Cheapside, d'une longue et haute lampe en gros verre bleu, munie d'une lentille d'eau et d'une potence en cuivre, répandant une clarté verte et humide.

— « Je vous jure que c'est une Canterpook ! » s'était écrié Mr. Slumber, délirant d'enthousiasme.

— « Une Canterpook ? »

— « C'est le nom d'un célèbre quincailler qui habitait Borough vers l'année 1790, » déclara fièrement Mr. Slumber, « et qui acquit, en construisant de pareilles lampes, une juste et éclatante renommée. »

Baxter-Brown n'y trouva rien à redire et, à chacune des visites de son ami, la lune Canterpook égaya de ses tendres opales l'âme douce et simple de l'ancien pion de collège.

Une nuit, des ondes avertisseuses de péril tirèrent Baxter-Brown de son sommeil.

Depuis des années, il n'avait pu se résoudre à dormir dans une obs-

curité complète et laissait brûler à son chevet une petite veilleuse à flotteur, dont la falote flamme jaune combattait, sans grandes victoires, la horde silencieuse des ombres.

La menue langue de feu révéla, au réveil de Baxter-Brown, une forme hostile tapie dans le noir, prête à bondir, et ses rayons s'attachèrent à la lame blême d'un long tranchet.

Baxter-Brown vit l'arme se lever dans un flamboiement sinistre et un visage masqué de drap noir surgir des ténèbres vers sa prochaine agonie.

Il se sentit perdu, quand l'incompréhensible intervint.

Le couteau tomba et se ficha en vibrant dans le bois du plancher ; un râle bref suivi d'un hoquet de douleur et de désespoir jaillit du masque et la forme menaçante s'affaissa.

D'un bond, le médecin fut sur l'agresseur nocturne et, comme il arrachait le loup de drap noir, une voix mourante l'implora :

— « Pardonnez-moi... c'était pour prendre la Canterpook... »

Le cambrioleur qui venait de mourir sur ce misérable aveu était le pauvre Mr. Slumber.

Déjà, le médecin se demandait par quel miracle la paralysie cardiaque, terrassant à jamais son ancien ami, avait sauvé sa vie, quand il vit Polly...

Elle se tenait à un pied au-dessus de la veilleuse, lâchant de petits ronds de fumée à fleur de son fourneau marqué des trois petites croix. C'étaient de beaux ronds, gros et dodus, satisfaits, aurait-on dit, de leur parfaite rotondité.

Baxter-Brown poussa un cri étouffé et tendit la main vers elle ; ce geste fut malhabile, car il éteignit la chétive flamme de la lampe de nuit. Quand il l'eut rallumée, la pipe n'y était plus, mais sa chambre sentait le mauvais pétun.

Il lui fut facile de sauver la réputation de Mr. Slumber, dont il cacha le masque et le tranchet, et déposa le cadavre à cent pas de la maison, sur un banc de square.

***

Eddy Bronx aurait été jolie, fort jolie même, si le Basedown n'avait donné à ses yeux, d'un bleu très pâle, une expression un peu effrayante.

Baxter-Brown la rencontra chez Littlewood, le pharmacien de Cornhill, à qui il avait promis la reprise de son laboratoire et la préparation de ses onguents.

Eddy restait volontiers faire la causette avec eux, car elle était « du métier », comme elle disait avec quelque orgueil.

Elle était, en effet, infirmière-adjointe au New Charity Hospital.

Baxter-Brown n'avait jamais fait grande attention aux femmes, mais l'image d'Eddy Bronx l'obséda bientôt.

« A notre prochaine rencontre, je lui demanderai de devenir ma femme, » se disait-il souvent.

Cette rencontre, et bien d'autres encore, se passèrent sans que la proposition montât aux lèvres du docteur, et les entretiens se limitèrent aux vertus des drogues de Littlewood, au traitement du mal de Basedown et aux cas particuliers que le docteur avait cru découvrir parmi ses malades.

Un soir d'automne, Baxter-Brown trouva Littlewood accoudé à son comptoir, la lèvre tremblante et les mains glacées.

— « Pensez donc, » gémit-il, « la petite Bronx vient de partir absolument désespérée. Après une dispute avec l'infirmière-chef, elle vient d'être renvoyée de son service. Elle parle de mettre fin à sa vie... Non, non, je connais ces choses-là, Brown... n'oubliez pas que son mal la prédispose à la neurasthénie. Elle s'est dirigée du côté des réservoirs des Water Works. »

Littlewood boîtait fortement d'une jambe et il n'avait pu se lancer à la poursuite de la désespérée.

Baxter-Brown courut comme un dément le long de l'avenue obscure et ne s'arrêta, hors d'haleine, le cœur battant la chamade, que lorsqu'il vit les larges surfaces des réservoirs luire sous la lune.

— « Eddy ! Eddy ! » criait-il avec désespoir.

Il la vit, penchée sur un garde-fou grêle, la tête inclinée vers l'appel de l'eau nocturne.

« Ma chérie... je voulais précisément... »

C'était dans un endroit bien étrange, en des circonstances plus étranges encore, que se fit la déclaration d'amour et la demande en mariage.

Eddy Bronx le suivit, sanglotante et brisée.

Il fit ronfler le feu dans le living room, alluma toutes les lampes, même la lunaire Canterpook, et prépara des grogs d'une main frémissante.

— « Demain, je m'occuperai de la licence de mariage, ma chérie. »

Elle ne l'écoutait pas, son visage s'était levé vers le plafond et le Basedown accentua soudain une expression d'atroce angoisse dans son regard.

— « Qu'y a-t-il chez vous, docteur Brown ? » demanda-t-elle dans un souffle.

— « Chez moi ? Mais... »

Elle se laissa choir dans un des profonds fauteuils qui flanquaient la cheminée.

— « Pardonnez-moi... la tête me tourne... le cœur... Oh ! je vous en prie, docteur, *ne fumez pas !* »

Baxter-Brown laissa tomber le verre de grog qu'il venait de préparer.

— « Mais je ne fume pas, ma chérie ! »

D'un bond, Eddy Bronx se leva.

— « Là-bas... il y a un homme dans le coin, avec un casque sur la tête... il se cache... je vois ses pieds sous la table, oh... on dirait des serpents. »

Tout à coup, elle hurla :

« Il approche... il allume sa pipe à la lampe ! Dieu ! Jésus ! »

Baxter-Brown voulut l'arrêter, comme elle se ruait littéralement sur la porte, mais elle le repoussa avec une force terrible.

Il chancela, perdit l'équilibre et donna de la tête contre le fauteuil qu'elle venait de quitter.

Quand il se releva, il entendit claquer la porte de la rue et ne put que s'élancer vers la fenêtre.

Dans la clarté de la pleine lune, il vit la jeune fille fuir dans la rue déserte et, comme il se penchait en l'appelant, l'adjurant de revenir, il vit une ombre redoutable la suivre silencieusement le long du trottoir miroitant.

Le lendemain, on retira le cadavre d'Eddy Bronx des eaux du réservoir n° 2 des Water Works de Camden Town.



Baxter-Brown mourut dans l'année qui suivit cette fin tragique.

Depuis quelque temps, il souffrait de l'asthme et se soignait mal.

Littlewood venait le voir souvent, et c'est à lui que l'on doit le récit des derniers moments du docteur.

— « Il a commis une fatale imprudence, » raconta le pharmacien. « Alors que son confrère Ressendyl lui avait ordonné de garder la chambre et même le lit, il avait voulu sortir.

» Il pleuvait à torrents et, quand il rentra, il était trempé comme une soupe.

» Je lui fis d'amers reproches et, sur l'heure, je le fis mettre au lit.

» — Quelle folie de sortir, » grondai-je, « je me demande pourquoi vous vous êtes risqué dehors par un temps pareil. »

» — Je me suis débarrassé d'un fardeau bien lourd, »réponndit-il.

» Je pris sa température : elle frisait quarante et je compris qu'il délirait.

» Il se mit à parler de choses confuses, entre autres d'un miroir.

» — J'aurais dû le savoir après tant d'années... *Elle* l'habitait... *Elle*... »

» Il jetait ce mot « *Elle* » avec une force croissante et je dus lui ordonner, à plusieurs reprises, de se taire et de rester tranquille.

» Vers le matin, il s'apaisa un peu et je crus qu'il allait s'endormir ; d'ailleurs, sa température avait baissé.

» Je jugeai pouvoir prendre un peu de repos à mon tour et je m'allongeai dans un fauteuil où je m'assoupis bientôt.

» Tout à coup, je fus éveillé par ses cris.

» Il était dressé sur son séant, haletant, la poitrine se soulevant comme un soufflet de forge, et — chose étrange, car je ne l'avais jamais vu faire usage de tabac — entouré d'un épais nuage de fumée de pipe.

» — Aha, » hurlait-il, « c'est ça... c'est bien ça... je le sais à présent... et je la connais... ah ! la salope, elle m'avait volé ma pipe ! ! ! »

» Il retomba, inerte : il avait cessé de vivre.

» Mais en retombant, je lui vis faire un geste étrange, comme s'il prenait quelque chose en l'air. Et quand sa main retomba, elle tenait une grosse pipe de bruyère au fourneau marqué de trois petites croix.

» On n'est pas parvenu à la retirer de ses doigts crispés, et je crois bien qu'on l'a enterré avec elle. »

Notre conte ultra-bref

Le jour du saigneur

par BELEN

Du soir au lendemain, les panneaux envahirent la ville : *Journée Nationale des Donneurs de Sang.* « *Donnez un peu de votre sang et vous sauverez une vie !* » entonnaient en chœur les voitures munies de haut-parleurs qui parcouraient les rues. Les journaux saignaient à toutes les pages une publicité rougeâtre, incitant les lecteurs à octroyer quelques décilitres de leur plus précieux bien pour une cause juste, humanitaire.

Et la publicité s'avéra effective. La journée nationale venue, des interminables files d'attente s'organisèrent devant les bureaux-infirmeries. Le succès était prodigieux : des fleuves de sang, soigneusement canalisé par groupes, remplirent les très amples réservoirs.

Puis, à la nuit tombée, dans les bureaux déjà fermés, docteurs et infirmières se félicitèrent mutuellement d'un résultat qui avait dépassé toute espérance. Ils exultaient. Il fallait vraiment arroser cela, avant de préparer le départ pour la prochaine ville, pour la prochaine Journée.

Il y avait pourtant dans leur joie, dans leurs rires, quelque chose d'inquiétant.

A minuit juste, ils placèrent un des réservoirs sur la table. La liqueur cramoisie coulait à flots et les toasts optimistes se succédèrent jusqu'à l'aube.

La race des vampires, persécutée depuis des millénaires, avait enfin trouvé la solution à son problème.

La princesse vous demande

par THOMAS OWEN

Pour la première fois, les deux compatriotes Jean Ray et Thomas Owen sont réunis dans un même numéro de « Fiction ». *Emule de Jean Ray, Thomas Owen n'est pas pour cela son continuateur. Il a su développer une angoisse qui lui est propre, et qui n'est pas sans faire des incursions dans les terres kafkaïennes. Voici un nouveau conte extrait d'un de ses recueils.* (1)



Et la révélation neuve de sa beauté brûlait comme une flamme dans mon cerveau et dans mon cœur.

Erskine Caldwell.

NON, ce n'était pas un palais de marbre, ni de granit. Il ne fallait franchir pour y accéder nul rempart crénelé, nul pont-levis massif. Pas d'allée centenaire aux frondaisons d'un vert sombre, massives comme un dôme, non. C'était une grande bâtisse de briques rouges, tenant de la villa démodée et du petit château, avec un bout de donjon mal venu et, dans le parc embroussaillé, une Diane chasseresse au carquois brisé.

Là habitait la princesse. J'avais poussé la porte de la grille, rendu son salut au vieux jardinier en tablier bleu, gravi les sept marches du perron.

Sous une verrière obscure, en éventail, qui abritait le seuil, j'attendais que l'on m'ouvrît. La sonnette avait éveillé un écho lointain à l'intérieur.

Un messager m'avait rendu visite la veille. Il avait un visage d'archer. Mais il portait une serviette d'homme d'affaires. Il m'avait dit :

— « La princesse vous demande. »

La princesse. On en parlait depuis longtemps dans le pays, sans la connaître. Elle s'était installée là quelques années auparavant et vivait très retirée, entourée à la fois d'un mystère un peu sordide et d'une domesticité fidèle et discrète amenée avec elle.

On disait « la princesse ». Etait-ce bien une princesse ? Une vraie ? En ces temps incertains, l'imposture voisine bien souvent avec les hautes infortunes.

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Le péril* » (n° 12) ; « ***15-12-38*** » (n° 24) ; « *Et la vie s'arrêta...* » (n° 65) ; « *La présence désolée* » (n° 68) ; « *Le manteau bleu* » (n° 75).

On tirait le verrou, on défaisait une chaîne, quelqu'un derrière la porte donnait des ordres à mi-voix. On m'ouvrit enfin.

Un ancien colonel de la garde, sans doute, se trouvait en face de moi. Je compris tout de suite à quel homme j'avais affaire car il était sec, bien conservé, très droit, très mince, et ses yeux me scrutaient avec une sévérité presque insolente.

— « La princesse me demande, » déclarai-je.

L'examen muet auquel je venais d'être soumis m'avait passablement irrité. Le ton de ma voix dut être impressionnant ou ma stature, car le colonel s'effaça et joignit machinalement les talons.

Je fis deux pas, puis j'invitai du geste l'ancien officier supérieur à m'indiquer le chemin. (Etait-ce bien un ancien officier supérieur après tout ?)

Nous prîmes l'escalier couvert d'un épais tapis et montâmes silencieusement. Les murs étaient garnis de gravures représentant des sujets militaires où s'affrontaient des armées aux uniformes pour moi inconnus. Il y avait aussi quelques toiles évoquant des sites d'une âpre sauvagerie, où des sapins décharnés s'accrochaient à des rochers abrupts. Paysages de désolation et d'amertume dans des tons sombres, mais non exempts de grandeur.

Au premier étage, le colonel s'arrêta devant un grand aquarium éclairé de l'intérieur où des sortes de petites anguilles, enroulées en un nid hideux, grouillaient sur elles-mêmes. L'une parfois, brusquement allongée, toute raidie, sortait de ce nœud innombrable et luisant, et montait en oblique vers la surface, comme une lame.

A ces bêtes, le colonel lança une pincée de poudre rougeâtre qu'il sortit d'une tabatière d'argent et que l'on vit descendre dans l'eau comme un léger nuage. Ce fut une courte et malpropre mêlée qui provoqua un remous inattendu et fit vibrer les glaces de l'aquarium.

Une banquette de chêne s'adossait au mur sous une fenêtre entre deux palmiers. Sur un geste du colonel, je m'y assis.

Devant moi, s'allongeait un long couloir au parquet ciré sur lequel donnait une série de portes. Il y faisait très sombre. Cela sentait l'encaustique et le bon entretien. J'étais resté seul, mon guide ayant pénétré dans une des pièces.

Une sonnerie grêle retentit, puis apparut un grand vieillard à courte barbe blanche, très soigné, qui vint à moi et me palpa les poignets sans mot dire. Ses mains étaient froides et osseuses, mais son visage, paternel. Il hocha la tête avec une pointe d'admiration. Il dit simplement :

— « Vous avez une solide charpente. »

Il pénétra à son tour dans une autre pièce.

J'entendis des bribes de conversation. La voix du vieillard, que j'imaginais être un médecin, disait :

— « Trop gros, beaucoup trop gros ! »

— « Docteur, docteur, » fit une voix très douce, « vous êtes un pessimiste. »

Je ne m'étais pas trompé. Il s'agissait d'un docteur. Je tendis l'oreille.

Mais on avait dû s'apercevoir que la porte était mal fermée. Elle claqua soudain et je n'entendis plus rien.

Je trouvais l'attente longue et l'austérité étrange des lieux n'était guère de nature à me distraire. Le malaise insurmontable que m'avaient causé au passage l'aquarium et ses hideux habitants m'empêchait de porter le regard dans cette direction. D'entendre même, par moments, dans ce coin, un clapotis furtif, m'était intolérable.

Je commençais à regretter d'avoir accédé à l'invitation de la princesse. Rien ne m'obligeait à m'y rendre sinon une curiosité bien compréhensible et la satisfaction que ressent tout homme, si cuirassé qu'il soit contre la vanité des honneurs de ce monde, à l'idée d'être distingué entre tant d'autres par un personnage hautement titré.

Que pouvait bien me vouloir la princesse ? Comment et pourquoi s'intéressait-elle à ma personne ? Je ne dis pas ma modeste personne, car la renommée dont je jouis comme orfèvre pouvait être parvenue jusqu'à ses oreilles. Peut-être voulait-elle me confier quelque délicat travail. Une réparation à la couronne séculaire qu'elle devait conserver parmi les souvenirs de ses ancêtres ou la transformation de quelque joyau particulièrement précieux.

J'en étais là de mes réflexions quand réapparut le colonel. Je me levai et allai à lui. Je l'interrogeai sur l'objet de ma convocation.

Il sourit tristement.

— « La princesse vous le dira elle-même. »

Déjà nous nous trouvions dans la chambre de celle-ci. Il s'effaça et me fit passer devant ; j'étais inquiet et impressionné. Je ne savais si je devais bomber le torse et me montrer gaillard ou prendre une contenance déférente.

— « Entrez, entrez donc, » me dit une voix très douce. Une voix de miel et de fleur. Une voix qui me faisait fondre et ne laissait subsister en moi que ce qu'il y avait de puéril et de crédule. J'étais, par l'effet seul de cette voix miraculeuse, en plein rêve, en pleine féerie.

Je m'attendais à voir la princesse assise sur un trône parmi de riches draperies, scintillante de mille feux dans un apparat somptueux et éblouissant. Aussi fus-je tout surpris de la simplicité de la pièce où j'étais reçu. Simplicité qui ne manquait pas d'une grandeur un peu oppressante.

Je me trouvais dans une salle nue, aux murs blanchis à la chaux, assez semblable à quelque parloir de collège. De grandes armoires basses, garnies de tiroirs portant de très petites plaques d'émail numérotées comme on en voit encore chez certains coiffeurs, couraient le long des cloisons. Dans un coin, recouvert d'une housse, un petit meuble que je pris pour une machine à coudre. Entre les deux hautes fenêtres du fond, assise dans un sévère fauteuil de tapisserie, la princesse, les mains jointes dans un manchon de fourrure blanche.

Elle m'apparut jeune encore, mais d'un âge imprécis, le visage doux

et triste, se tenant très droite. Ses cheveux noirs étroitement tressés, ramenés sur les tempes et les oreilles, lui faisaient de chaque côté du visage un macaron comme à l'ancienne mode. Elle était vêtue d'une robe bleue, longue, d'étoffe lourde, qui tombait en plis sculpturaux jusqu'à ses pieds dont je voyais la pointe gainée de cuir laqué.

Je m'étais incliné bien bas, ridiculement bas si l'on songe que je ne me trouvais pas dans une salle du trône et qu'aucune étiquette rigide ne présidait à cette rencontre.

Médiocrement cérémonieux de nature, je m'en voulais un peu de sacrifier à de sottes convenances et de m'être laissé impressionner de pareille façon.

— « Approchez, » fit la voix céleste et caressante de la princesse. « Approchez donc. »

Je m'avançai lentement, comme si je redoutais un faux pas, une chute ridicule, et m'arrêtai à deux mètres, osant à peine lever les yeux sur cette femme inconnue.

Elle était vraiment belle, très belle, rayonnante d'une tendresse insoupçonnée. Aucune femme jamais, et Dieu sait si j'en ai connu, ne m'avait donné cette envie de m'étendre à ses pieds et d'y attendre patiemment la caresse exaltante de ses doigts sur mon front.

— « Donnez-moi la main, » dit-elle.

Je n'osais croire à cet honneur. J'hésitai, tendis vaguement le bras, ne vis aucun geste d'encouragement de la part de la princesse, puis restai immobile, très confus.

— « Vous ne voulez pas me donner la main ? » demanda-t-elle avec une tristesse infinie qui me bouleversa.

Elle me regardait douloureusement surprise.

— « Mais, Altesse... » Je ne trouvais pas mes mots, ma voix s'étranglait. « C'est votre Altesse qui... »

— « Ne m'appelez pas Altesse, » murmura-t-elle. « Dites-moi Xénia. Approchez, approchez... »

Je tombai à ses pieds sans savoir ce que je faisais. J'osai toucher le bas de sa robe de mon front moite. Je sentis sa jambe à travers l'étoffe. Mon visage se perdit dans les plis chauds de cette jupe.

Combien de temps restai-je ainsi dans cette pose de muette extase ? Je ne pourrais le dire. Un parfum inconnu et merveilleux émanait de cette femme et je serais volontiers demeuré là jusqu'à ma mort.

Son pied remua. Il battait la mesure très doucement, mais je crus discerner, à ce geste répété, un peu d'impatience. J'entendis qu'elle murmurait, mais affectueusement :

— « Allons, relève-toi. »

Toi ! Elle avait dit « toi ». Ce tutoiement inattendu me transporta d'un bonheur puéril. J'eus l'audace d'enserrer ses jambes dans mes bras et de poser sur ses genoux ma tête enfiévrée.

— « Xénia, Xénia... » balbutiai-je.

— « Allons, allons, » fit la princesse, « relève-toi donc. Si quelqu'un venait. »

C'était l'aveu d'une charmante complicité. J'obéis. J'étais debout devant elle, les mains jointes en un geste d'adoration fervente. Je la regardais fixement, droit dans les yeux avec intensité. Aucun doute à cet égard. Je l'aimais. Je me serais, sur un geste d'elle, jeté au feu pour lui complaire.

Elle baissa les paupières avec toute la grâce prometteuse que savent mettre à ce geste certaines femmes, et j'y crus voir un acquiescement.

« Va donc fermer la porte, » dit-elle. « Pousse le verrou. »

J'obéis d'un bond. Puis, lorsque ce fut fait :

« Approche-toi de ce petit meuble. Enlève la housse. Pose-la à terre. »

Je me trouvais devant ce que j'avais pris tout d'abord pour une machine à coudre. C'était un curieux appareil. Une table surmontée d'une petite guillotine au couperet luisant. La lunette était suffisante pour y enserrer le poignet. Un petit coussin de velours brun sombre remplaçait le panier de son.

Je regardai la princesse, un peu surpris.

« Si tu passes la main à travers ce trou, » dit-elle, « elle reposera douillettement sur le coussin. Si tu actionnes alors le bouton-poussoir à ta gauche, la lame tombera d'un seul coup, très vite, et ta main sera coupée sans la moindre douleur. Sans que tu aies eu le temps de t'en apercevoir. »

— « Quelle curieuse machine, » murmurai-je intrigué. « Est-ce un souvenir ? »

— « Un souvenir ? » fit la princesse délicieusement émue. « Des souvenirs !... Une suite de merveilleux souvenirs. Il y a ici déjà beaucoup de mains coupées. »

Ses yeux semblaient suivre un rêve très émouvant, mais je constatai bientôt qu'ils parcouraient les nombreux tiroirs numérotés qui tapissaient la pièce.

Elle souriait, engageante.

« Allons, donne-moi la main cette fois. »

Je fus auprès d'elle, la main tendue, heureux à l'idée de la toucher à nouveau.

Alors, de son manchon blanc, sortirent ses poignets. Hideux à contempler, moignons pâles, amincis, pointus, mais à pointe arrondie.

« Tu vois, » dit-elle d'une voix bouleversante, « tu vois, je n'ai pas de mains. C'est drôle, n'est-ce pas ? Je suis née ainsi. Et, ma foi, j'ai fini par trouver cela beaucoup plus joli. Ma peau est extraordinairement douce. Touche-la, tu verras. »

J'avais peu envie de le faire, mais du bout des doigts j'effleurai ces extrémités monstrueusement pitoyables.

Cela n'avait rien d'humain. Cela me parut froid, un peu mou, assez semblable, pour la consistance, à du boudin de sang.

« N'aie pas peur de me faire mal, » dit-elle, se méprenant visiblement

sur ma réserve, qu'elle n'attribuait pas à de la répulsion. « Cela ne m'a jamais fait souffrir. Dans ma situation, cette infirmité (en est-ce une d'ailleurs ?) n'a guère d'importance. Tant de femmes de qualité ne savent que faire de leurs dix doigts. Pas vrai ? »

J'opinai timidement de la tête. Je la sentais prête à s'attrister. Son fin visage avait une expression pathétique et un peu crispée, mais pleine d'espérance néanmoins.

Je serrai ardemment ses poignets atrophiés et, dominant ma répulsion, je baisai avec une ferveur désespérée cette chair qui m'épouvantait encore quelques instants plus tôt.

Elle m'étreignait tant bien que mal et, tournant vers elle mon regard, je vis son beau visage baigné de larmes.

« Coupe-toi une main, » implora-t-elle tout à coup d'une voix grave que je ne lui connaissais pas.

J'étais atterré et déchiré à la fois.

« Accorde cette joie à Xénia. Tu ne sais pas le bonheur que cela me fait. Laisse-toi griser par ton sacrifice. Tu verras. Tu ne sentiras rien. Ta main non plus. Là, sur le petit coussin bien moelleux. Je la ferai embaumer par le docteur. C'est un grand spécialiste de ces choses. Elle sera un peu plus brune que nature, mais si merveilleusement vivante. Je la garderai près de moi avec toutes les autres, parmi mes chères favorites... Celle du général Brakow qui eut la délicatesse d'y laisser son alliance ; celle du pianiste Friedrich aux doigts démesurés, aux ongles carrés, qui renonça pour moi à la plus belle des carrières... »

Elle soupira à ce souvenir et parcourut du regard les tiroirs numérotés.

« Je ne t'en demande qu'une aujourd'hui. Je te la demande de tout mon être. J'en ai effroyablement besoin. Peut-être un jour, ému à la pensée de mon magnifique désir, imiteras-tu le geste sublime de Brüner, le sculpteur, le seul capable jamais d'égaler Maillol, et qui, hésitant d'abord à me satisfaire, céda finalement à mes instances et m'envoya, longtemps après que je l'eus congédié, sa seconde main et sa dernière œuvre. »

Elle se tut souriante et, devant ma stupeur muette, me lança finalement comme un défi ou comme un ordre :

« Je suis la Princesse des Mains. »

J'aurais voulu fuir, être au dehors, avoir franchi déjà toutes les portes qui me séparaient du monde réel, sentir sous mes pas la route poussiéreuse qui m'avait conduit à mon malheur. Je restai immobile, les yeux rivés à cette femme épouvantablement belle que l'envie me prenait d'insulter, de battre et d'adorer encore.

Je fis quelques pas en titubant comme un homme ivre. Un brouillard rouge assombrissait ma vue. Que se passa-t-il alors ? Les doigts de ma main droite se crispaient tout à coup sur quelque chose de doux. Le coussin... Le velours... Trop tard. Beaucoup trop tard pour m'arracher à ce piège maudit. Mon poignet était enserré, immobilisé, ne m'appartenait déjà plus. Ah ! fuir, fuir, échapper à mon destin... Je tirais sur

mon bras comme une bête qui veut se libérer d'une mâchoire de fer au prix de l'un de ses membres. L'affreuse machine me tenait solidement. Ce fut une lutte désespérée et silencieuse, effroyablement brève, entre mon être révulsé, noyé d'une sueur glacée, et ce carcan inébranlable refermé sur ma chair et mes os...

Qui ?... Qui alors ?... Qui osa faire le geste ?... Moi ? Est-ce possible ?... Le bouton fut poussé et en même temps le déclic, et cette main, ma main, étrangère à moi, comme une bête se vidant de sa vie rouge par son arrière-train sanglant...

***

— *« Voilà comment j'ai été amputé, » dit-il, et il releva sa manche. Une main articulée s'adaptait habilement à son avant-bras d'un rose mauve.*

— *« Merci, Wapps, » fit le docteur. « Vous pouvez vous retirer. »*

Le narrateur et le héros de cette étrange aventure nous salua cérémonieusement et sortit.

« C'est un malade peu banal, » ajouta pour moi le médecin, rêveur. « Un être extrêmement raffiné. On nous l'a conduit ici il y aura bientôt deux ans, après une crise terrible au cours de laquelle il se trancha le poignet d'un seul coup de hache sur une table de cuisine. »

— *« C'est un homme solide. »*

— *« C'est un malheureux. A peine remis de son horrible blessure, il réclamait une hache à tout prix. Il voulait se couper l'autre main ! »*

Le docteur eut un regard étrange. Je souris, mais n'insistai point.



Communiqué.

Francis Carsac s'excuse auprès de ses lecteurs des erreurs typographiques qui ont déformé par endroits le sens de certaines phrases de son roman « *Terre en fuite* ». C'est ainsi que par exemple, page 11, il faut lire « physique théorique » et non « physique rhétorique » (ce qui n'a aucun sens). De même, plus loin, il convient de lire « air liquide » et non « un liquide » page 154, « se réfractaient » et non « se rétractaient » page 155, et page 214, il est question de « racines cubiques » et non « critiques ».

Humour noir virant au rouge.

Tristan Maya, fondateur du Grand Prix de l'Humour Noir, a publié chez Jean Grassin, éditeur, sous le titre « *Fiasco* », une plaquette préfacée par Roger Rabiniaux et illustrée par Pierre Barret. Ce petit ouvrage plus rabelaisien qu'académique, écrit au vitriol et aux effets corrosifs, n'est évidemment pas à mettre entre toutes les mains. En fait d'humour noir, c'est plutôt, cette fois, d'humour rouge qu'il s'agit.

Chronique Littéraire

Robert Heinlein,
historien du futur

par DEMÈTRE IOAKIMIDIS

M. de la Palice n'eût pas manqué de le faire remarquer : dans science-fiction, il y a fiction aussi bien que science. Un dosage heureux de ces deux ingrédients n'est pas toujours facile à réussir : le western transplanté, d'un côté, le compte rendu scientifique, de l'autre, guettent les auteurs.

L'importance accordée par les écrivains contemporains de science-fiction au premier des éléments composant ce terme — et ce genre — permet d'établir une sorte de classification parmi eux : entre Ray Bradbury et Theodore Sturgeon, hommes de lettres ayant ultérieurement acquis un certain bagage scientifique, à une extrémité, et, à l'autre, Arthur C. Clarke, ingénieur qui a pris goût à l'activité d'écrivain, on peut établir une chaîne sans rupture : Robert Sheckley, William Tenn, Lester del Rey, James Blish et Isaac Asimov représentent quelques-uns de ses maillons les plus typiques. Il ne saurait évidemment être question de déterminer, pour chacun de ces auteurs, une sorte de « pourcentage de science », qu'on retrouverait infailliblement en analysant un de ses écrits, mais il est néanmoins incontestable que la formation scientifique d'Isaac Asimov se décèle à l'origine de ses récits, et leur donne un caractère différent de ceux de Robert Sheckley. Pour ce dernier, la composante scientifique n'est après tout qu'un moule, qui donne leur forme aux produits de son imagination. Est-il exagéré de dire que Robert A. Heinlein est à égale distance de Ray Bradbury et d'Arthur C. Clarke, d'Isaac Asimov et de Theodore Sturgeon ?

Depuis la parution en 1939, dans *Astounding Science Fiction,* de sa première nouvelle, «*Life-line*», il s'efforce constamment — en y parvenant — de produire de la science-fiction où les deux éléments s'équilibrent ; et si un tel équilibre ne s'impose pas immédiatement à l'attention aujourd'hui, c'est en partie grâce à un mouvement dont Heinlein fut un des principaux protagonistes.

Il n'est peut-être pas inutile de se rappeler ce qu'était la science-fiction à la veille de la parution de « *Life-line* » : grâce à l'impulsion donnée par Hugo Gernsback, le genre était assuré d'un public. Cependant, s'ils contenaient souvent des idées scientifiquement intéressantes, les récits d'anticipation écrits entre 1927 et 1937, approximativement, se distinguaient également par leur style négligé et l'absence de qualités purement littéraires. Lorsque, en 1937, John W. Campbell jr. devint rédacteur en chef d'*Astounding Science Fiction,* il encouragea les auteurs auxquels il faisait place dans cette revue à soigner la forme de leurs œuvres. Physicien de formation, et ayant lui-même écrit mainte nouvelle de science-fiction (en général sous le pseudonyme de Don A. Stuart), John Campbell était à même de juger sous l'un et l'autre rapport les manuscrits qui lui étaient soumis. La sûreté de son jugement est attestée par les noms des auteurs qu'il a découverts : celui de Robert A. Heinlein n'est que le premier d'une liste où figurent A. E. van Vogt, Theodore Sturgeon, Anthony Boucher, Clifford D. Simak, Henry Kuttner, Alfred Bester, Isaac Asimov et bien d'autres. On pourrait presque parler d'une école, dont Campbell fut en quelque sorte le guide, et grâce à la-

quelle la science-fiction est devenue un genre véritablement littéraire.

*
**

Au milieu de ce groupe, Robert Heinlein fait figure de vétéran. Murray Leinster et Jack Williamson sont en effet les seuls écrivains de premier plan encore actifs dont la production puisse être comparée à la sienne sous le triple rapport de l'ancienneté, de la quantité et de la qualité.

Lorsque, peu avant la guerre, John Campbell reçut le manuscrit de « *Life-line* », le nom de Heinlein ne signifiait rien pour lui. Il se trouvait appartenir à un ancien élève de l'académie navale d'Annapolis, qui était né en 1907, que des raisons de santé avaient amené à quitter la marine en 1934, et qui exerça divers métiers — en particulier celui d'agent électoral — avant de se mettre à écrire.

« *Life-line* » était une nouvelle conçue, avec un remarquable instinct du « métier », sur un thème connu — celui de l'homme qui peut prédire la mort. Elle montrait que son auteur possédait l'art, indispensable en science-fiction, de conduire le lecteur sans discontinuité apparente des faits scientifiques à leurs extrapolations imaginaires ; elle découvrait également un souci constant de faire des personnages des êtres humains véritables. Cette dernière préoccupation — assez peu répandue, à l'époque, parmi les auteurs de science-fiction — ne pouvait évidemment qu'éveiller l'intérêt de Campbell. Celui-ci publia donc « *Life-line* », et attendit de voir si Heinlein se révèlerait un de ces auteurs qui ne portent en eux qu'une œuvre, ou si, au contraire, d'autres écrits dignes d'intérêt naîtraient de sa plume. Il se révéla rapidement que « *Life-line* » était loin d'avoir épuisé les idées de Robert Heinlein.

*
**

Sinclair Lewis, qui fut le premier écrivain américain lauréat du prix Nobel de littérature, a situé l'action de la plupart de ses romans dans l'état du Winnemac, composante imaginaire des Etats-Unis. Il a expliqué que le Winnemac a des frontières communes avec le Michigan, l'Ohio, l'Illinois et l'Indiana, et il avait dressé, paraît-il, des tableaux et des cartes fort détaillés concernant le Winnemac et Zenith, qui en est la ville principale. Robert Heinlein adapta cette technique aux nouvelles qu'il écrivait et établit à son tour un tableau, celui de son *Histoire du futur,* tableau comprenant titres de nouvelles, personnages, progrès scientifiques et événements politiques. « *Life-line* » et plusieurs des récits qui suivirent vinrent prendre place devant cette toile de fond que, sur le conseil de Campbell, Heinlein fit connaître à ses lecteurs.

Les nouvelles qui furent rassemblées en cette *Histoire du futur* (1) couvrent une période de six siècles environ, et présentent un panorama minutieusement dessiné, et plausible, de ce que pourraient être les prochaines pages de l'histoire du monde.

Aux Etats-Unis, ce cycle est paru sous la forme de quatre volumes (peut-être un cinquième sera-t-il ajouté à la série, si Heinlein décide de faire un roman de la longue nouvelle intitulée « *Universe* »). Il serait absolument inéquitable, pour le lecteur français, de juger cette œuvre sur le fragment dont la traduction a paru dans la série du Rayon Fantastique : en effet, « *The man who sold the Moon* » ne représente d'une part que le premier quart du cycle (le moins satisfaisant, à bien des égards, car plusieurs des nouvelles qui y sont contenues datent des débuts de Heinlein, et celui-ci se montrait encore assez inégal) ; d'autre part, « *L'homme qui vendit la Lune* », tel qu'il a été édité

(1) Il arrive encore actuellement à l'auteur d'ajouter de nouveaux récits à ce cycle ; tel est le cas, par exemple, de « *The menace from Earth* » (« *Oiseau de passage* », *Fiction* n° 58).

par Gallimard, ne contient que deux des six nouvelles de l'original. Cette inexplicable mutilation déséquilibre évidemment l'œuvre, et accorde à D.D. Harriman, l'homme qui vendit la Lune, une place de héros qui n'avait pas été prévue par l'auteur : il n'y a pas de véritable héros dans l'*Histoire du futur* telle que la dépeint Heinlein, pas plus qu'il n'y en a dans la trilogie d'Isaac Asimov ; « *Foundation* » (2), « *Foundation and Empire* » et « *Second foundation* » forment d'ailleurs un bloc plus compact que l'ensemble des nouvelles de Heinlein.

Ces dernières se présentent comme une succession d'instantanés variés — instantanés dont certains s'étendent sur plusieurs mois, évidemment, mais dont aucun ne couvre l'ensemble des six siècles englobés dans l'œuvre : ici sont évoqués des progrès scientifiques (« *Let there be light* », « *The roads must roll* », « *Blowups happen* ») ; là, il est question des difficultés d'ordre sociologique rencontrées dans l'établissement de colonies sur des planètes voisines (« *Logic of empire* ») ; une dictature religieuse ayant été établie aux Etats-Unis, « *If this goes on* » décrit le soulèvement victorieux qui conduira, petit à petit, vers ce que Heinlein appelle la première civilisation humaine. Il faut placer à part « *The green hills of Earth* », une des meilleures pièces de la série, dans laquelle Heinlein a su esquisser avec sensibilité et délicatesse les premiers balbutiements d'une poésie d'inspiration interplanétaire. Le thème du premier voyage vers un autre système planétaire a été sollicité, lui aussi : dans « *Universe* », est décrit l'immense vaisseau qui doit amener les descendants des premiers partants près d'Alpha du Centaure. Mais, à ce voyage qui doit durer de nombreux siècles, l'auteur ajoute un incident : une révolte s'est produite à bord du vaisseau, sa destination première a été oubliée et, après plusieurs générations au cours desquelles une large partie du bagage scientifique se perd, ses passagers finissent par voir en lui l'ensemble de l'univers, hors duquel rien n'existe. Sur ce fond, l'histoire raconte les expériences de Hugh Hoyland, nouveau Galilée parmi les voyageurs, lequel découvre que le vaisseau se meut...

Un groupe de récits qui a particulièrement contribué à la réputation de l'auteur est celui qui narre le développement, entre 1980 et 2010 environ, des colonies terriennes sur la Lune ; Heinlein a accompli là, pour notre satellite, l'analogue de ce que Ray Bradbury avait réalisé pour la planète Mars : il a véritablement créé un monde, qu'il décrit avec la précision d'un témoin oculaire, et devant lequel les pionniers venus de la Terre ont des réactions plausibles — et humaines. C'est une mesure de la différence entre les deux tempéraments que la façon dont les deux astres sont décrits. La planète Mars de Bradbury est une sœur de la Terre ; la pesanteur n'y est pas plus faible, l'oxygène s'y révèle abondant et la température ne paraît pas incommoder outre mesure les pionniers terriens — affirmations qui s'opposent à ce que la science nous apprend au sujet de ce monde voisin. En revanche, Heinlein est soucieux d'évoquer toutes les différences d'ordre physique par lesquelles l'homme sentira qu'il est loin de la Terre (un de ses récits les plus plaisants est « *It's great to be back* », dans lequel deux jeunes gens découvrent petit à petit que quelques années à Luna City ont suffi pour faire d'eux des étrangers vis-à-vis de leur planète natale).

Une telle différence de conception provient évidemment des convictions des deux auteurs : Ray Bradbury ne s'intéresse pas aux difficultés scientifiques parce qu'il estime que, psychologiquement, l'homme n'est pas mûr pour l'exploration des autres planètes ; afin de rendre sa thèse plus évidente, il place sur Mars un minimum d'obstacles d'ordre matériel : il postule

(1) « *Fondation* » (Rayon Fantastique, Gallimard).

une pesanteur, une température et une atmosphère analogues à celle de la Terre, et montre que ses pionniers sont déjà perdus dans ce décor qu'on peut pourtant presque qualifier de familier.

Tout autre est le credo de Heinlein ; pour lui, l'espèce humaine est prête à s'élancer vers les autres mondes. Il ne lui faut que des guides, des savants animés de curiosité intellectuelle — et aussi l'assurance d'un gain. Ce dernier peut être le recouvrement de la liberté, comme dans « *If this goes on* », mais il peut être aussi un simple profit matériel ; D.D. Harriman, l'homme qui vendit la Lune, ou la société des General Services, dans « *We also walk dogs* », représentent ces joueurs disposés à prendre des risques en entreprenant quelque chose de nouveau, et qui ouvrent ainsi le chemin de conquêtes nouvelles. Fondamentalement, la possibilité de ces conquêtes ne fait aucun doute pour Heinlein. N'écrivait-il pas en 1950, dans son introduction à « *The man who sold the Moon* » : « Mon tableau indique 1978 comme date de la première fusée lunaire. Je suis prêt à admettre que ce ne sera pas là la date correcte ; mais non à parier que l'événement n'aura pas lieu plus tôt. »

***

Il est cependant indéniable que l'*Histoire du futur*, à côté de ses grandes qualités, comporte un certain nombre de faiblesses. La fiction proprement dite se trouve, dans certains récits, sacrifiée à la science. A plus d'une reprise, par ailleurs, le souci d'éviter ce défaut conduit l'auteur vers l'excès opposé : un délayage excessif — dans la nouvelle qui porte le titre de « *The man who sold the Moon* », par exemple — lasse l'attention du lecteur. C'est que Robert Heinlein n'est pas véritablement un écrivain de nouvelles. Sans doute a-t-il réussi, dans ce domaine, quelques petits chefs d'œuvre qui tiennent en trente ou cinquante pages. Un des meilleurs est « *Goldfish bowl* », dont le thème est voisin de celui du « *Péril bleu* » de Maurice Renard, mais dont l'effet est peut-être plus impressionnant encore, car le « suspense » n'y est jamais véritablement levé ; « *And he built a crooked house* », où le thème de la quatrième dimension est traité sur un mode mineur, est également excellent, et il en va de même de « *The year of the jackpot* », un des rares récits pessimistes de l'auteur. Mais, d'une façon générale, c'est avec les dimensions d'un roman que Heinlein se sent le plus à l'aise.

Il n'y a rien là d'étonnant si l'on s'arrête un instant pour examiner sa conception du récit de science-fiction. Certains auteurs — aussi différents de tendance, par ailleurs, que Ray Bradbury et A.E. van Vogt — cherchent à donner à l'imagination un tremplin de départ : ils gardent, dans leurs descriptions, un peu de flou, et laissent au lecteur la possibilité d'y voir les détails que les suggestions du texte amènent à l'esprit. Tout au contraire, Robert Heinlein plante son décor avec un soin extrême, éclairant les angles les plus reculés, décrivant avec précision Luna City ou la civilisation du trentième siècle. Or, comment parvenir à ce résultat ? Une solution consiste évidemment à interrompre le récit par une longue description, par un exposé minutieux des faits dont la connaissance se révélera utile par la suite. Ce procédé a été utilisé par Jules Verne, et le caractère didactique auquel visaient ses romans l'explique dans une large mesure. Hugo Gernsback fait souvent de même dans son célèbre « *Ralph 124 C 41+* » : il sacrifie ainsi l'intérêt romanesque de son récit — mais gagne en revanche l'occasion de placer des descriptions (1) qui, à un demi-siècle de distance, font l'effet de véritables prophéties. Heinlein lui-même a occasionnellement succombé à cette tentation, et l'exposé historique qui est fait au second cha-

(1) Celle du radar en particulier.

pitre de « *Beyond this horizon* » (1) alourdit indéniablement le roman. La justice oblige cependant à reconnaître que, dans la plupart des cas, il sait excellemment doser l'éclairage de l'action et celui du décor ; le projecteur de son récit n'éclaire pas ce dernier aux dépens des personnages : dans « *The door into summer* » (2), il eût été facile de mettre dans les mains de Danny Davis quelques livres d'histoire lui apprenant ce qu'est ce monde de l'an 2000 dans lequel il s'éveille. Mais Robert Heinlein préfère nous dévoiler les particularités de cette époque au fur et à mesure que son héros s'y heurte — au cours de l'action. D'une façon analogue, le début de « *If this goes on* » (3) renseigne petit à petit le lecteur sur la dictature à déguisement religieux dans laquelle vivent les héros.

A ces héros l'auteur prête volontiers sa plume. De même qu'il excelle à construire des dialogues qui renseignent sur la personnalité des interlocuteurs tout en faisant progresser l'action, Robert Heinlein fait raconter plusieurs de ses romans par un des protagonistes, dont le caractère devient ainsi rapidement apparent. Avec la même facilité, l'écrivain est capable de faire parler John Lyle, le jeune garde de « *If this goes on* », trop bien endoctriné par l'enseignement du « prophète », Lorenzo Smythe, le cabotin de « *Double star* » (4) que son emploi fait devenir malgré lui une sorte de grand homme, ou encore Kip Russell, l'intelligent adolescent de « *Have spacesuit — will travel* » (1).

⁂

Kip Russell nous conduit à une importante partie de la production de Heinlein, ses « *juveniles* », ou romans destinés aux jeunes gens. En vérité, il n'y a pas de différence profonde entre ces œuvres et les romans proprement dits. L'amour et les préoccupations sociales tiennent évidemment un rôle plus important dans les seconds, alors que les héros des premiers ont en général moins de vingt ans ; en revanche, le souci de réalisme scientifique et la vivacité de l'action sont présents au même degré dans les deux catégories. Il vaut la peine de noter que deux romans publiés récemment dans la série des « *juveniles* », « *Citizen of the Galaxy* » et « *Have spacesuit — will travel* », avaient paru auparavant en feuilleton dans *Astounding Science Fiction* et *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* respectivement, revues s'adressant à un public d'adultes. Et il est également significatif que plusieurs critiques américains aient terminé leur compte rendu de l'un ou l'autre de ces « *juveniles* » par une recommandation comme « Achetez ce livre pour vos enfants — et lisez-le vous-même. »

Cette réussite dans le domaine difficile qu'est la science-fiction pour adolescents s'explique en partie par la façon très vivante dont est mené chaque récit de Heinlein : évitant également la pédanterie, la sécheresse, la préciosité et la familiarité vulgaire, l'auteur s'exprime avec une simplicité trompeuse, qui dissimule en fait une grande maîtrise. De tous les écrivains de science-fiction, Theodore Sturgeon et Arthur C. Clarke sont probablement les seuls qui égalent Robert Heinlein dans l'art de présenter des produits de l'imagination comme des faits

---

(1) « *L'enfant de la science* ». L'histoire future exposée dans ce roman n'est nullement analogue à celle du cycle dont fait partie « *The man who sold the Moon* ». Robert Heinlein a raconté, à ce propos, que ce dernier groupe de récits l'occupait à un point tel qu'il se croyait obligé de signer d'un pseudonyme les nouvelles qui ne cadraient pas avec lui. Anson McDonald est la plus connue des identités qu'il s'est ainsi inventées.

(2) « *Une porte sur l'été* » (*Fiction* n°ˢ 61 à 63).

(3) Ce récit était primitivement une nouvelle ; Heinlein a su le développer jusqu'à lui donner les dimensions d'un petit roman.

(4) « *Double étoile* » (Rayon Fantastique, Gallimard).

(1) « *Le jeune homme et l'espace* ».

réels. Il y a cependant une seconde raison qui explique le succès de ses « *juveniles* » : Heinlein suppose chez ses personnages (et également chez ses lecteurs) un certain pouvoir d'émerveillement. Il n'écrit pas pour des blasés, et il n'aime pas en décrire non plus. Cette réceptivité à l'égard de l'insolite, qui peut rester en l'homme depuis l'enfance, a donné naissance aux mythologies et aux contes de fées. Heinlein affirme qu'elle sera également utile à l'homme durant l'ère interplanétaire, et plus tard encore : elle lui permettra de s'habituer à un horizon s'élargissant sans cesse, et de conserver la place à laquelle il a droit dans l'univers.

***

Car c'est bien l'homme qui intéresse en premier lieu Robert Heinlein — contrairement à un Olaf Stapledon, par exemple, pour lequel notre race n'était que la première étape d'une évolution presque négligeable dans l'histoire du cosmos. L'auteur de l'*Histoire du futur* voit toujours à travers des yeux d'homme (ce qui n'est pas aussi évident qu'il pourrait sembler de prime abord : qu'on se souvienne des romans de Hal Clement, où l'action est souvent exposée du point de vue du non-humain). Il s'ensuit que Heinlein manifeste en général une sympathie très modérée à l'égard des Etrangers, que ce soient les centaures de « *Starman Jones* », les redoutables limaces de « *The puppet masters* » ou les petits faunes vénusiens de « *Between planets* ». Le portrait de Lummox, le dinosaure à l'âme d'enfant de « *Star beast* » (1), est tracé, il est vrai, avec affection, mais n'est-ce pas précisément parce que son comportement évoque — toutes proportions gardées — celui d'un petit Terrien ? Par comparaison, la famille Stone (1) apparaît avec une vraisemblance et une précision qu'on pourrait qualifier de tridimensionnelles. Le fait que les Stone voyagent de la Lune à la planète Mars ne leur enlève rien de leurs qualités et de leurs faiblesses humaines, et l'habileté de l'auteur consiste à nous le faire sentir, en même temps qu'il nous dépeint les paysages inhabituels dans lesquels se déroule l'action.

***

Quant aux thèmes, il n'en est aucun, dans le domaine de la science-fiction, auquel Heinlein ne se soit pas attaqué : le voyage au cours du temps (« *The door into summer* ») et les mutations (« *Beyond this horizon* »), l'invasion de la Terre (« *The puppet masters* ») et la conquête des Etats-Unis par un pays ennemi (« *Sixth column* »), la télépathie (« *Time for the stars* ») et les civilisations nées de la colonisation de l'univers (« *Citizen of the Galaxy* »), parmi tant d'autres sujets, lui ont permis de montrer qu'il possède parfaitement le métier d'écrivain. Est-il nécessaire de rappeler comment, dans « *Double star* », il tire parti d'un thème aussi fréquemment utilisé que la personnification ? Quel est le lecteur de « *The door into summer* » qui n'a pas été frappé par la façon dont les paradoxes engendrés par le voyage au cours du temps forment les charnières mêmes de l'action ? Que dire enfin du crescendo cosmique de « *Have spacesuit — will travel* », qui transforme un récit de tous les jours — ou presque — en un panorama englobant la totalité de l'univers ?

« *Robert Heinlein est probablement le meilleur conteur actuel dans le domaine de la science-fiction.* » Ce jugement a été porté par le regretté Henry Kuttner, lui-même un des plus brillants spécialistes dans ce domaine, qui le justifie par le sens de la proportion qui a toujours distingué l'œuvre de

(1) Ce roman constitue une version légèrement modifiée de « *Star Lummox* », traduit sous le titre de « *Transfuge d'outre-ciel* » (*Fiction* n°s 47 à 49).

(1) Dans « *The rolling Stones* ».

Heinlein : « *Il est éclectique ; il suit les principes et non les règles. Ses histoires sont vraisemblables parce qu'elles parlent d'êtres humains, et il n'emploie d'autres éléments que dans la mesure où ils affectent ces êtres humains. C'est ici, exactement, que son sens de la proportion apparaît : ces autres éléments qu'il emploie — d'ordre technologique, sociologique ou psychologique — sont choisis en fonction de leur relation naturelle avec l'homme, qui demeure le centre de l'intérêt.* »

Isaac Asimov avait défini la science-fiction comme étant « *ce domaine de la littérature qui s'occupe de l'influence du progrès scientifique sur les êtres humains* » : il n'est vraisemblablement aucun écrivain dont l'œuvre corresponde à cette définition mieux que celle de Heinlein. Personne n'a su, plus heureusement que lui, montrer que l'homme — sur la Lune, devant des envahisseurs venus de l'espace, ou en exil aux confins de la Galaxie — conservera toute sa dignité et toutes ses chances d'avenir s'il sait rester homme, simplement.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE ROBERT HEINLEIN

ROMANS D'AVENTURES

1947 **Rocket ship Galileo** (Scribner's, New York)

1948 **Space cadet** (Scribner's, New York)

1949 **The red planet** (Scribner's, New York) ; traduit en français sous le titre *La planète rouge* (Hachette)

1950 **Farmer in the sky** (Scribner's, New York)

1951 **Between planets** (Scribner's, New York)

1952 **The rolling Stones** (Scribner's, New York)

1953 **Starman Jones** (Scribner's, New York)

1954 **The star beast** (Scribner's, New York) ; traduit en français sous le titre *Transfuge d'outre-ciel* (*Fiction*, n°s 47 à 49)

1955 **Tunnel in the sky** (Scribner's, New York)

1956 **Time for the stars** (Scribner's, New York)

1957 **Citizen of the galaxy** (Scribner's, New York)

1958 **Have spacesuit, will travel** (Scribner's, New York); traduit en français sous le titre *Le jeune homme et l'espace* (*Fiction*, n°s 85 à 87)

AUTRES ROMANS

1949 **Sixth column** (Gnome, New York) ; réédité par Signet books sous le titre **The day after tomorrow** ; traduit en français sous le titre *Sixième colonne* (Hachette)

1950 **Waldo and Magic, Inc.** (Doubleday, New York) ; réédité par Avon books sous le titre **Genius in orbit**

1951 **The puppet masters** (Doubleday, New York) ; traduit en français sous le titre *Marionnettes humaines* (Le Rayon Fantastique, Gallimard)

1952 **Beyond this horizon** (Gosset Dunlap, New York) ; traduit en français sous le titre *L'enfant de la science* (Le Rayon Fantastique, Gallimard)

1956 **Double star** (Doubleday, New York) ; traduit en français sous le titre *Double étoile* (Le Rayon Fantastique, Gallimard)

1957 **The door into summer** (Doubleday, New York) ; traduit en français sous le titre *Une porte sur l'été* (*Fiction*, n°s 61 à 63)

1959 **Starship troopers** (Putnam, New York)

HISTOIRE DU FUTUR

1950 **The man who sold the Moon** (Shasta, Chicago) ; partiellement traduit en français sous le titre *L'homme qui vendit la Lune* (Le Rayon Fantastique, Gallimard)

1951 **The green hills of Earth** (Shasta, Chicago)

1953 **Revolt in 2100** (Shasta, Chicago)

1958 **Methuselah's children** (Gnome, New York)

NOUVELLES

1953 **Assignment in eternity** (Fantasy, Reading)

1959 **The unpleasant profession of Jonathan Hoag** (Gnome, New York)

1959 **The menace from Earth** (Gnome, New York)

ANTHOLOGIE

1951 **Tomorrow, the stars** (Doubleday, New York) ; cette anthologie comprend des nouvelles choisies par Robert Heinlein ; aucune n'est de sa plume, mais Heinlein a écrit l'introduction du livre

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. **La ligne : 2 NF.** (3 lignes gratuites et remise de 10 % pour tous nos abonnés.)

A VENDRE COLLECTION « FICTION » n° 2 à 70 inclus - Faire offre à Monsieur Jean SICSIC, 4, rue Marcel Arnoye, MONTPELLIER.

■ **Le Grand Prix International du Roman de Science-Fiction.**

253 auteurs de langue française, italienne, anglaise, allemande et russe, pour un total de 255 romans, ont participé au premier « Grand Prix International du Roman de Science-Fiction ».

Le Jury International devra se réunir plusieurs fois dans le courant de décembre. Mais, conformément à ce qui avait été annoncé en son temps, la proclamation du ou des lauréats aura lieu effectivement dans la nuit de Noël 1960. On annonce dès maintenant que le second « Grand Prix International du Roman de Science-Fiction » sera décerné dans la nuit de Noël 1961, et que les inscriptions seront ouvertes dès le mois de janvier prochain.

Le Règlement en sera envoyé en temps utile, sur demande adressée au Secrétariat Général du « Grand Prix International du Roman de Science-Fiction », Via Fratelli di Dio, 9, Novara (Italie), accompagnée d'un coupon-réponse international.

Ici, on désintègre !

par ALAIN DORÉMIEUX, DEMÈTRE IOAKIMIDIS et MARTINE THOMÉ

SCIENCE-FICTION

LE PRINTEMPS DES MONSTRES par **Anne-Marie Soulac** (Denoël).

Encore un roman post-atomique. La grande peur de notre demi-siècle aura au moins servi de thème à un certain nombre d'œuvres dont les auteurs espèrent sans doute que leur cri d'angoisse contribuera à arrêter le déclenchement de la catastrophe.

Ici elle a déjà eu lieu en 1973, et avec elle est survenue la mort de la majeure partie de l'humanité. Puisque les hommes ont déclenché la fin de la civilisation, parmi les survivants ce sont les femmes qui essaieront d'en reconstruire une nouvelle, éliminant volontairement les quelques hommes qui ont réchappé à la catastrophe. Cette civilisation sera adaptée aux circonstances, basée avant tout sur l'Utilité. Elle seule permettra la survie de l'espèce. Toutes les régions contaminées seront abandonnées et leurs habitants livrés à eux-mêmes ne donneront plus naissance qu'à des monstres. Dans les zones salubres, des Centres de recherches seront édifiés, en majeure partie souterrains. Les enfants nées par parthénogenèse seront conditionnées dès leur plus jeune âge et feront des ouvrières parfaitement aptes à leur tâche mécanique, puisque toute faculté d'intelligence leur sera ôtée, puis viendront les Maternelles, chargées de l'élevage des enfants, et les Techniciennes, à qui on laissera intelligence et faculté d'adaptation pour qu'elles puissent poursuivre leur tâche. Un Praesidium des Organisatrices dirigera le tout, composé de femmes rescapées. Cette civilisation est secondée par une série de machines électroniques à base atomique. Elle est donc infaillible. Pour renouveler la race, des îlots de réserve sont constitués avec un Homme, et des femmes spécialement sélectionnées pour la reproduction. Elles vivent une vie archaïque, ignorant tout de la civilisation qui règne en dehors de leur village et acceptant sans discussion les Lois dictées par l'Autorité, ne sachant pas qu'elles dépendent entièrement des Centres pour leur confort et leur approvisionnement. Cette civilisation a donc éliminé tous les problèmes qui peuvent se poser à l'individu et qui l'empêchent d'être parfaitement efficient. L'absence de mâles ne nuit en rien à l'équilibre des femmes qui bénéficient des progrès de la chimie et connaissent même l'extase grâce aux pilules appropriées distribuées en temps opportun par la sage Autorité.

L'histoire nous est racontée par Eve, une fille d'un village, promise à une tâche particulière et à qui pour cela on a laissé ses facultés de critique et d'intelligence. Peu à peu elle découvrira qu'il existe un autre monde que son village. Mais tout ne nous sera pas livré des Centres. Tels l'univers du « *Château* » de Kafka, ils demeurent toujours un peu mystérieux. On y mène en tout cas une vie souterraine et c'est une des caractéristiques des romans post-atomiques que de nous offrir un univers clos. Même la vie au grand air dans les villages est aussi une vie limitée, puisqu'on ne peut pas en franchir les bornes. La survie de l'espèce réclamera-t-elle le sacrifice des grands horizons et de la liberté tant morale que matérielle ?

Mais la civilisation utilitaire et in-

humaine des femmes échouera également et une autre catastrophe livrera le village à lui-même, les Centres ayant été détruits et les zones atomisées étant redevenues salubres. Eve fera une brève incursion au royaume des Monstres, les seuls habitants désormais à se partager la Terre avec une poignée de survivants des villages. Mais le contact ne s'établit pas. Il est dommage que cette seconde partie ne soit pas plus développée, ce qui justifierait le titre du roman, et surtout aurait pu donner lieu à une vue originale de cet univers monstrueux qui a survécu seul pendant 50 ans et a donné naissance à des êtres particulièrement intelligents, nous dit l'auteur. Mais Eve retourne à son village y retrouver Anna qui a toujours une foule d'enfants accrochés à ses jupes et qui connaît une sorte de sérénité anachronique. La survie de l'espèce sera-t-elle assurée par cet îlot de quelques créatures qui autour de l'Homme, qui a également survécu, va devoir réapprendre la vie simple des champs ? On peut en douter, ces femmes manquant, de par leur conditionnement, de l'intelligence nécessaire à une nouvelle création. C'est sur Eve que tout reposera. Et elle ne semble pas se faire d'illusions. L'ouvrage se termine sur cette interrogation. Il n'est pas imposible qu'un second volume nous livre la réponse. On s'expliquerait mieux, dans ce cas, le déséquilibre entre la première partie assez longue par rapport à la seconde où le problème des monstres a été plutôt escamoté.

MARTINE THOMÉ.

●

LES CONFLUENTS, par **René Sussan** (Denoël, « Présence du Futur »).

Une civilisation future, plus ou moins dégénérée et minée par un déséquilibre technologique, l'avenir de l'espèce humaine menacé par sa stérilité, la nécessité de remonter jusqu'à un de ces « confluents » temporels à partir desquels l'histoire bifurque — tels sont les ingrédients qui ont servi à René Sussan pour bâtir son roman.

Le livre présente, en quatrième page de la couverture, quelques lignes de présentation, qui se veulent alléchantes, mais dont le principal effet est de dévoiler le semblant de chute finale : avant d'aborder le roman, le lecteur sait qu'il va s'agir d'amener une remontée dans le temps.

Laissant cette maladresse de côté — maladresse qui n'est d'ailleurs pas imputable à l'auteur — force est de reconnaître que l'ouvrage de René Sussan ne brille guère par son originalité. L'amateur de science-fiction a, plus d'une fois, l'impression pénible d'avoir déjà lu cela quelque part... Cela, c'est une civilisation dans laquelle des éléments scientifiquement très avancés et des traits primitifs coexistent — et l'on pense à « *Empire of the atom* », d'A.E. van Vogt ; c'est encore la possession de livres interdits, et l'on pense, en particulier, à « *Fahrenheit 451* », de Ray Bradbury ; c'est la possibilité de corriger l'histoire en agissant sur le passé, et l'on pense à Isaac Asimov et à Poul Anderson. L'une ou l'autre de ces réminiscences n'a, en elle-même, rien de particulièrement répréhensible, mais leur accumulation commence à devenir inquiétante. Il est plus grave encore de retrouver l'interprétation de l'amour comme une maladie, dont on évoque les symptômes — car, après tout, Henri Allorge y avait déjà pensé, en 1922, en écrivant « *Le grand cataclysme* ».

Tout cela est gênant, et le soin avec lequel le décor et l'atmosphère sont fréquemment évoqués ne suffit pas à effacer cette impression. L'action est d'autre part assez lente, les personnages manquent de relief (le protagoniste étant, une fois de plus, le Jeune-Garçon-Curieux qui met en doute ce qu'on lui enseigne), et, surtout, leurs interminables discussions, qui se veulent profondes ou humaines, deviennent tout simplement lassantes.

Et il faut bien se poser la question :

qu'est-ce qu'un tel roman vient faire dans la collection « *Présence du Futur* » ? Ou bien les titres publiés sont tirés au hasard et les bons romans du début doivent, en vertu des lois des probabilités, être contrebalancés par des ouvrages médiocres ; en ce cas, attendons le numéro 55 ou 60 de la série (« *Les confluents* » porte le 41). Ou bien les livres sont choisis actuellement en fonction de leurs prétentions littéraires ou pseudo-littéraires (ce qui explique l'apparition de quelques rares titres néanmoins intéressants, comme « *Demain moisson d'étoiles* » ou «*L'espace, le temps et Nathanaël*»), et l'amateur de science-fiction doit se résigner à la perte prochaine, à ses yeux, de cette collection. Reste évidemment l'intérêt des lecteurs « sérieux » : mais espère-t-on vraiment les attirer par un ouvrage comme celui-ci ?

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

•

CHIRURGIENS D'UNE PLANETE par **Gilles d'Argyre** (Fleuve Noir).

Ce roman représente une tentative — réussie dans une large mesure — d'offrir au public habituel de la collection du Fleuve Noir une substance scientifiquement plus consistante que celle à laquelle il est accoutumé. Le thème fondamental du récit est constitué par la modification délibérée de l'atmosphère martienne, afin de la rendre respirable pour les organismes des colons humains. Cette vaste entreprise se heurte bien entendu à diverses oppositions, motivées par l'intérêt ou l'ambition, qui donnent au roman la dose d'action attendue par les lecteurs habituels du Fleuve Noir. Plusieurs thèmes secondaires viennent se greffer là-dessus, en plus d'une conventionnelle histoire d'amour ; les plus significatifs sont constitués par deux découvertes, celle des restes d'une civilisation ancienne sur Mars, et celle d'un dispositif permettant un transport instantané de matière d'un point de l'univers à un autre. Très judicieusement, l'auteur ne s'attarde guère sur ces deux points — si ce n'est pour faire avancer l'action principale ; sans doute se réserve-t-il de les utiliser dans quelque suite à ce roman ?

Car celui-ci se prête assurément à des développements ultérieurs. Cette évocation du pouvoir que possèdent les humains de modifier l'allure du monde qui les entoure, cette soumission de la matière par l'esprit, peuvent donner lieu à une ou plusieurs suites... Cependant, il s'agit d'évaluer pour l'instant ces « *Chirurgiens d'une planète* » comme formant un tout autonome.

On a parfois l'impression, en lisant ces pages, que l'auteur a délibérément modifié ses intentions premières pour « faire un Fleuve Noir » de son livre. Ainsi, le remplacement progressif d'Archim Noroit par Georges Beyle dans le rôle de héros n'est-il pas dû en partie au fait que le second est policier, alors que le premier porte le titre, plus austère, de climaticien ? Les scènes de caractère « spectaculaire » (procès de Noroit, discussions entre Beyle et ses adversaires), qui sont d'ailleurs menées d'alerte façon, ont probablement été développées dans un but analogue. Les sympathies de l'auteur paraissent se trouver principalement du côté de ceux qui font avancer le progrès scientifique (il n'est d'ailleurs pas impossible qu'il gagne à cette cause plusieurs de ses lecteurs). C'est sans doute pour cela que la plupart de ses personnages sont dessinés de façon assez sommaire — il est vrai que le livre n'est pas publié dans une collection à prétentions psychologiques — alors que l'évocation des colonies martiennes et des modifications qu'y apporte le Projet est en revanche plus heureuse. N'omettons pas de relever une délectable touche d'humour : l'organisme chargé de l'exécution de cette grandiose opération de chirurgie planétaire est désigné d'un nom qui est en général synonyme de désordre, de paperasserie, de perte de temps et de bâtons dans les roues ;

la modification de l'atmosphère martienne est en effet menée à bien par l'*Administration...*

Ainsi donc, ce livre a été écrit à l'intention d'un public large, qui recherche l'action plutôt que la spéculation scientifique, l'intrigue plutôt que l'analyse des caractères. Il demeure néanmoins très supérieur au niveau moyen de la collection dont il fait partie, et les amateurs de science-fiction plus exigeants le liront eux aussi avec plaisir; le déséquilibre signalé précédemment empêche de placer « *Chirurgiens d'une planète* » aussi haut que « *Aux armes d'Ortog* » par exemple. Néanmoins, ce récit alerte et solidement construit permet de passer quelques moments plaisants. Formons le vœu qu'il comprenne une suite, que celle-ci nous soit prochainement révélée, et qu'elle ne déçoive pas les espoirs que suscite le présent roman.

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

FANTASTIQUE

C'EST VRAI, MAIS IL NE FAUT PAS LE CROIRE, par **Claude Aveline** (Mercure de France).

Ce livre réunit dix nouvelles, dont la plupart se rattachent, de façon plus ou moins nette, à l'insolite ou au fantastique. L'auteur de « *La vie de Philippe Denis* » les présente comme « la conséquence normale d'un penchant sans espoir vers le surnaturel », et il est manifeste que ce penchant est sincère. Ces récits possèdent de la variété, de l'équilibre dans l'étrange, ainsi que ce pouvoir de séduction et d'envoûtement par lequel le lecteur se laisse emprisonner dans un monde irréel.

Claude Aveline sait créer une atmosphère, la rendre plus ou moins dense et inquiétante, l'utiliser pour dépayser ses héros et aussi communiquer l'inquiétude de ces derniers ; il se refuse en général à fournir une explication rationnelle aux événements insolites qui se sont déroulés, mais il amène ceux-ci à leur conclusion — logique ou déconcertante. Ces qualités ne lui appartiennent évidemment pas en propre, mais leur existence, dans ces récits, prouve que leur auteur a su pénétrer dans le domaine de l'étrange en en respectant les conditions.

En cherchant à déterminer de façon précise l'originalité et le mécanisme de ces nouvelles, on est d'abord frappé de leur diversité; plusieurs des récits étant présentés à la première personne du singulier, cette diversité se trouve soulignée par le caractère des narrateurs. Ces derniers sont peut-être un peu stéréotypés : un bourgeois conventionnel (« *C'est vrai, mais il ne faut pas le croire* »), un gardien de prison borné (« *Les chiens et la mort* »), un universitaire sérieux et dépourvu d'imagination (« *Dans la poche du tablier* »), un jeune marin fruste (« *Les sœurs* ») — tous ces personnages sont presque monolithiques, et n'attirent de ce fait guère la sympathie. En revanche, le ton des récits gagne ainsi de la variété, et le lecteur est à même de compléter, s'il le désire, ce que racontent ces témoins. En fait, leurs narrations se suffisent, et les contours parfois un peu flous de celles-ci conviennent au caractère des événements. Tel est en particulier le cas de l'atmosphère conjugale — et sociale — de « *Dans la poche du tablier* » : cela sonne faux, il y a quelque chose qui ne va pas du tout chez ces Anglais — mais quoi, au juste ? Pas plus que le narrateur, le lecteur ne verra jamais clairement la cause du malaise qui pèse sur les personnages.

La substance des récits est, elle aussi, fort variée. Si le récit étrangement fantomatique intitulé « *L'as de cœur* » tourne un peu court, si l'inclusion de « *L'ombre de midi* » dans un recueil consacré à l'insolite se justifie assez mal, il y a en revanche d'intéressantes réussites à relever. « *Trapafatta* » représente le développement logique et rationnel d'une situation dans laquelle

un élément fantastique a été postulé au départ. « *Les chiens et la mort* », où un personnage est doué d'un pouvoir de prémonition infaillible, relève presque de la science-fiction. « *Plus qu'on ne peut donner* » évoque un peu certains récits d'Edgar Poe par son atmosphère désuète et par la retenue avec laquelle est faite la narration.

Quant à la qualité même des nouvelles, elle est en général fort élevée. « *La lumière du ciel nocturne* » constitue une tentative intéressante — celle d'analyser les pensées et les sentiments d'un homme sur le point de se suicider — mais que sa nature même exposait à l'échec. Il y a là une incompatibilité entre le rythme à adopter, rapide et irrégulier, et la lisibilité du récit : Claude Aveline n'a pas pu se résoudre à sacrifier cette dernière, et il lui a donc fallu transiger avec le premier. Les deux nouvelles les plus remarquables du livre sont peut-être « *C'est vrai, mais il ne faut pas le croire* » et « *La villa Remiro* ». La première est déjà bien connue par son adaptation radiophonique, qui valut à son auteur le *Prix international Italia* en 1955 ; elle constitue une parfaite réussite de gradation, par la façon dont le narrateur évoque son entrée progressive dans l'irréel. Le seconde combine heureusement le thème de la possession avec celui du transport onirique, et fait à nouveau penser, dans les passages décrivant le décor de cette villa, à certaines pages d'Edgar Poe.

Dans chacun de ces récits, Claude Aveline montre sa maîtrise de la prose ; il n'y a, dans sa façon d'écrire, aucun sacrifice à des effets faciles ou à une recherche de virtuosité. Mais, si elles ne brillent d'aucun éclat virulent, ces pages retiennent l'attention du lecteur par leur pouvoir d'évocation et leur poésie discrète ; ce sont là des qualités plus durables, qui font de ces nouvelles d'attachants récits insolites.

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

HUMOUR

LES MASOCHISTES, par **Topor** (Eric Losfeld, Le Terrain Vague).

En quarante-cinq dessins, Topor s'affirme dans ce mince volume comme le caricaturiste le plus personnel et le plus inquiétant qu'ait jamais produit l'humour noir. La bombe Topor ne peut se comparer qu'à la bombe Siné il y a quatre ans. Mais Topor a le mérite, venant après Siné, de ne pas l'imiter tout en allant plus loin que lui.

Ses dessins sont à la limite du supportable. Non contents de friser le mauvais goût, ils y tombent délibérément. Leur férocité, leur cruauté, causent un malaise, encore accentué par un graphisme lourd et naïf qui rend l'image plus écœurante.

Bref, Topor n'a rien à voir avec l'humour de salon, avec l'absurde distingué qui fait les délices des snobs. Il n'est pas recommandé aux âmes sensibles ni aux gens qui tiennent à la juste mesure. Sa grandeur, c'est précisément sa démesure, c'est le fait qu'il ne recule pas devant les gags les plus épouvantables, les effets les plus exacerbés.

Les masochistes dont il est question — un par dessin — nous sont représentés en train de s'infliger leurs sévices. A chaque page, un choc vous attend, qui pourra provoquer la nausée ou un rire énorme, selon votre degré de sensibilisation à cet humour hyper-grinçant.

D'ores et déjà, une chose est certaine : jamais les dessins de Topor ne seront admis dans les journaux. Si donc vous vous sentez prêt à l'affronter, et que vous en ayez l'envie, hâtez-vous d'acquérir cette plaquette. Elle vaut son pesant d'or.

ALAIN DORÉMIEUX.

L'écran à quatre dimensions

DE L'ABSURDE AU FANTASTIQUE

par ALAIN DORÉMIEUX

Le 28 octobre 1960 restera une date dans la petite histoire du cinéma — celle de la sortie, dans deux salles parisiennes, du film qui remet en question soixante ans d'humour filmé : « *Zazie dans le métro* ». Ceux qui assistaient à la première séance pourront dire à la postérité : « J'y étais ! » Nous y étions, donc, et nous avons vu. Certes pas ce que nous nous attendions à voir. A vrai dire, on était plutôt perplexe, et un peu inquiet. On connaissait le roman de Queneau, charmant canular, mais on voyait mal quelle matière cinématographique pouvait en être tirée. On connaissait Louis Malle, jeune cinéaste (vingt-huit ans), auteur de deux films intéressants quoique trop formalistes : « *Ascenseur pour l'échafaud* » et « *Les amants* », mais on le jugeait peu fait pour une telle expérience. Deux heures plus tard, Queneau était surpassé, Louis Malle consacré, les barrières de l'absurde définitivement renversées, et le public hébété par la violence du choc. Les ravages de « *Zazie* » commençaient...

Ce film, il faudrait pour le définir employer des termes qui n'existent pas dans le vocabulaire. C'est un objet d'une autre planète, un monstre étrange, un délire paranoïaque. Les spectateurs venus pour rire innocemment rient jaune et repartent scandalisés, les enfants traînés là par erreur se tortillent gênés sur leurs fauteuils, et la plupart des gens sont sans réaction, anesthésiés comme le boxeur qui s'est fait mettre K.O.

On peut prédire à l'ouvrage un probable échec commercial, suivi d'une éclatante carrière spécialisée, qui l'amènera un jour dans les ciné-clubs. En attendant ce jour, où « *Zazie* » aura été tellement disséqué, démonté, analysé, qu'on aura mis à nu tous les rouages de sa force de frappe, essayons avec nos moyens limités, notre vision fragmentaire, de définir ce monument de l'absurde, qu'il faudrait en réalité voir cinq ou six fois pour en épuiser la richesse.

Nos confrères critiques, qui pour la plupart ont reconnu avec lucidité l'importance du film, ont choisi la solution la plus accessible, qui consiste à établir des comparaisons. C'est à qui jouera le mieux au jeu des influences. Les burlesques américains du muet, les films surréalistes des années vingt, les films des Marx Brothers, « *Hellzapoppin* », les dessins animés de Tex Avery et Bosustow, tel est l'éventail auquel ils annexent Louis Malle. Tout cela est exact et doit être répertorié une fois pour toutes. Mais il est une autre influence dont personne, faute d'en connaître l'origine, n'a parlé, et qui est cependant la plus déterminante : celle de la revue « *Mad* », le bastion de l'humour dément aux Etats-Unis.

« *Zazie dans le métro* » est le premier film réalisé dans l'esprit de « *Mad* », avec ce mélange d'absurde et de satire qui est la marque de fabrique du magazine, et cette technique du gag incongru, épinglé de façon disparate à l'action, qui est l'apanage des *cartoons* parodiques fleurissant dans ses pages. C'est donc, avant tout,

comme un hommage à « *Mad* » qu'il convient d'interpréter le film. Deux faits suffiraient à le prouver si l'on en doutait, deux références que Louis Malle a placées comme on cite ses sources. D'abord l'affiche de son film avec la tête de Zazie, bouche large fendue sur un sourire édenté, évoquant irrésistiblement le faciès hilare de l'affreux gosse qui est le symbole de toutes les couvertures de « *Mad* ». Ensuite, dans le film lui-même, le plan où l'on voit, à une table de café, un consommateur lire un numéro de « *Mad* » ostensiblement.

Est-ce à dire que c'est là un film pour initiés, s'adressant aux mille personnes dans Paris qui achètent « *Mad* » aux éventaires de journaux américains ? Non, car en fait (et c'est là que devient stérile le jeu des comparaisons) « *Zazie dans le métro* » peut parfaitement être goûté en dehors de toute référence. Cette œuvre qui se passe de règles, qui au contraire les piétine, qui ne rentre dans aucun système donné, n'a donc pas besoin d'être jugée dans un cadre, mais elle peut au contraire être abordée comme une terre vierge, comme un tout isolé. Il est alors permis de l'apprécier sur le plan général : en tant que film expérimental, novateur et audacieux, représentant une tentative de libération du langage cinématographique, et marquant dans le domaine comique une étape aussi importante qu' « *Hiroshima, mon amour* » dans le domaine dramatique.

Libération du langage : c'est bien de cela qu'il s'agit. Libération qui passe par le stade nécessaire de la destruction des formes acquises. Tentative au fond assez comparable à celle de Queneau sur la syntaxe et l'orthographe. Ce qui fait qu'en définitive le film est plus proche de Queneau par l'esprit que par la lettre. Louis Malle s'est clairement expliqué à ce sujet dans une interview donnée à « L'Express » : « *J'ai pensé que c'était amusant, au point où en est le cinéma actuellement, d'essayer de trouver au cinéma un équivalent de ce que fait Queneau sur le plan littéraire : toute l'œuvre de Queneau est une espèce de critique de la littérature, qui est un moyen d'expression extrêmement fatigué et usé.* »

Ce que ne dit pas Louis Malle, c'est qu'il est allé beaucoup plus loin que Queneau, qui reste sur le plan de l'aimable pochade. L'entreprise de Malle est en fait un jeu de massacre, une parodie au vitriol, un constat corrosif de la démence du monde.

Dans les premières images du film, pendant le générique, la caméra fixée à l'avant d'un train nous entraîne à 120 à l'heure à la conquête de Paris, en même temps que Zazie. Et l'on entend une musique du far-west, du genre de celle qui dans les westerns accompagnent l'arrivée de la diligence ou l'entrée en scène du justicier. La parodie est subtile et ne se comprend qu'au second degré. « *Dans mon esprit,* » dit Louis Malle dans l'interview déjà citée, « *le film devait être la visite de Paris exactement comme dans un western : un personnage pur et dur arrive dans une ville corrompue et la nettoie.* »

Zazie pose donc le pied à Paris, et le regard fracassant et lucide qu'elle jette sur les choses les fait se désagréger. Les premières séquences sont purement satiriques et sont la transcription du roman ; elles constituent une sorte de mise en route. Puis, très vite, l'élément perturbateur qu'est Zazie se met à détonner, le mécanisme de la marche du monde s'enraye, le réel éclate en miettes.

On est alors entraîné, durant 90 minutes, dans le plus vaste délire visuel, la plus énorme démolition de la logique que le cinéma ait jamais connus, quelque chose qui n'a d'analogie, en littérature, qu'avec les romans de Sternberg comme « *L'employé* ». Le monde n'est plus qu'un immense système d'apparences, un trompeur jeu de glaces derrière lequel tout peut arriver. Dans cet univers en folie, les couleurs et les formes se métamor-

phosent à volonté, les personnages changent de visages et les visages de personnages, les dimensions de l'espace et du temps s'annulent et se superposent, les lois de la causalité sont bafouées, celles de la physique retournées comme un doigt de gant. C'est un univers non aristotélicien, d'autant plus ahurissant que l'absurde y grouille dans le décor du quotidien. Ce Paris insensé où l'on patauge dans le saugrenu devient une ville-fantôme, une ville de rêve, l'envers de la cité rassurante et familière que connaissent ses habitants. A chaque coin de rue, derrière chaque façade, l'insolite est embusqué et traque les personnages qui s'engluent dans ses toiles d'araignée.

Ce comique destructeur est obtenu grâce à un prodigieux amalgame de gags, qui se succèdent et crépitent à une cadence de mitrailleuse. Il faudrait voir le film un nombre incalculable de fois pour arriver à les dénombrer. Laissons encore une fois la parole à Louis Malle : « *Nous avons essayé d'avoir un gag par plan. C'est une espèce de folie, et nous l'avons fait exprès. Ce qui est très caractéristique, c'est vraiment qu'un gag tue l'autre : certains gags ne sont absolument pas exploités. Nous les avons accumulés. Ça passe, ça passe... Si les gens le voient, tant mieux ; s'ils ne le voient pas, tant pis.* »

Des gags loufoques et absurdes, il y en avait déjà, comme on l'a dit, chez les Marx Brothers, qui eux aussi défiaient les lois de la logique. Mais ce qui est nouveau, c'est d'abord la quantité incroyable des gags dans « *Zazie* », et ensuite le fait que les Marx représentaient le seul élément irrationnel dans un monde par ailleurs banal et normal, tandis qu'ici c'est le monde tout entier, vu par les yeux d'une fillette de dix ans, qui est atteint du virus de la démence et qui se met à ressembler à un hallucinant asile d'aliénés.

Tous les trucages techniques qu'il pouvait employer, Louis Malle se les est permis, pour obtenir les résultats qu'il escomptait : prises de vue accélérées ou ralenties, perturbation des couleurs, tripatouillages de la bande sonore, ellipses de montage, etc. En outre, le film presque tout entier a été tourné avec un objectif grand angulaire, ce qui dilate les perspectives, boursoufle les premiers plans, et accentue l'impression générale d'irréalité du décor.

Cinq séquences-clés résument les recherches essentielles de Louis Malle et de ses collaborateurs : 1° celle de l'interminable poursuite de Zazie par Trouscaillon, inspirée de Tex Avery et de certains films de MacLaren comme « *Histoire d'une chaise* » ou « *Les voisins* », minutieuse mécanique d'effets loufoques et saugrenus qui finit par évoquer un ballet surréaliste ; 2° celle de l'ascension de la tour Eiffel, où l'absurde devient épique et frôle la poésie fantastique, en une suite d'images presque oniriques ; 3° celle des embarras de Paris, plus satirique et qui fait penser à Jacques Tati, avec toujours ce coup de pouce vers l'excessif qui fait dévier chaque image en direction de l'insolite ; 4° celle de Paris la nuit, purement expérimentale, prétexte à un tourbillon abstrait de couleurs et de formes ; 5° celle de la bagarre dans le café, clou final qui est un déchaînement de toute la démence accumulée dans le film, prodigieuse synthèse de toutes les bagarres du cinéma burlesque, où le fantastique finit par faire une irruption grinçante à la manière d'un cauchemar, avec l'apparition du commando de chemises noires qui se met à mitrailler — avec de vraies balles — les héros du film.

Mais toutes les autres scènes sans exception sont truffées d'allusions insolites, de zestes de parodie, d'éclats d'humour noir, de détails incongrus, de germes de *nonsense* à la Lewis Carroll, le tout engendrant cette étonnante peinture d'un univers en déliquescence, témoignage de la folie furieuse du monde moderne.

N'hésitant pas à miser sur tous les tableaux, Louis Malle a soigneusement composé son interprétation. Tous les acteurs jouent faux sciemment, chacun dans un registre différent, ce qui ajoute encore au décalage vis-à-vis du réalisme. Et ce qui n'aurait pu être qu'un amalgame incohérent devient paradoxalement, par la grâce du film, une troupe homogène et savoureuse. En regard, la petite Catherine Demongeot, seul élément stable et sain au milieu de ce délire, est étourdissante de naturel, ce qui s'inscrit dans la logique de l'œuvre.

Ces remarques en vrac n'ont d'autre objet que de souligner l'importance de « *Zazie dans le métro* », sans prétendre l'analyser avec la rigueur souhaitable. Mais il faut bien poser des jalons pour l'approche d'un tel film. Avant que cette approche soit accomplie, et que se résorbe la surprise initiale à son contact, il n'a pas fini de faire couler de l'encre.

LE FRANKENSTEIN DU PAUVRE

par F. HODA

En allant voir « *La fille de Frankenstein* », je me demandais quelle nouvelle idée avait pu surgir dans la tête des scénaristes pour susciter un Frankenstein de plus. J'osais même espérer. Hélas, rien de neuf pour justifier le dérangement. Jusqu'ici nous étions à la première (ou parfois à la deuxième) génération de la maudite famille. Pour des raisons financières compréhensibles, les auteurs de cette dernière mouture nous transportent à la troisième génération, en pleine époque contemporaine. Et nous quittons les châteaux d'Europe centrale pour les Etats-Unis. Sans doute le petit fils du fameux docteur Frankenstein a-t-il fui la guerre pour se réfugier en Amérique. Quoiqu'il en soit, il a amené avec lui un aide qui a déjà servi son père et son grand père dans leurs travaux. Manquant de budget (lui aussi !), il a accepté un poste d'assistant auprès d'un vieux savant qui travaille à une « liqueur de jouvence ». La nuit, pendant que le vieillard se repose, le petit-fils Frankenstein utilise le laboratoire pour son propre compte. Tout irait en somme comme sur des roulettes, si le savant n'avait une jolie nièce qui repousse l'assistant. En attendant de trouver un cerveau à greffer au cadavre qu'il cache, Frankenstein junior s'amuse en expérimentant le produit inventé par son patron sur la propre nièce de celui-ci qui se transforme en monstre occasionnel. Jusqu'au jour où il arrive à fabriquer son monstre personnel : cette fois (ô grande nouveauté), il greffe un cerveau féminin sur le mort. Il parait que le sexe faible obéit mieux que l'autre à son créateur ! Passons ! A partir de là commence un chassé-croisé entre les monstres. Et comme de toute évidence le junior est aussi fou que papa et grand-papa, les idées de grandeur le chatouillent. Pour punir la nièce, il veut la « monstrifier ». Cette fois le vieil aide se révolte. Tout va mal. La police commence à se mêler de l'affaire. Mais Frankenstein junior ne peut plus s'arrêter en si bon chemin. Il arrive à séquestrer la jolie nièce. Mais celle-ci a un niais fiancé qui engage un combat singulier avec le monstre. Tout finit par s'arranger évidemment. Et le méchant junior meurt tandis que son monstre est la proie des flammes.

Comme le remarquait judicieusement un de mes amis, la question se pose avec acuité de savoir comment les Frankenstein ont pu se reproduire jusqu'à la troisième génération, puisqu'ils mourraient chacun avant même de se marier ! Mais ce n'est pas là

le seul mystère qui hante le spectateur attentif...

Mis à part quelques bouts de dialogues involontairement cocasses, le film ne présente qu'un moment de tension intéressant : Frankenstein se prépare à injecter un mélange de son invention à son monstre ; gros plan de l'aiguille qui s'approche de l'épaule arrondie de la créature ; l'image suivante montre sans transition un gros plan de main qui frappe sur des tambourins. Les autres effets utilisés par le réalisateur Richard E. Cunha laissent indifférents, tellement ils ont été utilisés (jusqu'à la corde) par ses prédécesseurs. On devine d'avance tout ce qui va se passer. Et en sortant, on se dit qu'on aurait aussi bien pu ne pas voir le film. Quant à la mise en scène, elle n'existe pas. Les acteurs sont aussi mauvais que possible. Seul John Ashley qui joue Frankenstein semble connaître son métier. L'héroïne, Sandra Knight, aurait peut-être plus accroché le spectateur si elle avait été mieux photographiée. Le générique annonce la première apparition de Harold Lloyd junior, mais je n'ai pu savoir quel rôle il tenait.

Que dire de plus ? Les moyens mis en œuvre sont tellement dérisoires qu'on finit par se dire qu'il s'agit du «Frankenstein du pauvre». Les grimaces des monstres relèvent de l'amateurisme. Comment peut-on oser présenter de tels sous-produits après la série d'épouvante si soignée que les Anglais ont lancée depuis quelques années ?

Le malheur, c'est que même si les scénaristes tuaient un jour définitivement le docteur Frankenstein et sa descendance, la série ne s'arrêterait pas pour autant. Il leur serait toujours loisible d'écrire : « Le disciple de Frankenstein », « Le valet de chambre de Frankenstein », « Le coiffeur de Frankenstein »... etc. Bref, les créateurs de monstres ont encore de quoi nous ensevelir sous une montagne d'ennui.

■ **Activités du Club Futopia.**

Une nouvelle entreprise remarquable à porter au crédit du Club Futopia : la publication par fascicules, sous le titre « *Les Marges* », de la première bio-bibliographie complète des « littératures conjecturales d'expression française » (ce terme englobant la science-fiction et *tous* ses précurseurs). Les premières estimations indiquent que le total dépassera 25.000 titres. Le premier fascicule, consacré à la lettre A (70 pages, 91 auteurs, près de 1.500 titres), est en vente au prix de 2,40 NF. A paraître incessamment : la lettre B et les suppléments de la lettre A. Tous règlements à Mme Belzanne, 55, rue de la Procession, Paris-15e (C.C.P. 15.233-10).

■ **Récompenses.**

Le prix du meilleur magazine de science-fiction aux U.S.A. pour 1960 est allé, pour la troisième année consécutive, à la revue « *Fantasy and Science Fiction* », dont « *Fiction* » est l'édition française. Le prix de la meilleure nouvelle a couronné « *Des fleurs pour Algernon* » de Daniel Keyes (que nous avons publiée dans notre numéro 69), et le prix du meilleur roman « *Starship soldier* » de Robert Heinlein, également publié dans « *Fantasy and Science Fiction* » et non encore traduit en français.

■ **Grands Prix de l'Humour Noir 1960.**

Les Grands Prix de l'Humour Noir ont été attribués pour l'année 1960 le 31 octobre dernier. Le Prix Grandville est allé à la revue « *Haute Société* », dirigée par Jacques Houbart, et à Jehan Gaudry pour « *Album d'homme* ». Le Prix du Spectacle a été attribué au film espagnol « *El Cochecito* » de Marco Ferreri. Enfin, le Prix du Disque a été attribué à Stéphane Golmann, édité par Erato.

TABLE DES RECITS PARUS DANS « FICTION »

Huitième année, 2e semestre 1960 (Nos 79 à 85 et No Hors Série)

Dépôt légal : 4e trimestre 1960. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var).